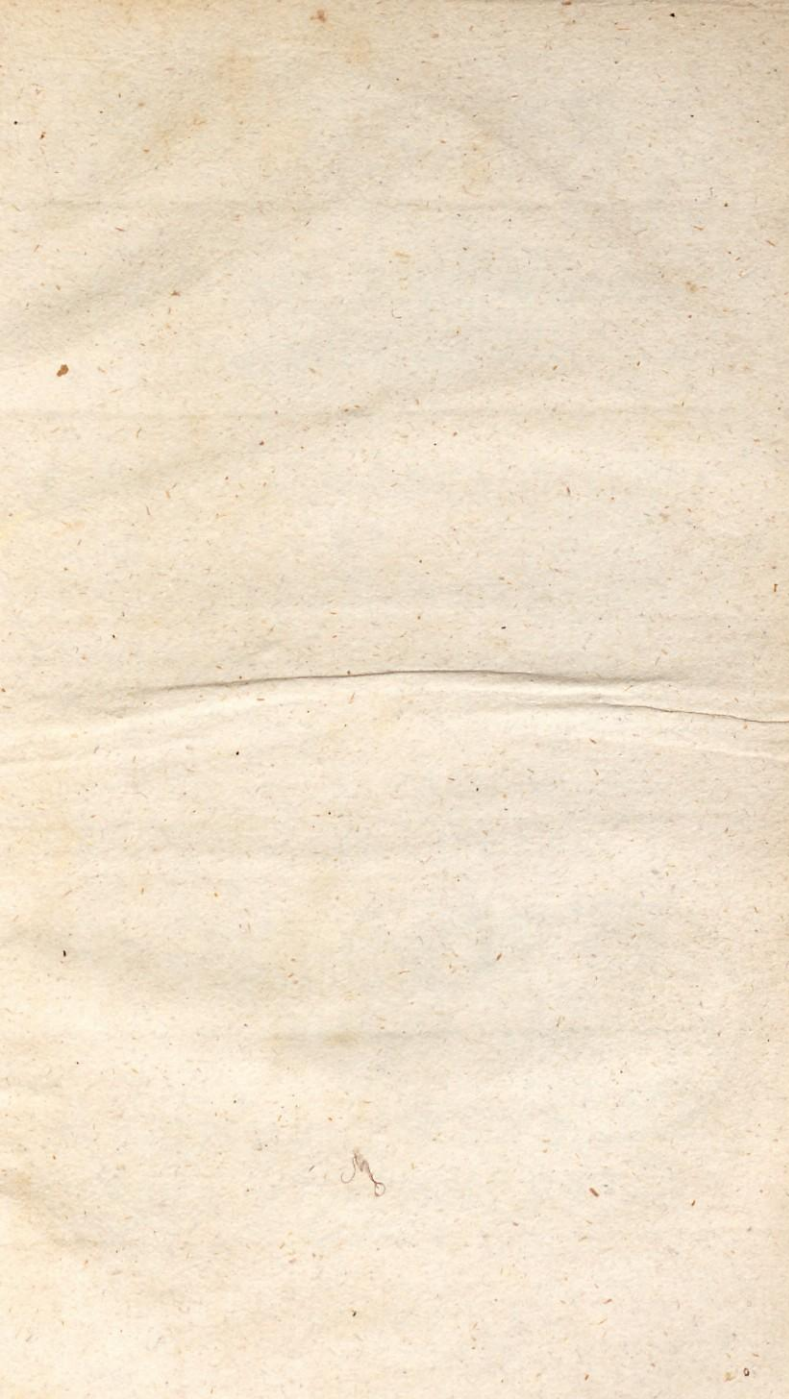






✓ 2622. I. G. c. r. d.





VOYAGE

AU

NORD DE L'EUROPE,

PARTICULIEREMENT

A

COPENHAGUE, STOCKHOLM,

ET

PETERSBOURG.

Contenu dans une suite de LETTRES.

PAR N. WRAXALL, JUN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

D'APRES LA SECONDE EDITION.



A ROTTERDAM,

Chez J. BRONKHORST

MDCCLXXVII

V O Y A G E

A U

N O R D D E L' E U R O P E

P A R T I C U L I E R M E N T

A

C O P E N H A G U E , S T O C K H O L M ,

E T

P E T E R S B O R G .

C y t o n n e d a n s u n e s u i t e d e L e t t r e s .

P A R M. W R A X A L L. J U N .

T R A D U I T D E L' A N G L O I S

D' A P R E S L A S E C O N D E E D I T I O N .



A R O T T E R D A M

C H E Z J. B R O N K H O R S T

M D C C L X X V I I I





VOYAGE


Vers différentes parties

DU

NORD DE L'EUROPE.

L E T T R E I.

A bord de l'Amitié, sur l'Océan Germanique, Jeudi 14 Avril, 1774.

E regarde l'ordre que vous me donnez, à mon départ, de vous informer d'une manière suivie & dans le plus grand détail, de tous les événements qui peuvent répandre du jour sur les caractères, ou sur les mœurs des différentes contrées que je me propose de parcourir, non seulement comme fort honorable pour moi, mais encore comme capable de me procurer les plaisirs les plus nobles & les plus sensibles. C'est une ambition bien flatteuse & très raisonnable que de pouvoir au moins espérer d'en



vrir à ses amis & aux cœurs sensibles à la reconnoissance, des scènes de connoissances utiles, et dignes de leur curiosité: il n'y a point dans la nature de considération plus encourageante. On doit de même convenir que les voyages chez différents peuples, & l'examen de leurs différentes manieres d'agir & de penser, sont non seulement capables d'étendre les lumieres de l'esprit humain, & de le guérir de ses préjugés; mais de plus qu'ils sont propres à nous procurer les agrements les plus vifs, et les plus sensibles: ayant pour base les deux passions les plus fortes qui conduisent au plaisir, je veux dire la nouveauté & l'admiration. En effet, de tout temps, les voyageurs ont été tellement persuadés de ce penchant de la nature & si fort disposés à en tirer parti, qu'ils ont inventé, & proposé à la crédulité des hommes les fictions les moins probables & les plus ridicules. Ils ont eu recours au merveilleux, & ils ont amusé l'imagination par des détails de mœurs & d'actions qui n'existoient nulle part. Mais il paroît que d'un côté le temps du mensonge, & de l'autre celui de la crédulité sont maintenant passés. La vérité & les connoissances solides se trouvent naturellement placées dans des sujets, où elles pouvoient autrefois à peine être souffertes. Le monde est devenu plus sceptique, & ne souffre plus qu'on l'amuse par des fables superstitieuses, ou par les monstrueuses saillies d'une imagination fertile & dé-

réglée. La culture et le raffinement des mœurs modernes ont donné lieu de pénétrer avec facilité dans des royaumes & des provinces, dont l'entrée étoit autrefois fermée par la bigoterie, la barbarie & le défaut de toute bonne police. l'Espagne même n'est plus impénétrable à la curiosité: & la superstition s'affoiblit peu à peu dans ce pays où elle regnoit avec tant d'empire. Quoique le pouvoir qu'ont les voyageurs d'amuser & de plaire, se trouve diminué en ce qu'ils ne peuvent plus s'adresser à l'imagination, il reste cependant assez d'objets capables de charmer les personnes curieuses & attentives.

CERTAINES parties du globe sont infiniment plus riches en beautés que d'autres: dans quelques-unes ces richesses sont répandues avec tant de profusion & d'une manière si surprenante, que les gens les plus stupides sont forcés de partager les plaisirs qu'elles procurent. Dans d'autres parties elles sont cachées profondément sous la surface, & ressemblent à des diamants bruts, qui ne brillent qu'aux yeux perçants d'un observateur attentif: tels sont les royaumes que j'ai dessein d'aller voir; couverts de neige pendant plusieurs mois, & enveloppés dans toutes les horreurs du plus rude hiver; sans politesse dans les manières, et conservant encore des traces de l'ignorance gothique, ils ne présentent aucun charme qui puisse attirer les voyageurs. Les armes romaines n'ont jamais pénétré dans ces climats sau-

vages; jamais les antiquaires n'ont été tentés de franchir ces neiges pour chercher des restes précieux d'amphithéâtres, de temples & de naumachies: cependant dans ces royaumes éloignés, dont le sol est si ingrat, on trouve dispersées çà & là des semences de connoissances: & si l'esprit ne trouve aucun plaisir à se rappeler leur ancienne grandeur, cependant il peut se donner carrière, & mettre à profit l'examen de leur pouvoir actuel, & de l'influence qu'ils ont sur la balance de l'Europe. Je me propose, comme vous savez de visiter les trois capitales du Nord, & de passer quelque temps dans chacune; quoique probablement je ferai un plus long séjour à Petersbourg que dans les deux autres villes; persuadé, comme je le suis, que cette place est l'objet le plus digne des recherches d'un vrai curieux. Nous sommes maintenant à lutter contre un vent contraire, & le ciel seul fait quand nous en aurons un meilleur. Je continuerai ma correspondance, lorsque je serai débarqué.



L E T T R E II.

Copenhague, la nuit du mardi,
19 Avril 1774.

C'EST ce matin, au lever du soleil, nous mouillâmes à Elfenour, dans l'isle de Zélande: le temps étoit très-beau mais un peu froid. Je présentai mes lettres de recommandation au consul Anglois, M. Fenwick, qui me reçut très-poliment; & comme il étoit trop occupé par un grand nombre de vaisseaux, qui étoient entrés dans le même temps que nous, il m'envoya un domestique pour m'accompagner au Château de Cronembourg. Il est bâti sur le bord du canal appelé le Sund, dans le dessein probablement d'en défendre l'entrée: je doute cependant très-fort qu'il puisse à présent empêcher une flotte de vaisseaux de guerre d'y passer. C'est un beau château ou palais gothique, bâti dans le dernier siècle par Christian IV, qui y faisoit souvent sa résidence. C'est un bâtiment à quatre faces, renfermant une belle cour quarrée. Les tours qui flanquent les quatre coins sont superbes, & dans le meilleur goût de l'architecture gothique. On me montra plusieurs grands appartements que l'on appelle encore les appartements du Roi; il n'y a cependant point d'autres meubles que quelques chaises de cuir doré, de la même antiquité que le châ-

teau, & quelques mauvaises peintures qui représentent les rois du pays montés sur des chevaux blancs. Je voulus voir les chambres qu'avoit occupé sa Majesté pendant son emprisonnement, je veux dire la Reine Matilde depuis peu détrônée; mais j'appris que c'étoient ceux du colonel commandant, qui avoit eu assez d'humanité & de politesse pour les lui céder pendant sa détention; les appartements du Roi, qui sont de vastes salles sans meubles, sans commodités, sans ornements, n'étant pas propres à recevoir personne dans la rude saison qui regnoit lorsqu'elle y fut reléguée le 17 Janvier 1774.

COMME je regardois de tous côtés, en bas dans la cour, un pauvre esclave aux fers m'aborda; & ôtant son bonnet, m'adressa la parole en François: je fus charmé de rencontrer quelqu'un avec qui je pusse lier conversation; car la sentinelle, qui m'accompagnoit, étant Danois, ne pouvoit me transmettre ses idées que dans sa propre langue, que je ne comprenois pas plus que le Chinois. J'entrai donc en conversation avec le prisonnier François, & je lui demandai s'il avoit été dans le château pendant la détention de la Reine Matilde? ah, Monsieur! dit-il, je la voyois tous les jours; j'avois l'honneur de tourner la

(*) Son crime étoit probablement le vol, tous les délits étant punis chez les Danois par la servitude pendant plus ou moins de temps.

broche pour le dîner de sa majesté; elle me promit même de me procurer ma liberté. Je vous assure, ajouta-t-il avec chaleur, que c'étoit la princesse du monde la plus aimable. S'il me tint ce propos flatteur dans l'intention de plaire à un Anglois, ou si ce fut un effet de son respect & de sa reconnoissance, c'est ce que je ne puis décider; mais il produisit sur moi l'effet désiré. Je ne pus résister à la force de cet éloge d'une Reine Angloise, malheureuse & outragée; je mis la main dans la poche, & je lui donnai quelque monnoie, en lui disant d'en remercier la Reine Matilde, puisque c'étoit à l'intention de cette Princesse que je lui faisois ce don.

IL y a environ à un quart de lieue d'Elfeneur un petit Château, où le Roi va souvent passer quelques heures en été. Il n'y a rien ni en dedans ni en dehors du bâtiment qui mérite attention; mais lorsqu'on est sur les balcons, le coup d'œil est au dessus de toute expression: on y découvre la ville d'Elfeneur, le château de Cronebourg, le Sund & les côtes de Suede. La ville d'Helsingbourg en Suede, qui y est exactement opposée, forme un point de vue charmant; c'est un des plus beaux & des plus pittoresques paysages que j'aie jamais vus. J'allai voir ensuite l'église Danoise; la femme, qui me la montra, me mena au grand autel, qui étoit entièrement couvert d'un voile. Le garçon qui m'ac-

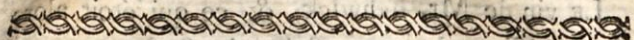
compagnoit me dit qu'il étoit très-beau. Je m'attendois à voir un morceau du Corregé ou de Raphaël, & j'étois surpris qu'ils eussent de pareils tableaux; mais le voile étant levé je trouvai que ce n'étoient que des figures de bois en relief dorées, qui représentoient des saints, des martyrs, & des apôtres, avec Christian V au milieu d'eux, qui paroît être étonné de se trouver en telle compagnie. Je fus interdit, & je ne pus m'empêcher de rire de ma méprise. Dans cet état je continuai d'examiner ces figures, pendant que la femme étoit occupée à me faire une longue dissertation Danoise, qui étoit, à ce que je crois, l'histoire de l'autel. En tournant la tête, je me vis entouré d'un grand nombre de jeunes filles & de jeunes garçons portant des cheveux roux, qui s'étoient rangés en demi-cercle pour voir l'étranger. J'eus autant de plaisir à les examiner qu'ils en avoient eux-mêmes à me regarder; je pris par la main une des filles dont les cheveux blonds flottoient en désordre sur ses épaules, & dont toute la figure étoit une beauté en miniature, car je crois qu'elle ne pouvoit avoir plus de onze ans, & je lui présentai un sol, d'une manière qui lui dit, autant que l'éloquence muette peut s'exprimer, „ c'est votre joli minois, belle enfant, qui vous procure ce présent, le *detur pub-
chriori* n'étoit pas écrit plus lisiblement par la main de la nature sur la pomme de Paris, qu'il ne l'étoit

sur ma piece de monnoie ; mais ma déesse étoit trop jeune & trop innocente pour le lire.

LE vin de Mr. Fenwick, & ce qui étoit alors plus puissant, la conversation de sa femme, me retinrent jusqu'à quatre heures ou plus tard, & j'avois encore vingt-deux milles à faire en chaise, jusqu'à Copenhague. Cette voiture qui étoit un *je ne sais quoi* indéfinissable ressembloit beaucoup à un carrosse posé sur une charette, elle étoit tirée par quatre petits chevaux danois ; & quoique, vu le bagage, & le foin pour les chevaux dont elle étoit chargée, elle me parût peu propre à faire diligence, cependant le cocher qui étoit un Danois fort enjoué, rieur, & grand babillard, fouetta si bien & si souvent ses chevaux, que nous arrivâmes à Copenhague à neuf heures du soir, c'est ce qui s'appelle dans ce pays-ci faire beaucoup de chemin.

Je ne fis pas grande attention aux objets qui se présenterent sur ma route, car il faisoit si froid que j'eus de la peine à me réchauffer, quoique je me fusse enveloppé dans mon grand manteau. La nuit nous surprit à une lieue de la capitale ; nous fîmes le reste du chemin au clair de la lune. Nous nous arrêtâmes aux portes de la ville : après qu'on m'eut demandé mon nom & visité mes malles, je descendis à l'auberge où je suis à présent, vis-à-vis le palais-royal. Mais je ne puis vous écrire davantage. Il est minuit, & vous pouvez vous imaginer

qu'après les aventures de la journée, je n'aurai point de dispute avec mon oreiller. Ainsi bonne nuit!



L E T T R E III.

Copenhague, 25 Avril, 1774.

J'AI été ici environ une semaine, & je trouve qu'un étranger peut employer son temps assez agréablement à Copenhague. Mais avant que de passer aux affaires étrangères, permettez-moi de vous entretenir des miennes. Je suis logé, comme je crois vous l'avoir écrit, dans ma dernière lettre, dans une excellente auberge que l'on pourroit plutôt nommer hôtel, placé en face du palais; & de ma chambre je jouis de l'agréable perspective de ce bâtiment & du canal qui nous sépare. Ce n'est cependant ni la situation de cet hôtel, ni le charmant point de vue qui l'entourne, qui font, selon moi, l'objet le plus touchant; il y en a un autre que je vais vous faire connoître. Lorsque je n'ai point de partie faite, je dîne toujours à table d'hôte, qui est très bien servie, où j'ai été assez heureux pour me faire deux ou trois des plus agréables connoissances, dont je vous parlerai dans la suite, de temps en temps: pour le présent, permettez que je vous donne une idée de mon hôte. Il a trois filles, qui se coëffent à leur avantage, qui me témoignent

beaucoup de politesse, & qui sont très disposées à rendre service, mais tout ceci n'excite que de la complaisance & ne va pas plus loin. Il y en a une quatrième, qui selon moi, réunit en sa personne tous les charmes des trois autres. Elle est Norvégienne de naissance, & demeure à Christiania en Norvege, mais elle est actuellement ici, pour des affaires. Elle est trop rouge de visage, & elle a trop d'embonpoint pour être appelée belle en Angleterre, toutefois on l'admireroit parmi nous. J'ai fléchi le genou devant elle, dès le premier moment que je l'ai vue. Je lui dis même tout ce que le beau é peut inspirer à un cœur vivement touché de ses divins traits. Je vous laisse à juger comment je m'exprime, depuis que la parole ne nous sert plus à nous communiquer nos idées. Car j'ai le malheur de ne pas savoir le Danois, & elle ne parle point d'autre langue. Mais j'ai fait l'expérience que les expressions les plus animées, les sentimens les plus vifs d'admiration & de tendresse, peuvent se faire entendre, sans l'aide des mots & des sons : & il y a un langage très-éloquent, que la bienfaisante nature a donné en commun aux habitans d'Angleterre & de Norvege.

ELLE joue quelques fois d'un certain instrument qui ressemble à notre épinette, qu'on appelle pantalon. Elle accompagne la musique de sa voix, & elle me chante une vingtaine de chansons danoises. Je ne trouve pas que leur langue soit plus propre pour

Pharmonie que le Hollandois ou le Flamand; & cependant, je ne fais par quel enchantement, j'y trouve plus de plaisir qu'à entendre les plus beaux airs de Metastasio de la bouche de Cécilia Davies. Il y en a un entr'autres qui me plaît particulièrement; lorsqu'elle se met à feuilleter son livre de musique, je l'arrête quand elle est venue à cet air, & je mets le doigt dessus; alors je la prie humblement, dans le langage dont je vous ai parlé plus haut, d'avoir la complaisance de me chanter cet air. Lorsqu'elle l'a fini, je lui prends la main, & en la pressant contre ma bouche, je lui donne à entendre que mon cœur est capable de goûter les charmes qui résultent nécessairement de l'harmonie & de la beauté réunies ensemble. Riez, si vous voulez, de ce tête-à-tête muet; peut-être le trouverois-je moi-même assez ridicule, si je n'étois pas plus disposé à admirer qu'à faire le plaisant. Quoiqu'il en soit, je passe mon temps fort agréablement dans cette douce occupation; les heures s'écoulent insensiblement, & je me delasse par cette alternative de mes occupations sérieuses: car ne vous imaginez pas que j'y donne tout mon temps & toute mon attention; j'ai été voir plusieurs objets de curiosité de cette capitale.

J'AI été ce matin avec deux gentils-hommes au palais du comte Moltke. C'est un bâtiment superbe; on remarque partout le bon goût dans la cot-

lection des tableaux qui couvrent la grande salle. Ces pieces ne sont pas en si grand nombre que celles que j'ai vues au cabinet du Roi, que l'on appelle ici *Museum*, mais elles les surpassent de beaucoup en beauté. J'ai vu une fois ce dernier; mais comme je me propose de l'aller voir une seconde fois, & qu'il contient un grand nombre de productions singulieres, & de curiosités naturelles, particulieres au Danemark, je vous'en donnerai le détail dans une autre lettre. Le Comte Moltke, que vous devez avoir vu en Angleterre, lorsqu'il y accompagna le Roi actuellement regnant, mene à présent une vie retirée, convenable à son grand âge, & au peu d'influence qu'il a dans les affaires d'état. Il étoit le favori & le ministre de Frédéric V & son pouvoir étoit si absolu, sur la fin du regne précédent, pendant lequel les infirmités du corps & de l'esprit permettoient à peine au Roi de supporter le poids de la couronne, qu'on le nommoit communément, le Roi, ou le Roi Moltke.

La tour ronde, que l'on voit ici est un édifice fort singulier. Elle fut bâtie par Christian V sous le regne duquel fleurissoit le célèbre Tycho Brahé; dans le dessein d'en faire un observatoire. Quoiqu'elle soit fort haute, il n'y a point d'escalier. On y monte par un chemin en spirale, d'environ 14 pieds de large, qui mene jusqu'au sommet. Un professeur, qui m'accompagnoit, m'assura qu'un de

leurs Rois (Christian V. si je ne me trompe) y monta & en descendit en carosse; il m'apporta même un livre pour me prouver le fait, si j'en doutois. J'avoue que cela se peut assez facilement, quoiqu'avec quelque risque pour la vie du cocher.

Si ce n'étoit à cause de la belle Norvégienne, avec qui après tout, je voudrois pouvoir converser avec la langue, aussi bien qu'avec les mains & les yeux, je ne trouverois guere d'inconvenient à ignorer la langue du pays. Toutes les personnes de façon parlent François ou Anglois. Les officiers de terre & de mer parlent généralement ces deux langues. Il y en a plusieurs parmi eux, avec qui j'ai été en compagnie, qui sont extrêmement disposés à traiter un étranger avec toute sorte de civilité & de politesse. Un d'entr'eux m'a déjà promis de m'accompagner dans l'isle de Zélande, & d'être mon conducteur dans un voyage que je me propose d'y faire, pour voir les palais du Roi. Je suis engagé pour demain matin avec deux autres, pour aller voir une collection de curiosités naturelles, que l'on me dit être faite avec beaucoup de goût & de discernement.

Le temps est encore très-froid; nous avons eu de la grêle, depuis mon arrivée, presque tous les jours. Il n'y a ici aucune marque de cette douce saison que les Italiens appellent avec raison *gioven-zu del anno*; mais qui est très-peu connue des poë-

tes Danois. En effet je trouve que l'année est ici plutôt divisé en hiver & en été, qu'en quatre saisons, comme parmi nous. Un court été succede à une longue suite de froids & de ténèbres, qui regnent dans ce climat depuis Octobre jusqu'en Avril. Pendant ce temps on a de très-grandes chaleurs, pour peu de jours ou pour quelques semaines. Certainement l'homme est sensiblement affecté par les causes physiques: il n'est pas surprenant de voir que les arts d'agrément soient relégués dans les riches & brillants climats du midi, & qu'ils ne levent que foiblement la tête dans ces climats couverts de neige où les habitants paroissent en quelque forte partager la rigueur de leur sol & où la libéralité royale, quoique sans bornes, peut à peine faire éclore quelques plantes foibles & malades.

Il me paroît que les habitants de cette capitale ont un goût singulier pour la politique, & comme il n'est pas prudent de fouiller trop avant dans la conduite du souverain & des ministres, on tâche de se dédommager par l'intérêt que l'on prend aux affaires d'Angleterre. Dans toutes les compagnies où jje me trouve, on me fait mille questions au sujet des habitants de Boston, & sur ce qui a rapport aux affaires de l'Amérique. Tout le monde est d'opinion que les colonies ne tarderont pas de jouir d'une entière liberté. On secoue la tête & l'on me

donne des marques d'incrédulité, lorsque j'assûre que tout se terminera paisiblement, que Boston sera forcé de se soumettre, que le gouvernement a pris les mesures les plus nobles & les plus modérées, & qu'il a embrasé les sentimens les plus doux & les plus paternels; je vois que l'on ne me croit pas, & je suis obligé de les renvoyer à l'avenir pour la confirmation de ce que je dis.

Il y a si peu de personnes qui viennent voir ce royaume par des motifs de curiosité, que l'on est fort surpris quand j'assûre que je n'ai ici aucune affaire, que mon unique but est de m'instruire & d'y chercher de nouvelles connoissances. En effet je trouve qu'un mois ou cinq semaines suffisent abondamment pour remplir cet objet, aussi, ce temps passé, ne resterai-je pas une heure de plus. On ne voit ici aucune trace ni d'industrie ni d'occupations sérieuses; & Coppenhague, quoiqu'un des plus beaux ports du monde, ne peut guere se vanter d'un grand commerce. Les places publiques sont remplies d'officiers; & il paroît qu'ils font les trois-quarts de l'assemblée à la comédie ou à l'opéra. Le nombre des troupes est en effet trop grand pour un si petit royaume, qui n'a point eu de guerre depuis cinquante ans. Les Danois peuvent, à la vérité, faire parade d'une grande étendue de pays; mais de quelle importance sont les déserts incultes & les montagnes inhabitées de la Norvege & de la Lapone

nie, qui s'étendent vers le pôle? de quelle conséquence peuvent être les plaines de l'Islande, où les habitants sont encore, & demeureront probablement toujours dans la plus profonde ignorance? Leurs possessions dans le Holstein sont sans contredit les plus riches, & font le meilleur revenu de la couronne. Rien en effet ne fait mieux connoître la pauvreté de ce royaume, que la rareté des especes. depuis que je suis ici je n'ai point vu d'or, & à peine ai-je vu de l'argent. Tout se paie en papier. Si l'on perd un seul Daler aux cartes ou au billard, la dette s'acquitte par un billet. Je reçus hier au matin deux cents rix-dalers, dont il n'y en avoit pas un seul en espee réelle.



L E T T R E IV.

Copenhague le 29 d'Avril 1774.

JE continuerai mes remarques sur les principaux objets de curiosité qui se trouvent ici. Mercredi matin j'allai voir avec quelques dames le palais de Rosenbourg. Il fut construit, à ce que l'on m'assura, par notre célèbre Inigo Jones. Il est situé au milieu d'un grand jardin. Il est petit, & très peu fréquenté aujourd'hui par le Roi ou la famille royale. Les appartements, les tapisseries, les meubles ont un certain air d'antiquité.

té, qui ne déplaît pas, & qui inspire du respect. La grande salle en particulier est dans ce goût. Les tapisseries qui ne sont pas mal exécutées, représentent les différentes actions par mer & par terre, qui ont signalé les anciennes guerres entre la Suede & le Danemark. Ces deux peuples semblent avoir toujours eu la même rivalité & animosité nationales, qui distinguent en Europe les François & les Anglois, & que probablement ils retiendront toujours en un certain degré. Dans le fond de ce grand appartement il y a trois lions d'argent, de grandeur naturelle, qui semblent, par leur air sauvage & féroce, destinés à caractériser la nation qui les a fait faire, & le siècle où ils ont paru. Dans un temps de mollesse & de luxe, on est frappé d'étonnement de trouver dans une salle à manger, des figures aussi monstrueuses & une magnificence aussi sauvage. Il y a dans ce château plusieurs petits cabinets remplis de choses rares, que les différents souverains de Danemark ont rassemblées, & laissées à leur postérité. Un grand nombre de ces pieces ont une valeur intrinsèque, d'autres sont conservées uniquement pour rappeler le souvenir de quelque événement auquel elles ont rapport: du nombre des premières est d'abord une selle sur laquelle Christian IV entra en forme de triomphe à Copenhague. Elle est couverte de perles, de diamants & d'autres pierres précieuses, les éperons sont

d'or, & enrichis de pierres de grand prix. L'habit & le casque que le roi porta en cette occasion sont pareillement garnis de perles. J'ai oublié la somme que ces ornements magnifiques avoient coûté dans ces temps-là; mais vous pouvez aisément juger qu'elle doit être immense. On y conserve aussi avec grand soin un mouchoir de ce prince teint du sang qu'il versa dans une blessure qui lui fit perdre l'œil. Celui qui m'accompagnoit me montra, avec un transport de joie qui éclatoit sur son visage, une épée de Charles XII. Roi de Suede: c'est précisément une épée telle qu'on peut se figurer que ce roi a portée; & elle conviendrait très-bien au dernier soldat. Ce formidable cimenterre démontre par sa grandeur & son poids la force extraordinaire de ce redoutable guerrier. Je doute fort que le roi de Danemark actuellement regnant pût la soulever; j'ignore même s'il pourroit la remuer. La lame a au moins quatre pieds de long, & la garde est toute de cuivre.

Je ne pus m'empêcher de rire, lorsque j'entraî dans la chambre dans laquelle Christian IV mourut. Il s'y trouve en effet quelques figures que l'on pourroit à juste titre appeler célestes & angéliques; mais qui seroient mieux placées dans le cabinet d'un jeune voluptueux, qu'exposées aux regards d'un homme mourant. Je communiquai ma pensée à notre conducteur, qui ne fit que secouer la tête

& lever les épaules, & ne dit mot. Si ce monarque eut été Musulman, j'aurois cru que c'étoit une représentation de Houris, dans les bras desquelles sa vertu fatiguée alloit bientôt se reposer & où il pourroit oublier les embarras de la royauté; mais il paroît qu'il mourut Luthérien.

LES jardins de ce palais, étant toujours ouverts, & remplis de monde, les dimanches & les jours de fêtes, font un des principaux divertissemens de la ville. L'emplacement en est vaste; mais il n'y a ni symmetrie ni bon goût. On n'y trouve aucune production de l'art, excepté une seule statue d'Hercule vainqueur du lion de Nemée, qui est sous un portique pour être à l'abri des injures de l'air. C'est l'ouvrage d'un Italien qui a trouvé moyen de déployer un grand savoir anatomique & beaucoup de beauté dans l'attitude & dans les muscles du héros, qui par un usage extraordinaire de ses forces ouvre, & déchire la gueule de son adversaire. J'alloi voir hier la collection de raretés, de peintures, &c. dont je vous ai fait mention ailleurs. Elle appartient à Monsieur Spengler, que je crois être avantageusement connu dans le monde littéraire. Il est Suisse de naissance; mais son savoir & sa politesse l'ont rendu citoyen de l'univers. J'ai toujours trouvé que le grand & le bon ne sont d'aucun pays. Ses tableaux, pour un particulier, sont en très-grand nombre, & fort bien choisis. Plu-

ſieurs de ces piéces lui ont été données par les maîtres-mêmes, comme un tribut d'amitié & d'admiration dues à ſon génie & à ſon cœur. Ce ſont en effet pour la plupart des productions d'artiftes Allemands, Hollandois, & Flamands. Il eſt bon mécanicien & anatomifte, & il a pluſieurs morceaux de goût, dans ces deux branches de ſciences, qu'il a faits lui-même en ivoire, qui ſont des chef-d'œuvres. Je ne fus pas ſurpris de lui entendre nommer le Docteur Fothergill ſon ami particulier, ni de trouver qu'il entretenoit la plus intime corréſpondance avec le célèbre Linnæus en Suede. Je lui dis que j'avois intention d'aller voir ce grand homme dans ſa retraite à Upſal, & que je m'étois déjà procuré des lettres de recommandation pour lui. Pour rendre juſtice au Danemark, je dois ajouter que le feu Roi fit ce gentilhomme garde du Muſæum & qu'il jouit d'un appointement conſidérable. Je fus charmé de voir que ſon grand ſavoir & ſes talents extraordinaires ne l'euffent pas réduit à la pauvreté.

J'ai été ici dans toutes les églifes Allemandes, Françoises & Danoïſes. Mais ce n'eſt pas dans les églifes des Luthériens qu'il faut chercher les productions du goût & de l'art; les Madonnes & les Magdelaines ne ſe trouvent que dans les lieux de dévotion des Catholiques, ce qui forme un des plus beaux ornemens du culte de la Religion Romaine. Il y a ici cependant une églife où l'on a pla-

cé six statues de platre devant le grand autel. Comme deux de ces statues sont armées d'épées dorées aussi grandes que celles de Charles XII & qu'une troisieme sonne la trompette, je les pris, en vérité, à la premiere vue, pour une espece de garde que l'on y avoit postée pour défendre le saint lieu; mais en m'approchant de plus près, je trouvai que, probablement pour écarter de pareilles méprises, on avoit eu soin de les sanctifier, & de placer leurs noms au pied de chaque statue. Aux quatre premieres on a donné les noms juifs des anges, qui se trouvent dans l'écriture, Gabriël, Uriël, Raphaël & Michel; mais malheureusement après en être venu jusque là, comme il y avoit encore deux figures sans nom & qu'il ne se trouvoit plus de titres d'anges, il paroît que l'on a été terriblement embarrassé: sous l'une des deux on a mis le mot Cherub, sans déterminer qui ce pouvoit être; sous l'autre on a écrit *Jeremiell*: quel est ce Jeremiell, c'est ce que j'ignore. J'aurois cru que c'étoit le prophete Jérémie, dont on avoit un peu altéré le nom, & pour confirmer cette idée, il tient un livre à la main: mais il a une paire d'ailes, qui causent un cruel embarras. Je ne pus me satisfaire au sujet de ce personnage, & je fus obligé de laisser au Roi Christian V., qui a bâti l'église & érigé les statues, le soin de répondre de son ouvrage, & d'expliquer l'énigme.

LA police de Copenhague est exactement observée, & l'on peut parcourir toute la ville, au milieu de la nuit, sans craindre le moindre danger. On n'entend jamais parler ni de vols, ni d'affassins. On n'y porte point de manteaux, & l'on ne cache point le poignard sous les habits comme dans les royaumes du midi de l'Europe. Tout est aussi tranquille ici à onze heures du soir que dans un village, & à peine entend-on un carosse dans les rues.

Je ne crois pas que cette ville ait plus d'étendue que le quart de Londres, peut-être même n'est elle pas si grande. Elle est fortifiée du côté de la terre par un fossé toujours plein d'eau. Les rues sont pour l'ordinaire assez larges, & les maisons belles & très-propres. Il y a ici une très-belle place, qui approche plus d'un cirque que d'un quartier, dont chaque côté ou division est un seul palais, & au milieu il y a une statue équestre de bronze du Roi Frédéric V. Je dois avouer que cet endroit me plut davantage que la place des victoires à Paris, & je crois qu'elle fait un bien meilleur effet.

Je dois finir cette, longue lettre, puisque la poste pour l'Angleterre part demain. Je resterai encore ici pendant quinze jours. Dans ma prochaine lettre je vous donnerai une relation de la cour. Elle est à présent en ville &, comme l'on m'a dit,

elle ne partira pour la campagne que dans trois semaines. Adieu! je suis.

MONSIEUR.

vosre très-affectionné &c.



L E T T R E V.

Copenhague, mardi 3. de Mai 1774.

JE vous ai promis dans ma dernière lettre une petite description de la cour. Je dois cependant vous dire, avant tout, que je n'ai point eu l'honneur d'être présenté à sa majesté, comme il est de coutume avec les étrangers des autres parties de l'Europe. Il suffit que je sois Anglois pour ne pas le souhaiter; car on nous regarde à présent dans cette capitale d'un œil si jaloux, que je puis vous assurer (puisque je le tiens de l'autorité la plus respectable) qu'un chétif individu comme moi, qu'un voyageur obscur & inconnu comme je suis, fait non seulement le sujet des conversations publiques, mais que l'on me prend même pour un espion, parceque je viens d'Angleterre, & que j'ai dit que je n'avois d'autres motifs que la curiosité & le desir de m'instruire: c'est pourquoi je n'ai jamais été au lever du Roi, auquel on assiste chaque vendredi: Mais je vais à la salle d'assemblée, où je me mêle parmi la foule sans être remarqué. J'y

étois dernièrement lorsque sa majesté la reine douairière, & le prince Frédéric frere du roi étoient présents. Pour vous donner une idée de la cour, telle qu'elle est à présent, il faut jeter un coup d'œil sur le temps du célèbre & infortuné favori, le comte Struensee. J'ai fait tout mon possible, depuis mon arrivée, pour me procurer les informations les plus authentiques, & les plus sinceres touchant la dernière révolution qui fit perdre la couronne à une reine & l'expulsa du royaume, & qui conduisit les ministres à l'échafaud. Je ne vous ferai part que de quelques anecdotes qui peuvent faire connoître le caractère de l'infortuné Struensee. Peut-être savez-vous déjà toutes ces particularités; mais comme je n'ai jamais lu l'histoire de sa vie & de son proces, qui a paru en Angleterre, vous m'excuserez si je répete ce que vous avez déjà vu dans cet imprimé.

STRUENSEE, comme vous savez, n'étoit point d'extraction noble, & n'avoit par conséquent aucun droit au maniement des affaires d'état. La fortune & des circonstances particulieres s'étant jointes à ses talents & à son adresse, semblent avoir concouru pour le tirer de la médiocrité de son état, & le placer dans un rang élevé. Il exerça d'abord la médecine à Altena sur l'Elbe, ensuite il accompagna le Roi de Danemark en qualité de médecin dans ses voyages en Angleterre. A son retour il s'avança rapi-

dement dans la faveur du Roi, & il paroît qu'il a possédé au souverain degré l'art de plaire, depuis qu'il étoit devenu le favori du Roi & de la Reine. Il fut décoré de l'ordre de Ste. Matilde, institué en l'honneur de la Reine, il fut créé comte, & eut un pouvoir sans bornes dans le ministère: sa conduite dans cette élévation subite & extraordinaire montre un esprit hardi & entreprenant; peut-être aussi une grande âme, & un cœur plein d'amour pour la patrie. Comme il ignoroit le peu de solidité de la grandeur des cours, & surtout de la sienne, il commença une réforme générale. Il étendit ses vues sur toutes les parties de l'administration: les finances, la chancellerie, les troupes, la marine, les nobles, les payfans, tout se ressentit de son pouvoir. Non seulement il donnoit réponse à chaque requête ou dépêche importante, mais il la mettoit lui-même par écrit. Une demande ou quelque projet qui intéresse le bien public attendoit rarement deux heures après une réponse. A présent on attend deux mois, sans en recevoir aucune. L'Administration de la justice dans cette capitale étoit alors entre les mains de trente magistrats. Struensee envoya demander à ce tribunal à combien montoit l'appointement annuel de chaque membre: alarmés par ce message, ils envoyèrent une réponse dans laquelle ils diminoient leurs gages de deux tiers,

& les évaluèrent à 1500, au lieu de 4000 rix-dalers. (*) Alors le comte leur fit savoir que sa Majesté n'avoit plus besoin de leurs services; mais que par un effet de sa bonté & libéralité royale, elle leur continuoit le tiers de leur revenu, dont ils avoient envoyé le montant; comme une marque qu'elle étoit satisfaite de leur conduite. Dans le même temps il établit une autre cour de justice, composée seulement de six personnes d'une probité reconnue, auxquelles le même pouvoir fut délégué. Il commença ensuite la réforme de la chancellerie & des autres corps de droit. Passant alors au département de la guerre, il cassa en une fois toutes les gardes à cheval, ainsi que le régiment de gardes norvégiennes, le plus beau corps de troupes de tout le royaume: cette dernière réforme causa une courte mais très-dangéreuse sédition. Poussant encore plus loin ses entreprises salutaires mais trop critiques, & trop dangéreuse, il prit enfin la résolution de diminuer le pouvoir des nobles, & de mettre les payfans en pleine liberté. Vous ne serez pas étonné qu'il devint la victime des projets de cette nature, & que tous les corps de l'état se soient unis pour le perdre.

(*) Pièce valant environ 4. s. 6. d. monnaie d'Angleterre.

Voilà ses véritables crimes, & non pas qu'il plaisoit trop à la reine, ce qui ne servit que de prétexte. C'étoit le ministre, & non pas l'homme qui étoit devenu criminel. Je ne prétends ni l'excuser, ni le condamner sur ces objets; mais comme politique, je le mets au rang des Clarendons & des Mores, que la tyrannie, ou le public infame & dépravé a portés dans presque tous les temps à une fin funeste; & auxquels l'équitable postérité a rendu la plus ample justice. Je dois cependant avouer, que si Struensee n'abusa pas, comme je le pense, de son pouvoir excessif, il en fit assurément un violent & imprudent usage. Il paroît (si l'on peut juger d'après ses actions) avoir été, en quelque façon ébloui par les faveurs du Roi, & les honneurs dont il étoit comblé, & n'avoir pas fait assez d'attention aux exemples que l'histoire fournit des Wolseys dans les temps passés & des Choiseuls des nos jours; preuves frappantes du peu de stabilité de la fortune, du danger du pouvoir politique, & des grandeurs de la cour. Lorsqu'on le pressa, peu de temps avant qu'il fût arrêté, de se retirer de la cour, & de passer le Belt, avec la plus ample assurance d'une pension annuelle de quarante, cinquante, ou cent mille dalers, une malheureuse illusion lui fit négliger tout conseil, & le réserva pour la prison & l'échafaud. La reine douairiere,

& le Prince Frédéric furent les foibles instrumens qui opérèrent cette catastrophe. Quoique les discours publics aient fait sonner bien haut leurs intrigues, & leur habileté imaginaire, je trouve que la seule marque d'adresse qu'ils aient donnée en cette occasion, a été de garder le secret, qui trompa Struensee & la reine Matilde jusqu'au moment qu'ils furent arrêtés. On m'a assuré, qu'au lever du Roi qui précéda cet événement, Struensee parut dans des habits de la plus grande magnificence, & qu'il ne reçut jamais tant d'hommages ferviles de la foule, qu'au moment de sa ruine. La nuit destinée à les arrêter, il y eut bal paré au Palais; la reine après avoir dansé, comme de coutume, une contre-danse avec le Roi, donna la main à Struensee durant le reste de la soirée. Elle se retira environ à deux heures du matin, & fut suivie par Struensee & le comte Brandt. Alors le moment étoit venu: la reine douairière & son fils le Prince Frédéric allèrent à la chambre du Roi qui étoit déjà couché. Ils se mirent à genoux à côté du lit, & le conjurèrent par des larmes & des prières de sauver sa personne & son royaume d'une ruine imminente, en faisant arrêter ceux qu'ils disoient en être les auteurs. On dit que le Roi eut de la peine, à se laisser fléchir, & qu'il ne signa l'ordre qu'en hésitant & avec répugnance. Enfin leurs prières prévalurent, & il signa le papier. Le Colonel

Koller Banner se rendit dans l'instant à l'appartement de Struensee, lequel, ainsi que celui de Brandt étoient dans le palais; ils furent saisis tous deux presque au même moment, & comme toute résistance étoit inutile, il furent conduits immédiatement après à la citadelle. Lorsque le comte Struensee mit le pied hors du carrosse, il dit en s'adressant au commandant qui devoit le garder, „ je crois que vous n'êtes pas peu surpris de me voir votre prisonnier ”. Ne déplaise à votre excellence, je ne suis point du tout surpris, répliqua brusquement le vieux officier, mais au contraire je vous ai attendu il y a longtemps. Il étoit cinq heures du matin lorsque le comte de Rantzau frappa à la porte de l'antichambre de la reine, & demanda à entrer. On donna ordre à une femme de chambre de la reine d'aller l'éveiller, & de l'informer de son arrêt. Alors on la mit dans un carrosse du Roi, & on la conduisit à Elsenour, pour l'enfermer au château de Cronebourg. Dans le même temps, comme l'on craignoit un soulèvement dans la ville, on avoit pris toutes les précautions pour le prévenir; on fit courir parmi la populace les rapports les plus infames & les plus ridicules, pour rendre les prisonniers d'état odieux: qu'on avoit mis du poison dans le café du Roi, qu'on avoit eu dessein de le déclarer incapable de gouverner, & d'envoyer la Reine douairière hors

du royaume, ainsi que le Prince Frédéric, & qu'on avoit resolu de proclamer regente la reine Matilde. Pour confirmer ces bruits singuliers & même contradictoires, le Roi parut avec son frere dans un carosse de parade, & se promena par la ville, pour se montrer; comme s'il eut échappé la plus horrible conspiration. Pendant que cela se passoit, Struensee & Brandt éprouverent toutes les rigueurs de la plus rude prison. Struensee fut chargé de chaines très-pesantes aux pieds & au mains, & en même temps attaché à la muraille avec une barre de fer. J'ai vu la chambre, & je puis vous assurer qu'elle n'a pas plus de dix ou douze pieds en quarré, il n'y a rien qu'un petit lit, & un misérable poêle de fer. Cependant tout chargé de chaines qu'il étoit il écrivit avec un crayon dans ce séjour de misere, l'histoire de sa vie, & le détail de sa conduite pendant son ministere: on m'a assuré que cet écrit est fait avec beaucoup de génie. On nomma un tribunal pour faire le procès de la Reine, & des deux comtes & on donna à chacun un avocat pour conserver quelque apparence de justice. Vous savez comment a fini cette horrible affaire le 28 Avril 1772. Je dois, toutefois, faire mention de quelques particularités relatives au comte Brandt qui sont assez singulieres, & de la plus exacte vérité, que je

ne doute pas que vous n'ayiez déjà entendues.

Cet homme infortuné s'éleva principalement sous les auspices de Struensee, quoiqu'il fût originairement d'une famille honorable. Pendant le séjour que la cour fit au palais royal de Hersholm, il arriva que le Roi eut une querelle avec Brandt, & ce qui paroît assez singulier, l'appella en duel. Le comte, comme vous pouvez penser, le refusa. Quelque temps après le Roi réitéra son défi; le nomma poltron &c. comme Brandt conservoit toujours son sang froid, & qu'il se comporta avec la modération qui convient à un sujet, le Roi porte sa main à la bouche du comte, lui prend la langue, & l'avoit presque suffoqué: dans cette situation est-il surprenant qu'il ait mordu le Roi, qu'il l'ait battu ou qu'il ait fait l'un & l'autre? Sa propre défense lui devoit nécessairement faire oublier dans ce moment-là tout autre sentiment, & obtenir son pardon. Par la médiation de Struensee la querelle fut assoupie, & le Roi promit de ne plus penser à cette affaire & de ne garder aucun ressentiment. Cependant ce que le comte avoit fait pour se défendre contre la rage d'un homme furieux servit de prétexte pour le faire condamner à mort. On alléguait qu'il avoit porté la main sur la personne sacrée du Roi, ce qui étoit un crime digne de mort suivant les loix de Danemark. Son Avocat fit une excellent plaidoyer

royer pour sa justification, il fit voir avec force la différence essentielle qu'il y a, entre assaillir le Souverain & se défendre soi-même contre les attaques d'un homme furieux. „ Un de nos Rois, dit-il, (Christian V.) étoit accoutumé de se délasser l'esprit avec ses courtisans: dans ces occasions il avoit la coutume de dire, ” le Roi n'est pas au logis. „ Alors tous les courtisans, en usôient avec lui avec toute la liberté & familiarité possibles, sans être gênés par la présence du Roi. Lorsqu'il avoit envie de reprendre la dignité royale, il disoit „ le Roi est retourné au logis ”. Mais, ajouta-t-il, que faut-il faire quand le Roi n'est jamais au logis? „ — Ce langage sembleroit convenir mieux dans la bouche d'un Anglois que d'un Danois, il fait voir un esprit courageux & dégagé d'entraves. La tête, & le cadavre de cet homme infortuné sont encore exposés sur la roue à une lieue & demie de la ville: j'ai vu ces tristes restes avec une pitié mêlée d'horreur. Ils présentent un exemple frappant, mais bien terrible aux courtisans futurs.

On m'a assuré que Struensée se soumit à sa sentence sans murmurer, sans faire la moindre supplication pour éviter le coup funeste qu'on lui portoit: mais qu'il témoigna la plus grande horreur, de l'injustice crianté que l'on commettoit, en condamnant le comte Brandt

au même supplice. On trouve le portrait de Struensée dans toutes les boutiques, avec cette devise autour : *mala multa Struensée ipsum perdidit* : vous voyez que c'est une misérable pointe sur son nom. Cependant, malgré toutes les calomnies du parti victorieux, malgré les terreurs d'un gouvernement despotique, & la réserve naturelle de la nation, il se trouve encore ici des personnes qui osent dire, quoique avec ambiguité, leur véritables sentiments. „ Monsieur, me dit, il y a quelques jours, un homme d'esprit & d'honneur, entre nous tout n'est pas comme il devrait être ; nous n'avons à présent ni roi, ni ministre : une imbécillité mêlée de désordre caractérise notre gouvernement : les effets en sont trop visibles : les cordons bleus & les cordons blancs sont prodigués & avilis : les finances sont dans un plus mauvais état que lorsque Struensée entreprit d'y mettre ordre : l'armée nous dévore. En Norvege les affaires sont encore pires : le Roi n'y est pas aimé du peuple, & son autorité y est si peu respectée, que les Norvégiens ont refusé & refusent encore de payer la capitation, & il n'est pas possible d'y lever cet impôt. „ Je n'ai point amplifié ni exagéré cette peinture, que je crois dans le fond n'être que trop juste. L'esprit du Roi est certainement affoibli, & en général on fait peu de scrupule de le dire. Il fait, à la vérité, jouer aux cartes,

danfer, aller à l'opéra; mais il est fans contredit dans un état d'imbécilité, qui le rend incapable de discuter ou de conduire une affaire qui regarde le bien de l'état ou l'intérêt du peuple: tout cela est abandonné aux ministres, qui marchent avec beaucoup de précaution sur les pas de Struensee; mais ils ne veulent pas encore continuer ses mesures patriotiques: sa chute est encore trop récente. Le Roi a le visage fort exténué, & il est beaucoup plus pâle & plus maigre que du temps de son voyage en Angleterre. La reine douairiere & le prince Frédéric vivent avec lui dans le palais, & l'accompagnent par-tout comme son ombre. Le Prince n'a reçu d'autres marques de bonté de la nature, ou de la fortune, que la naissance royale. Il est très-difforme, & ses défauts personnels lui ont mérité le nom de Richard III, parmi ceux qui n'aiment pas la cour: quoiqu'il ait fans doute pris origine parmi les Anglois.

Il y a ici comédie danoise trois fois la semaine, & un opéra italien tous les samedis, au palais du roi; mais ni leurs chanteurs, ni leurs danseurs ne me plaisent en aucune façon.

Je ne vous ai pas parlé dans cette lettre de ma belle Norvégienne. Elle a perdu son pere depuis que je vous ai écrit dernièrement, je ne la vis point pendant deux jours, qu'elle consacra à sa mémoire, dans la retraite. Alors elle m'apparut

dans toute la lugubre splendeur du deuil, ses yeux rouges de pleurs, & sa beauté relevée par son ajustement. Si j'avois plus de temps à rester ici, je crois que je ferois des progrès rapides dans le Danois; mon cœur l'a déjà fait. Excepté cette humble belle, je n'ai pas vu plus de trois ou quatre jolies femmes à Copenhague. Je porte peut-être un jugement prématuré; mais en général il ne me paroît pas que le sexe soit aussi aimable ici que chez nous. J'ai entendu décrier cette cour comme la plus débauchée & la plus licentieuse: cela peut être, malgré tout ce que je puis dire de contraire; mais, sur ma parole, les symptômes n'en sont pas visibles. Le Roi quoique dans la fleur de sa jeunesse, & sans femme, vit aussi chastement que Joseph Andrews. Pour ce qui est du Prince Frédéric la nature, comme on dit, lui a totalement refusé les qualités propres aux affaires de la galanterie. Il faut convenir, en même temps, que le Roi en agissoit tout autrement, il y a quelques années.

J'irai voir demain en grande compagnie la ville de Malmoe en Suede; elle est à quatre lieues d'ici sur la côte opposée. Le temps qui a été très-beau ces jours passés, & ressemblant plutôt à l'été qu'au printemps, a changé ce soir, & nous menace de pluie. Si cela arrive nous remettrons notre partie à vendredi, parcequ'il y aura jeudi bal paré à la cour, où je me propose d'assister.

Dimanche j'irai faire un tour pour voir les palais, En attendant je vous expédie cette lettre par la poste qui part ce soir pour l'Angleterre. Adieu! je suis.

Votre &c.

L E T T R E V.

Copenhague, Samedi, 7 de Mars

1774.

JE fus hier au matin, avec Monsieur Spengler au musæum, ou cabinet de curiosités du Roi. C'est une ample collection qui embrasse les trois regnes de la nature, ainsi que les beaux arts. Le Roi Frédéric IV y a plus contribué qu'aucun des autres Souverains. Chaque nation a produit ses héros, & ses hommes nés pour le bien public, que l'histoire se rappelle avec plaisir. Certains pays sont toutefois plus fertiles en grands hommes & en génies sublimes que d'autres. La Suede peut mettre sur le rang ses deux Gustaves le premier & le second; ses Christines & ses Charles ne sont pas moins célèbres. Dans quel pays du monde le nom de Pierre est-il incon-

nes? Mais ici l'astre du génie n'a pas encore brillé sur le trône pour repandre sa lumière sur les ténèbres qui l'entourent. Il y a cependant deux monarques chéris dans l'histoire danoise, dont on révere la mémoire, & dont on se rappelle en soupirant les regnes heureux & les jours d'or. Le premier est Christian IV, le rival de Gustave Adolphe, quoique beaucoup moins célèbre que lui. L'autre est Frédéric IV. Ce Prince aima les sciences: son goût pour les beaux arts lui fit faire deux voyages en Italie, l'un avant, l'autre après être monté sur le trône. Comme Christian IV est communément représenté sur les tapisseries revêtu d'armes & tenant une javeline à la main, ainsi ce dernier prince est partout dépeint comme le patron des sciences, & l'ami des beaux arts & des occupations plus paisibles. Je ne puis passer sous silence une action de ce prince qui, quoiqu'incroyable est cependant très-certaine, & qui annonce un caractère noble & généreux. On rapporte, qu'étant à Venise pendant le carnaval, il gagna, un soir, au jeu 200,000 Sequins, à-peu-près 100,000 Livres Sterling, qu'il offrit sur le champ à une noble dame de cette ville dans la maison de laquelle ceci arriva & dont toute la fortune dépendoit de cet énorme jeu de hazard. On me montra au palais de Rosembourg l'habit qu'il avoit lorsqu'il fit cette belle action. C'est celui

d'un pèlerin toute la compagnie étant masquée.

On conserve aujourd'hui parmi les curiosités les plus rares & les plus précieuses, le fauteuil dans lequel Tycho Brahé avoit accoutumé de s'asseoir lorsqu'il faisoit ses observations astronomiques à Uranienbourg. On a la plus grande vénération pour cette piece antique, & on la garde avec le plus grand soin, comme ayant appartenu à un si grand homme. Tel est le sort des hommes célèbres: vous savez que l'Astronome lui même fut banni de son pays par l'envie & la cabale; & qu'il mourut à Prague, à la cour de l'Empereur Rodolphe, qui avoit offert un azyle à cet illustre proscrit & l'avoit pris sous sa protection. On se rappelle les vers du célèbre Johnston si souvent allegués en pareilles occasions.

See nations Slowly wise, and meanly just

To bury'd merit raise the tardy bust!

„ Voyez combien les peuples ne devenant sages
 „ qu'à la longue, & ne sachant rendre justice au
 „ mérite que d'une façon mesquine, sont lents à
 „ ériger un monument à la mémoire d'un grand
 „ homme couché dans la tombe ”.

La collection de tableaux du cabinet du Roi est très-nombreuse; quoique la plupart soit de pein-

tres Flamands ou Allemands, il y a néanmoins quelques pieces originales du Guide, du Titien, & même de Raphaël. Notre Roi Charles I par Vandyk, & ses fils par Kneller tiennent un rang distingué. Ils étoient comme vous savez d'origine danoise par leur mere. Les peintres & les sculpteurs de leur nation y paroissent à peine. Il y a cependant quelques pieces historiques par Charles Dremaner un Danois, qui ne sont pas mal exécutées. Il y en a une entr'autres de la fameuse Margarite de Waldemar, qui réunissoit en sa personne les trois royaumes de Danemark, de Norvege & de Suede, le souverain de ce dernier étant obligé de lui rendre hommage.

Je ne vous ai point encore parlé du palais même, dont le Musæum n'occupe qu'une très petite partie. Il fut bâti par le grand pere du Roi régnant Christian IV, & quoiqu'il eût couté six millions de rix-dalers, l'inscription qui est sur le frontispice porte que le roi le bâtit avec les revenus ordinaires de la couronne, sans mettre de nouveaux impôts sur ses sujets. Il en étoit cependant redevable à l'étonnante économie de son pere Frédéric IV, qui, nonobstant une guerre presque continuelle qu'il eut à soutenir contre Charles XII, laissa cependant son Royaume dans l'état le plus florissant, & on trouva des trésors immenses dans les coffres de la couronne après sa mort. Le bâtiment

est d'une grandeur prodigieuse. Si je voulois y chercher des défauts, la seule chose que j'y trouverois à redire ce seroit qu'il est trop magnifique pour un Roi de Danemark; sur le même principe que les étrangers observent constamment que les palais en Angleterre ne répondent pas à la grandeur & à la dignité de l'Empire Britannique. Je n'ai vu que peu d'appartements; car l'intérieur ne se montre jamais pendant que la famille royale fait sa résidence dans la ville. Il y en a un qui est très-remarquable, que l'on pourroit à juste titre appeler la chambre des Rois, puisque l'on n'y voit d'autres tableaux que les portraits de tous les monarques actuellement regnans de l'Europe. Ce sont des présens des souverains respectifs. Je ne pus m'empêcher de rire, en voyant les différentes façons dont ils ont voulu s'habiller. Le Roi de Prusse qui a passé sa vie dans les camps & les armées, & qui a plus souvent couché dans son uniforme que dans un habit de velours, s'est modestement habillé en plein bleu, & la visière du casque paroît dans un coin du tableau pour désigner le guerrier: tandis que le Roi d'Espagne Charles III, qui a à peine entendu le bruit des armes, & qui connoit autant l'arrangement d'une bataille qu'une femmelette, s'est armé de pied en cap, & jette des regards terribles. Cette ostentation ridicule excite à rire, & forme un contraste frap-

pant, entre le portrait modeste d'un prince, qui pouvoit avec tant de justice se décorer de trophées militaires.

J'allai mercredi passé, avec la compagnie dont je vous ai parlée, à Malmoe en Suede: au lieu de quatre lieues, la distance est presque le double, & je crois que le détroit est au moins aussi large que de Douvres à Calais. Nous eûmes cependant le vent favorable, & nous fûmes de retour à Copenhague vers les dix heures du soir. C'est une pauvre ville, quoique bien fortifiée, & nous eûmes toutes les peines du monde à nous procurer un misérable dîner, dans un méchant cabaret. On m'a dit que je dois apporter avec moi dans ma voiture tout ce dont j'aurai besoin pour mon voyage par terre d'ici à Stokholm, puisqu'on ne trouve rien dans la plupart des villages. J'ai cependant de la peine à croire qu'un pays soit tellement dénué du nécessaire, & je m'image que les Danois exagèrent les matieres. Nous fûmes très-mal récompensés à Malmoe des fatigues de notre voyage. Excepté le corps d'un moine qui est maçonné dans la muraille de l'église, je ne vis rien de curieux. La tradition dit que ce misérable vécut neuf jours dans cet état au moyen de quelques œufs qu'on lui portoit par un trou, & qu'il reçut cette singuliere punition pour cause d'adultere.

A dire le vrai cette capitale ne me plaît guere.

& j'y trouve peu d'objets dignes d'admiration. Je pars demain pour aller voir les palais qui sont dans les environs, & probablement je ne retournerai pas avant mercredi. Je compte de rester ensuite encore un jour ou deux ici, & puis je me mettrai en route pour la Suede. La froideur, pour ne pas employer un terme plus dur, avec laquelle un Anglois est à présent reçu à la cour, est un autre motif pour hâter mon départ. Je crois qu'à Stokholm & à Petersbourg nous sommes vus de meilleur œil. N'est ce pas quelque chose de singulier que ni l'envoyé de Danemark, ni celui d'Angleterre ne soient présentement dans leurs départemens respectifs ? Monsieur Woodward est depuis quelques mois à Londres, & je vis ici le Baron de Dieden lundi passé. Cela a mauvaise apparence ; plusieurs Danois me l'on fait remarquer, & m'en ont demandé la raison. Je les ai assurés que je n'en fais rien.

Le Roi étoit au bal paré jeudi dernier, & il dansa comme de coutume, des menuets & des contredances ; il excelle dans les dernières. Ensuite il joua aux cartes jusqu'à deux heures, alors il se retira, & la compagnie se sépara. C'est le dernier bal à ce qu'on m'a dit, que l'on donnera cette saison, d'autant que l'été approche, & que la cour ira bientôt à la campagne.

On peut dire avec justice qu'il n'y a presque au-

cun intervalle entre l'hiver & l'été: il y a huit jours que nous étions en plein hiver, & à présent, tant le changement est rapide, les arbres sont en feuilles, & le temps est extrêmement chaud pendant le jour. Ce changement subit n'est pas à beaucoup près si gracieux, que celui qui se fait lentement & par degrés comme chez nous.

Je garderai cette lettre jusqu'après mon retour: je me promets un voyage fort agréable, comme nous sommes deux voitures, & grande compagnie. Je vais maintenant à l'Opéra Italien. Ainsi adieu!



L E T T R E VI.

Copenhague, Jeudi, 12 de Mai 1774.

JE retournai hier de mon voyage de Zélande, & j'avoue que j'ai eu beaucoup de plaisir dans cette petite course. Notre première station fut à Roskild, qui est à quatre lieues danoises, ou seize milles anglois, de Copenhague. C'est une place des plus anciennes de l'isle, & on dit qu'elle a été une ville fort considérable, plusieurs siècles avant l'existence de la capitale. Cette ville doit son origine comme Venise, à quelques pêcheurs qui dressèrent leurs cabanes sur le bord de la mer.

& trouvant le lieu propre au commerce, ils lui donnèrent le nom de Kiobenhaven qu'elle porte à présent, c'est-à-dire port des marchands. La seule marque qui reste à Roskild de la résidence que les rois y ont faite autrefois est leur sépulture. Depuis l'antiquité la plus reculée les souverains de Danemark ont été enterrés dans la cathédrale. Je passai deux ou trois heures autour des tombes & des coffres dans lesquels reposent leurs restes. Les caveaux qui sont sous l'église sont en très-grand nombre, & le pavé est couvert de cercueils de rois, de reines, & de princes, qui, quoique nés dans des siècles différents, sont à présent rassemblés & placés dans les mêmes appartements obscurs, n'ayant d'autre compagnie que le silence & les ténèbres. La splendeur qui accompagne ceux d'une naissance illustre, même après leur mort, a presque entièrement disparu ici: le temps a détruit l'or & la pourpre qui marquoient autrefois leur dignité.

Je demandai où étoit la célèbre Margarine de Waldemar, que l'histoire a appelée la Semiramis du Nord, qui réunissoit sous sa domination tous les royaumes qui sont sous le ciel polaire? l'Homme qui nous accompagnoit dans ces souverains m'assura que son corps y reposoit, & il me montra une porte de fer, dont l'accès étoient fermé par les cercueils des monarques ses successeurs. „ Cette porte, dit-il, mene à une autre cave ou est enter-

ré la reine dont vous parlez. Vous n'en pouvez pas voir davantage." A la vue de cet endroit lugubre, il étoit impossible de ne pas sentir l'impression de cette sombre mélancholie, que des scènes de cette nature ont accoutumé de produire sur l'esprit. Les vapeurs froides & mal-faisantes de l'air, la sombre lueur des flambeaux, le grand nombre de cadavres placés les uns à côté des autres, avec des couronnes pour marquer leur grandeur passée, le triste aspect de ce lieu de ténèbres, toutes ces choses font une forte impression & rendoient mélancholique l'esprit le plus gai. Je le trouvai ainsi, & je sortis avec plaisir de ce triste lieu pour aller jouir de la clarté du jour.

Il y a dans une chapelle deux mausolées des plus magnifiques de l'Europe : ils sont faits en Italie, par ordre de Christian IV, & furent élevés en mémoire de son pere & de son grand pere, Frédéric II & Christian III. Ceux de François premier, & de Louis douze à l'abbaye de St Denis n'égalent point en beauté ces chefs-d'œuvres de sculpture. Autour du tombeau de Frédéric II, tous les événemens & exploits militaires de son regne sont artistement représentés en bas-relief. Je fus surpris que Christian IV, qui a élevé ces monuments, & qui est l'idole de l'histoire danoise, n'eût pas encore reçu cet honorable tribut de la postérité:

Outre ces deux tombeaux de marbre dont je viens de faire mention, il y en a quatre autres, que l'on y a placés depuis peu, qui font l'ouvrage du célèbre Wiedwelt, natif de ce pays, & encore vivant. J'aurai occasion de vous en parler encore dans la suite.

Nous allâmes voir à vingt milles de Roskild une fonderie de canon, commencée par le feu roi, & appelée d'après son nom l'ouvrage de Frédéric. Les Danois en parlent comme de l'entreprise la plus utile & la plus magnifique de l'Europe. Je la visitai d'un bout à l'autre, & j'avoue que j'en fus étonné. On peut y faire à la vérité de bons canons & d'autres munitions de guerre, car le bâtiment est extrêmement spacieux; mais il n'est pas si extraordinaire, ni pour le génie ni pour la magnificence, que les Danois le veulent donner à entendre & il ne mérite assurément pas les éloges excessifs qu'ils en font.

Le palais de Frédérikshourg n'est qu'à cinq ou six milles de cette fonderie. C'est un grand château entouré d'un triple fossé, & destiné, comme toutes les anciennes résidences des princes, à servir de défense contre l'ennemi. Il fut bâti par Christian IV, il est composé suivant le génie du temps d'architecture Grecque & Gotique. Le grand pavillon est orné de piliers Toscans & Doriques, & sur le sommet du bâtiment il y a des

tours. Les rois y vont très-rarement à présent, & même le roi regnant a changé la cérémonie du couronnement, qui se faisoit autrefois toujours dans ce palais. Il fut couronné à Copenhague : les raisons que l'on alléguâ pour changer cette coutume, étoient que ce voyage caufoit trop de dépense, & que les appartemens n'étoient plus propres à présent pour recevoir la noblesse & la cour. Il y a quelques chambres qui sont magnifiques, quoique garnies dans le goût antique. La salle des chevaliers est extrêmement grande ; les tapisseries représentent les guerres de Danemark, & le plafond est un morceau de sculpture le plus fin & le mieux travaillé que je vis jamais. Le chambranle de la cheminé étoit autrefois couvert de plaques d'argent richement travaillées ; mais les Suédois, qui ont souvent fait des descentes dans cette île, & qui ont même assiégé la capitale, les ont enlevées, & pillé le palais malgré son triple fossé & sa formidable apparence. La Reine Matilde y étoit souvent pendant les voyages du Roi.

Il y a une belle route par le bois royal d'ici à Fredériksbourg. Cet endroit étoit la résidence favorite du feu roi Frédéric, qui y passa les dernières années de sa vie, dans une espèce de retraite, éloigné de la cour & de ses sujets. Les Danois conviennent tous qu'il étoit généreux & compatissant, doux & vertueux, qu'il étoit plein
de.

Se sentiments d'humanité, & infiniment aimé de ses sujets, jusqu'à ce qu'il contracta malheureusement cette fatale passion pour le vin, qui le rendit incapable de veiller au bien de ses peuples; & qui le mit au tombeau avant son temps. Le palais est petit, mais les jardins sont très-beaux: ils sont ornés d'un grand nombre de statues faites par le célèbre Wiedwelt, le Rubiliac de Danemark. Les campagnes qui entourent le jardin forment un coup d'œil superbe; il y est repandu un air de solitude qui plaît infiniment.

JE n'ai plus qu'un palais à vous faire parcourir, & puis je quitterai les séjours des princes pour vous entretenir de la vie ordinaire. C'est Heresholm, le plus grand & le plus magnifique de tous, bâti par Christian VI. C'étoit la résidence favorite de la cour du temps de la Reine Matilde. Celui qui nous monroit les appartements n'omit pas de nous parler de Struensée & de Brandt, & il nous fit voir la chambre où arriva le malheureux accident qui couta la vie à ce dernier.

QUELQUE triste, quelque affreux aspect que doive offrir l'île de Zélande en hyver, lorsqu'elle est couverte de neige, toutesfois elle présente en cette saison de l'année un coup d'œil charmant. Ce pays est partout fort uni, mais il est couvert de bled ou de bois & cultivé avec grand soin. Je crus plus d'une fois être sur les plaines de Wiltshire ou de

Hampshire, à cause du grand nombre de petites éminences repandues de tous côtés. Ces élévations de terre ressemblent exactement à celles que l'on voit en Angleterre, & ce sont probablement d'anciens tombeaux Saxons. Je demandai si quelques antiquaires curieux n'en avoient pas ouvert quelques-uns, comme on en a examiné plusieurs chez nous; mais pour toute réponse on me regarda avec surprise. Il n'y a point ici de Stukelys, pour fouiller dans les monuments de piété & de magnificence de nos ancêtres. J'observai de même plusieurs monceaux de pierres arrangées en forme circulaire, dont quelques-uns avoient une étendue considérable; mais ils ne savent pas mieux l'origine de ces monuments que des autres; & c'auroit été perdre mon temps que de vouloir chercher quelque instruction là dessus chez le peuple qui habite cette contrée.

JE ne puis m'empêcher de vous rapporter une courte description que me donna de la Zélande un gentilhomme recommandable par son esprit, peu de temps après mon arrivée. Je dînois avec lui, & entr'autres questions, naturelles à un étranger, je lui demandai si le pays étoit agréable: sa réponse fut courte mais très énergique. „ Monsieur, dit-il, „ il n'y a sur cet isle ni montagne ni riviere; „ mais pour des lacs, grace à Dieu, il y en a „ assez”. Cela est vrai au pied de la lettre; &

J'ai souvent eu occasion de me rappeler cette expression pendant mon dernier voyage.

LE temps est à présent extrêmement chaud, & je me promets beaucoup d'agrémens dans mon voyage de Suede, en dépit des mauvaises auberges, & de tous les inconvénients dont on me menace. La saison est en effet, extrêmement favorable. Il n'y a que trois ans que dans ce temps-ci on étoit encore dans toutes les horreurs de l'hiver, & dans une disette qui approchoit de la famine. Des voitures & des chevaux chargées de bois vinrent de Suede sur la glace, & s'en retournerent vers la fin du mois d'Avril. Ce fut le 6 de Mai que quatre vaisseaux anglois briserent la glace pour entrer dans le port de Copenhague. La rigueur de la saison fit souffrir plus de maux à cette ville, que n'auroit fait le plus rude siege. On étoit au milieu de l'été quand les feuilles commencerent à paroître. J'avoue que l'histoire de ces faits nous réconcilie avec l'Angleterre malgré tous ses brouillards & les autres intempéries de l'air qui paroissent de pures bagatelles en comparaison de ces rigoureux climats.

JE suis fort pressé par mes amis de différer de quelques jours mon départ pour Stokholm. Si j'écoutois les mouvemens de mon cœur, je me conformerois sans hésiter à leurs desirs; mais comme je suis d'intention de voir Petersbourg & Mos-

cow pendant l'été, ainsi que la capitale dont je viens de parler, je suis sourd à toutes les sollicitations de l'amitié. Quant au tendres liens qui m'attachoient ici auparavant, ils sont rompus & anéantis. Ma belle Norvégienne n'est plus ici pour m'enchanter par sa musique, & pour détruire mes résolutions par la magie de ses yeux. Elle quitta Copenhague, le jour avant que je partis pour aller voir les palais, & elle est allée demeurer dans un endroit éloigné de la Zélande, où je ne la retrouverai jamais. Je n'eus pas même la consolation de la prendre dans mes bras, & de lui dire le dernier adieu; il ne me reste plus rien à faire que d'effacer son image de mon cœur.

Je me propose de partir pour Elfseneur au plus tard dimanche au matin. Là je passerai le Sund jusqu'à Helfinbourg en Suede. Je compte que j'emploierai six ou sept jours pour aller de cet endroit jusqu'à la capitale, comme j'ai dessein de faire la route à petites journées, pour voir à mon aise les singularités du pays. Je quitte Copenhague, y ayant à peine été un mois, & cependant j'ai vu tout ce qui est digne de l'attention d'un voyageur. Je ne fais quelles idées je vous en ai données. Mon unique but est de vous amuser; comme la charité couvre une multitude de péchés, de même l'amitié peut excuser une multitude de fautes: j'ai une entière confiance dans la

vôtre. Ma prochaine lettre fera probablement de Stockholm. Je suis

Votre très-affectionné, &c.

L E T T R E VII.

Fonkioping, la nuit du mercredi,

18 Mai 1774.

JE vous écris d'une petite ville dans le cœur de la Suede, où je suis arrivé ce matin après trois jours de voyage très-defagréables. Comme le temps que nous nous arrêtons ici me donne une heure ou deux de loisir, je les consacre à vous donner quelques particularités de ma route: je vous les détaillerai comme elles se présenteront à mon esprit, sans rechercher ni l'exactitude ni la précision.

JE quittai Copenhague, comme je m'étois proposé, samedi au matin, & j'arrivai à Elfseneur à midi. Je ne pus m'empêcher d'arrêter quelques minutes au village de Nivad pour voir l'endroit célèbre où débarqua Charles XII. Les Danois, pour s'opposer à sa descente, avoient dressé une batterie de douze piéces de canou; mais le jeune guerrier qui n'avoit alors, si je ne me trompe, que seize

ans, les chassa de leurs retranchements, & fut un des premiers qui sauta à terre. N'est-ce pas milady Montagu qui remarque dans une de ses lettres, que les endroits qui ont servi de théâtre aux grands événements & aux actions célèbres, impriment du respect, & inspirent au spectateur des sentimens de plaisir, plusieurs siècles après. J'eus occasion de me rappeler cette observation, pendant que j'étois sur la batterie. Les embrasures sont presque de niveau avec le reste de la batterie, & dans cent ans il paroîtra à peine des traces de ce combat. C'étoit une belle journée, je ne pus me défendre contre les charmes d'Eliseneur & de Madame Fenwik: je fus sollicité de deux côtés de demeurer ju'qu'au dimanche, si la dame eut plus d'attraits pour moi que la place, c'est un secret que je n'entreprendrai pas d'expliquer; mais je vous laisse en pleine liberté de tirer des conséquences de la connoissance que vous avez de mon cœur. Cette Dame, dont je crois vous avoir parlé dans une autre lettre, est née à Archangel en Russie: preuve évidente que ce climat glacial peut produire d'aussi belles ames que le pays le plus tempéré & le plus gracieux. Mais où ma plume m'entraîne-t-elle? j'oubliois, que je dois vous donner la relation de mon voyage, & non le portrait d'une dame. Retournons à notre objet.

Je traversai le Sund le lendemain matin, quoi-

que le vent fût fort frais. Nous le passâmes en moins d'une demi-heure. A mon entrée sur les terres de Suede j'eus le plaisir de voir de près les beaux payfages, que j'avois vus de loin le jour précédent, & l'isle de Zélande s'offrit au contraire dans le lointain. Je laisse aux connoisseurs à déterminer laquelle de ces deux perspectives devoit avoir pour moi le plus de charmes: j'avoue que la vue d'Elfeneur me plut infiniment davantage: Madame Fenwick y formoit le principal objet dans le fond du tableau; mais de la tour d'Helfinbourg je pouvois à peine distinguer avec mes lunettes la maison où elle demeurait. Pouvez-vous être surpris de ma préférence?

Je fis vingt milles dans l'après-dinée: alors l'approche de la nuit, & le manque de chevaux m'obligèrent de m'arrêter à un misérable petit cabaret, ou plutôt cabane, où je ne pus me procurer rien qu'un peu de lait. Je me couchai dans mes habits, je dormis pendant quelques heures, & je montai en voiture à cinq heures du matin. Si j'avois connu la maniere de voyager dans ce pays, qui est de faire partir un payfan quelque temps auparavant, pour faire tenir des chevaux prêts à chaque poste, je n'aurois pas perdu tant de temps: mais comme je n'avois pas pris cette précaution, je fus obligé d'attendre à chaque poste une heu-

re où deux jusqu'à ce que l'on eut cherché des chevaux dans les villages voisins.

JE fus encore forcé de passer la nuit suivante dans une cabane bien plus sale & plus affreuse que la première ; où je m'enveloppai dans ma redingote , & me couchai sur une table. Le matin, lorsque j'allai continuer ma route, je trouvai l'aspect de la nature entièrement changé. La neige couvrait la terre à deux pieds de profondeur, & l'hiver sembloit avoir renouvelé son empire dans ces plaines inhabitables, d'où le mois de Mai ne peut pas le bannir. Dans l'espérance de pouvoir arriver à Jonkioping avant la nuit, je me mis en route en dépit des rigueurs de la saison. Le temps qui avoit été très-chaud, étoit devenu en peu d'heures aussi froid que dans le mois de Décembre. Les cochers paroissent entièrement insensibles à ce changement subit ; ils restèrent absolument dans le même habit que le jour précédent ; & les payfans, hommes & femmes étoient nud-pieds comme auparavant. La neige cependant, & le manque de chevaux m'empêcherent d'entrer dans la ville le même jour : je restai la nuit passée dans une maison dont il est impossible de dépeindre l'horrible situation : elle est entièrement détachée de tout village ou hameau, & l'endroit où elle est située, est un rocher pelé, où il n'y a pas le plus petit morceau de terre ; el-

le est entourée de tous côtés par le bois le plus épais & le plus affreux qu'il soit possible de concevoir ; dans lequel je n'ai point vu de créature humaine dans l'espace de plus de deux lieues. Toutefois , dans cet horrible lieu , la fatigue me fit dormir très-profondément , avec mon domestique à côté de moi , jusqu'à trois heures du matin. J'entrai en voiture à la pointe du jour , & je quittai cette triste habitation. Si j'avois été en Espagne ou en Portugal , j'avoue que la crainte m'eut tenu éveillé , & je me serois rappelé tous les horribles récits de meutres & d'assassinats dont les nourrices & les histoires entretiennent les enfants ; mais ici ces accidents arrivent rarement ou jamais , & on peut voyager dans ce pays en toute sûreté.

J'ARRIVAI ici à dix heures du matin , & je fus charmé de pouvoir jouir de quelques heures de repos , après tant de fâcheuses rencontres. Il est difficile de vous donner une idée du pays par lequel j'ai passé , les horreurs passent l'imagination. Les vingt premiers milles n'offrent que très-peu de traces de culture ; quoiqu'il n'y ait point d'assemblage de maisons ou de cabanes , que l'on puisse appeller village , cependant quelques chaumières dispersées çà & là , & un peu de terre labourée au milieu d'un espace immense de terres incultes annoncent au voyageur que le pays n'est pas totale-

ment dénué d'habitants. Mais en entrant plus avant dans la province de Scanie, & ensuite dans celle de Smaland, ces foibles traces d'hommes & de culture s'évanouissent. Des forêts de sapins & de trembles couvrent le pays, & je puis vous assurer n'avoir pas vu 100 habitants ni dix hameaux dans l'espace de plus de 60 milles: pour des villages, il n'y en a pas un seul. J'ai marché quelquefois douze ou quinze milles anglois, sans rencontrer une seule personne, quoique je tournasse les yeux avec impatience de tous côtés, dans l'espérance de voir un visage d'homme.

Il y a des cantons où les sapins qui bordent le chemin des deux côtés, forment des avenues aussi belles que celles qui environnent ailleurs les palais & les châteaux. Cette triste magnificence jointe au silence de la solitude agit puissamment sur l'ame. Les oiseaux même semblent avoir abandonné ces sombres forêts; je n'en vis, ni en entendis aucun excepté le pic-vert & le coucou. Je demandai si l'on trouvoit beaucoup d'ours & de loups dans ces bois, puisque ces animaux choisissent communément pour leur retraite les endroits dépeuplés; mais les payfans m'assurèrent que l'on n'y voyoit que très-rarement des loups: & que pour des ours il n'y en avoit aucun.

CETTE triste dépopulation est un des maux que

Charles XII fit ressentir à son malheureux royaume. La défaite à Pultawa, la perte de ses plus riches provinces, & de ses plus braves sujets ne l'ayant pu abbattre; sa fureur pour la guerre, augmentée par une animosité personnelle contre le Roi de Danemarck, lui fit faire de nouveaux efforts, & épuiser son pays par de nouvelles levées. Quoique plus d'un demi siècle se soit écoulé depuis sa mort, la Suede n'a pu encore se rétablir, ni repeupler ses campagnes désertes.

LES paysans sont civils & humbles jusqu'à l'obéissance, très-reconnoissants des moindres choses qu'on leur donne, & infiniment moins sauvages & moins grossiers qu'on ne l'imagineroit à ne considérer que les apparences de ce qui les entoure. Je vis un très-grand nombre de belles personnes parmi les femmes, qui à chaque poste accouroient autour de moi; j'avoue qu'en distribuant mes Schellings, la beauté régloit les parts plutôt que l'âge, les infirmités ou la pauvreté. Telle est la force de ce penchant enchanteur, auquel je tâchai en vain de résister; la raison me condamna; mais j'étrouffai ses justes reproches, pour ne suivre que le mouvement de mon cœur. Si je n'avois pas pris la précaution d'apporter du vin & des provisions avec moi dans la voiture, j'aurois du mourrir de faim pendant trois ou quatre jours de voyage à tra-

vers ces misérables provinces, où les payfans ne connoissent d'autres aliments que le pain, le porc salé, & du poisson. Il est en effet douteux si le premier de ces aliments mérite le nom de pain : il est composé de seigle & d'avoine, & l'on y mêle dans les temps de cherté & de famine, une espece de fleur faite de l'écorce intérieure d'arbres rapée. Il est d'une couleur approchante du noir, & d'un goût, qu'il faut être autant pressé de la faim que je l'étois, pour en manger. Je crois que c'est de cette espece de pain, que Charles XII goûta, & dont il dit au soldat qui s'en plaignit, qu'il étoit mauvais, mais qu'il pouvoit se manger. Vous vous souvenez, sans doute, de cette anecdote.

MON valet, qui est Allemand, & qui a parcouru la moitié de l'Europe en différents services, étoit entièrement las de cette misérable nourriture, & s'écria avec transport à la vue de cette ville que c'étoit le Paradis terrestre. C'est en effet un fort joli endroit, agréablement situé sur le lac Vetter. Je viens de descendre du dôme de l'église, où, après avoir passé tant de déserts, j'ai joui d'une très-agréable perspective : toutes les plaines qui entourent cette ville sont bien cultivées; le lac qui a près de cent milles anglois de longueur ressemble à une mer. Je pourrois ajouter quelques autres remarques; mais en vérité, je

fuis trop fatigué; & après ma dernière route, & trois nuits que je n'ai quitté mes habits, une paire de draps blancs ont des charmes auxquels il est impossible de résister. Ainsi, adieu!

Je continuerai ma lettre à Norkioping, ou bien à mon arrivée à Stokholm.

La nuit du Samedi, 21 Mai.

Je quittai Jonkioping jeudi matin, j'ai goûté toutes ces douceurs du repos que l'on ne peut acheter que par des fatigues. En sortant de cette ville, je fis un chemin d'environ trente milles le long du lac Veter sous les hautes montagnes qui le bordent du côté de l'orient. J'entrai alors dans la province d'Est Gothland & j'arrivai le même jour à la ville de Lindkioping qui en est la capitale. Tout avoit changé de face; aux forêts de sapins succederent des terrains cultivés, & d'agréables campagnes.

LINDKIOPIING est dans le cœur du pays; c'est une place fort ancienne, qui n'a rien qui puisse arrêter un voyageur, excepté la cathédrale. Elle étoit cependant tellement remplie de gentilhommes suédois & de leur suite, qu'on avoit envoyés pour conduire la princesse de Holstein Eutin, destinée au prince Charles, frere du Roi de Suede, que j'eus de la peine à me procurer un lit.

Je logeai la nuit passée à Norkioping, qui n'est qu'à vingt milles de la ville dont je viens de parler. Elle est fort grande, & remarquable pour sa manufacture d'armes à feu. Je parcourus tout le bâtiment, accompagné de l'hôte de mon auberge, qui parloit Italien. Quoique je ne sois pas juge de ces sortes de fabriques qui dépendent entièrement de principes de mécanique, elle me parut cependant mériter beaucoup d'attention.

A quatre lieues de cette ville je passai les hautes montagnes du côté du nord, qui séparent l'Est-Gothland de la Sudermanie. Cette province m'offrit de nouveau une contrée aride, montueuse, & couverte de bois. Les plaines & les campagnes cultivées disparurent. Un petit terrain, où le travail le plus infatigable peut à peine produire une pauvre moisson, couvre quelques endroits d'une vaste étendue de rochers pelés & hideux où on ne voit que des sapins, qui s'élevent à une hauteur prodigieuse, & que la nature semble avoir prêtés à ces déserts inhabitables pour en cacher l'horrible aspect.

Je vous écris à présent d'un petit village environ à vingt-sept milles de Stokholm, & comme j'ai commandé des chevaux pour les trois heures du matin, j'espère d'arriver en cette ville à dix ou onze heures du soir.

Je n'oublierai pas de vous dire que la route depuis Helsinbourg jusqu'à cette place est aussi belle qu'aucune de l'Europe, sans en excepter même celle de Londres à Bath. Les chemins sont faits par le gouvernement comme en France, & ils rendent les voyages fort commodes lorsqu'on a soin d'envoyer un courrier pour faire préparer des chevaux à chaque poste. Tous les chevaux sont petits, & comme on en attèle toujours quatre de front, cette voiture a plutôt l'air d'un char de triomphe que d'une chaise de poste.

MON valet vient me dire dans ce moment que c'est demain la fête de Pentecôte; & que telle est la ferveur & la sévérité religieuse dans ce pays-ci, que les cabaretiers sur la route ne voudroient pas m'admettre pendant le service divin: & que l'on ne m'ouvreroit pas les portes de Stockholm, si j'y arrivois avant la fin de la fête. Il y a cependant un souverain remede pour tous ces maux, qui, comme je n'en doute point est aussi efficace en Suede qu'en Angleterre: un remede, qui, s'il eût été employé à temps par le pape Léon sur le grand pere même du Luthéranisme, avant que l'opposition eût enflammé son zele & son ambition, lui auroit certainement fermé la bouche: je ne veux pas absolument dire de l'or, mais c'est quelque chose d'approchant. Pour expliquer ceci, je dois vous dire que quel-

ques richesses qu'il y ait dans la capitale de ce royaume, je n'ai pas vu une seule piece d'or ni d'argent depuis Helfinbourg jusqu'à Norkioping, & on m'a assuré qu'il n'y en avoit pas dans toute la province. Au lieu de ces especes qui ont généralement cours parmi nous, ils ont le cuivre & le papier. Ils ont des billets de banque d'un scheeling & même de six sols, & il y en a de toute valeur en montant depuis cette somme. Je me suis quelquefois diverti en leur présentant une piece de cinquante Dalers (qui revient à 12 Scheelings 6. derniers d'Angleterre) à les voir apporter les mains pleines de morceaux de cuivre; car il ne peuvent le changer en monnoie courante ordinaire que par ce moyen.

JE me souviens d'avoir lu je ne fais où, que le célèbre Corregge gagna la fièvre dont il mourut, en trainant chez lui dans une brouette, l'argent qu'il avoit reçu d'un de ses tableaux: si le Corregge eût été en Suede, je n'aurois point été surpris de cette histoire; & s'il y avoit des peintres dans ce pays, je crois que ce seroit une mort très-naturelle & très-ordinaire parmi eux, à moins qu'ils ne fussent assez heureux pour pouvoir se procurer des billets de banque.

CETTE extrême rareté d'or & d'argent est une autre suite des guerres funestes de Charles XII. On fait que vers la fin de son regne, il obli-
gea

gea ses fujets de lui remettre tout leur argent, & il leur donna des pieces de cuivre, auxquelles il donna la valeur des dalers d'argent. Ce fut le baron de Gortz qui imagina cet expédient, afin de fournir de l'argent au roi pour continuer la guerre en Norvege; ce qui lui couta la vie, après la mort de son maître. Plusieurs de ces pieces ont encore cours aujourd'hui, quoique leur valeur imaginaire n'existe plus : elles font réduites à présent à leur valeur intrinseque, qui fait environ le quart d'un sol. J'en ai ramassé plusieurs, car je les considere comme des curiosités, & je ne doute pas que dans un autre siecle les Médaillistes & les Antiquaires ne les achètent à grand prix.

LE temps est encore extrêmement froid, j'ai eu hier deux orages de grêle. Il y a une grande différence entre cette province & celle d'Est-Gothland; dans la dernière les arbres étoient la plupart en feuilles, au lieu qu'ici le printemps est beaucoup plus reculé, & dans plusieurs endroits on voit à peine quelques signes qui l'annoncent. Ce royaume peut à juste titre être appelé le domaine de l'hyver, puisqu'il y regne despotiquement pendant neuf mois.

JE vous enverrai cette lettre par la poste au moment de mon arrivée à Stockholm. Vous pouvez vous attendre à recevoir un autre lettre dans peu de

jours, lorsque je me ferai reposé des fatigues de cette longue route. En attendant je suis

Votre très-affectionné &c.



L E T T R E VIII.

Stokholm, Samedi, 28 de Mai 1774.

JE me mis en route pour la capitale le 22 de ce mois de grand matin. Plus je m'approchai de Stokholm plus je trouvai le pays aride, désert & plein de rochers; & à un mille de cette ville on croiroit être dans la plus affreuse solitude. Rien n'annonce le voisinage d'une capitale. Il n'y pas les moindres traces de culture. Le travail ne peut rien produire, où la nature en refuse les moyens. De quelque côté qu'on tourne les yeux on ne voit rien que des sapins & des rocs arides; & il paroît que la famine a fixé ici son éternelle demeure.

J'ENTRAI dans Stokholm par un pont de bateaux d'une longueur considérable. Je fus, en effet, arrêté aux portes de la ville, mais c'étoit la police & non pas la religion qui en étoit la cause. Après que l'on eut bien fouillé dans mes malles & visité tout mon bagage, on me permit d'entrer.

JE suis logé à présent vis-à-vis le palais, & comme dit mon hôte, dans le même appartement que l'archevêque d'Upsal avoit occupé pendant six mois qu'il passa en cette ville, pour le couronnement du Roi dont il fit la cérémonie. Vous vous imaginerez qu'il doit être magnifique; qu'il est tendu de tapisseries, & que les chaises sont couvertes de velours. Rien moins que cela: un moine de la Trappe pourroit y demeurer, sans enfreindre son vœu de pauvreté; & quoique je paie un ducat & demi, par semaine, à peine ai-je été si simplement logé dans aucune ville de l'Europe. La raison qui engagea l'Archevêque à prendre cet appartement fut sans doute, le voisinage du palais. Il seroit difficile de trouver un autre motif.

JE n'ai pas trouvé jusqu'ici beaucoup d'agréments dans cette ville; la cour & les nobles sont déjà à la campagne, & il n'y a qu'un seul divertissement public dans la semaine, qui est un opéra suédois. Je ne puis encore juger quelle espece d'amusement c'est, ni jusqu'où la langue est susceptible des beautés de la musique, puisqu'il n'y a pas eu de représentation, jeudi passé. Ainsi, faute d'autre amusement je me suis promené par toute la ville. J'ai parcouru un grand nombre de collines qui entourent cette capitale; le coup d'œil qu'elle offre en ces endroits est char-

mant. Je puis vous assurer, sans crainte de me tromper, que la situation de Stokholm est peu propre pour la capitale d'un royaume. La politique, l'abondance, le commerce, tout semble indiquer un endroit plus convenable. Permettez-moi de justifier mon opinion par quelques remarques.

LES habitants m'assurent que cette ville doit son origine au hazard. Il y a environ trois siècles, que le vice-roi qui gouvernoit le pays sous Christian II Roi de Danemark, ayant formé le dessein de fonder une ville; au lieu de fixer un endroit propre pour l'exécution de son plan, jeta très-fagement une grande piece de bois dans le lac Meler, & résolut de bâtir sa ville dans l'endroit où le morceau de bois s'arrêteroit. Une petite isle le retint, & l'on dit que le nom de Stokholm vient de cette circonstance.

ON me montra la pointe de terre où selon la tradition le morceau de bois s'arrêta & où les premières maisons furent bâties. Quoiqu'il en soit, il n'étoit guere possible de trouver un désert plus aride. La riviere même a un grand nombre d'inconvénients: comme elle tourne d'une maniere surprenante, & qu'il n'y a point de marée, les vaisseaux doivent avoir un très-bon vent pour entrer dans la ville. Si le vent est contraire, il est absolument impossible d'en approcher. L'endroit de la Suede que la nature & la raison semblent désig-

ner pour la fondation d'une capitale, c'est Carls-
crone: elle est située entre Copenhague & Pe-
tersbourg, peu éloignée de la Poméranie & de
l'Allemagne: elle a la fertile province de Scanie
par derrière; un port capable de contenir toute la
flotte, un climat plus doux & plus méridional de
quelques degrés que Stokholm; toutes ces circon-
stances ne laissent aucun lieu de douter que sa si-
tuation ne soit plus avantageuse.

IL y a quelque chose d'extraordinairement fau-
vage dans tous les environs de cette ville. Mê-
me dans cette aimable saison où tous les êtres sem-
blent se réveiller du long sommeil d'un hyver polai-
re, tout est sombre & sans vie. Les rayons du
soleil sont réfléchis par les rochers qui entourent
la ville de tout côtés, & qui ne produisent ni ar-
bres ni verdure pour charmer les yeux. Lorsque
je porte mes regards sur ces tristes objets je me
rappelle la prophétie de la Famine de Churchill,
qui, quelque exagérée qu'elle soit pour le climat qu'il
a en vue, se vérifie ici au pied de la lettre. Je
ne suis point surpris que Christine ait fui ce
royaume ignorant & barbare, & qu'elle se soit
retirée dans un pays où les arts & les sciences
fleurissoient.

Ce royaume a cependant été plus fertile en
grands & sublimes génies, qu'aucun autre du
Nord. Je me sens frappé de respect & d'admi-

ration lorsque je me promene dans l'église où reposent les noms immortels de Gustave Adolphe, de Torstenfon, de Baner, & de Charles XII. Je ressens une douce mélancholie en considérant les monuments élevés en leur honneur.

J'AI eu différens entretiens avec des Suédois depuis mon arrivée, sur les victoires & la mort de ce dernier héros. Ils sont presque tous convaincus qu'il n'a pas été tué d'une balle tirée des remparts de Frédéricshall comme on l'a débité. Comme toutes les circonstances qui ont rapport à la mort d'un homme si extraordinaire, sont intéressantes, & qu'il y a de fortes raison de douter qu'il soit mort de la maniere qu'on le dit communément, j'espere que vous me pardonneriez, si j'entre dans quelque détail sur ce sujet.

MR. de Voltaire a pris grand soin de prouver le contraire, & de justifier l'ingénieur qui accompagnoit le roi. Je crois néanmoins que les raisons qu'il allegue, sont peu concluantes, & que certains faits qu'il rapporte déposent même contre son opinion. „ Le roi fortit, dit-il, „ dans le dessein de voir les progrès qu'avoient „ fait ses troupes. C'étoit la nuit; il se mit à „ genoux pour mieux examiner, & appuya sa „ tête sur sa main. Dans cette attitude, au „ milieu des ténèbres, une balle le frappa à la „ tempe; il tomba à la renverse sur le parapet,

„ en poussant un profond soupir, & mourut dans
 „ l'instant. Il eut cependant encore la force de
 „ porter la main à son épée, & ce fut dans ce
 „ moment qu'il expira. Megret ingénieur fran-
 „ çois, dit alors avec le sang froid qui le distin-
 „ guoit, *la scene est jouée, allons nous en* ! je
 cite de mémoire, & je demande pardon à mon-
 sieur de Voltaire, si je ne rapporte pas littérale-
 ment ses propres termes; mais je ne crois pas
 avoir omis, ou avoir ajouté rien d'essentiel.

LES Suédois admettent ces faits, mais ils en ti-
 rent d'autres conséquences. Est-il probable, di-
 sent-ils, qu'une balle tirée au hasard, & pendant
 la nuit, ait atteint précisément la tête du roi ?
 n'est-il pas plus vraisemblable au contraire, qu'un
 coup si bien ajusté, soit parti d'un pistolet tiré par
 quelqu'un qui étoit à portée ? L'attitude de Charles
 n'indiquoit-elle pas le dessein de se défendre con-
 tre un agresseur, qui étoit près de sa personne ?
 il n'auroit pas porté la main à son épée contre un
 boulet de canon.

LE mot de Megret n'est pas naturel dans un
 événement si inattendu, il semble plutôt celui d'un
 homme qui avoit prévu cette catastrophe sanglan-
 te. Ajoutez à cela que les Suédois étoient irrités
 contre un prince qui leur avoit fait perdre leurs
 meilleures provinces, leurs meilleures troupes &
 leurs richesses, & que les revers aigrissoient sans l'a-

battre; qui poursuivoit avec opiniâtreté une guerre malheureuse, qui ne vouloit entendre aucune proposition de paix, qui ne consultoit jamais l'intérêt de la patrie. D'ailleurs les oppreffions & les exactions du Baron de Gortz avoient révolté tous les esprits, & il ne restoit d'autre remede à tous ces maux que la mort du roi. Le Prince de Hesse, beau-frere de Charles, ne fit que peu de recherches sur une mort qui devoit le toucher de si près, & tout se passa sans bruit.

CE qui m'a encore confirmé dans ce sentiment, ce sont les remarques que j'ai faites sur les vêtements de Charles XII. On conserve avec beaucoup de soin dans l'arsenal, les habits qu'il portoit ce jour-là. Je les ai examinés avec beaucoup d'attention. Le juste-au-corps est d'un drap bleu commun, tel que le portent les soldats; il avoit une large ceinture de buffle où pendoit son épée. Son chapeau n'a qu'un trou d'environ un pouce quarré, à l'endroit où il a touché la tempe, & certainement il auroit été plus déchiré, si le coup eût été d'un boulet. Ses gants sont faits d'une belle peau fine, & comme celui de la main gauche est très-propre, il paroît qu'il les avoit mis pour la première fois. Le gant de la main droite & le ceinturon à l'endroit où a porté la poignée de l'épée, sont souillés de sang, ce qui prouve que le roi a d'abord mis la main à la tête

& ensuite à son épée. Mais comme il mourut sur le champ, on ne peut tirer de tout cela que des inductions très-vagues; & après s'être épuisé en conjectures, on est forcé de laisser retomber le voile sur cet événement obscur. Le Docteur Johnston a tracé le portrait le plus vrai & le plus exact de cet homme extraordinaire, qui soit jamais sorti de la plume d'un grand écrivain. Vous souvenez-vous des quatre derniers vers? On y dépeint sa mort.

*His fall was destin'd to a barren strand ,
A petty fortress, and a dubious band ;
He left the name at which the world grew pale ,
To point a moral, or adorn a tale.*

„ IL étoit destiné à périr sur un rivage aride ,
„ devant une petite forteresse, par une main in-
„ connue. Il laissa son nom qui avoit fait pâlir le
„ monde pour servir de leçon dans l'histoire, ou
„ d'ornement à la fable.”

Je ne vous ennuierai pas par des descriptions de palais, qui ne sont que des répétitions des mêmes idées, & qui n'offrent d'ordinaire rien autre chose que des tapisseries, des dorures, des tableaux, & autres ornements qui sont les mêmes dans tous les pays du monde. En Suede, néanmoins les palais, quoiqu'en grand nombre, ne sont

pas à beaucoup près si magnifiques que ceux que j'ai vus dans les autres parties de l'Europe. L'Architecture & la peinture n'ont jamais été portées ici à ce point de perfection qu'on remarque dans les autres pays. Leurs souverains quoique couronnés de lauriers, & de trophées militaires, ne se sont jamais signalés par la protection des beaux arts. Il y a cependant une exception dans la personne de la reine douairiere. Cette illustre dame, qui est sœur du roi de Prusse, est la protectrice déclarée des lettres & du mérite, qu'elle favorise de tout son pouvoir. Pendant la vie de son mari elle avoit une influence sans bornes sur les affaires d'état ; mais à présent elle mène une vie retirée & solitaire. Sa résidence d'été est à Droningholm. C'est le seul palais dont je vous donnerai la description. Il fut bâti par Charles X, vers le milieu du siècle dernier. Sans être vaste ni somptueux il est orné & meublé avec goût. Il est situé sur le bord du lac Meler qui en baigne presque les murailles. Les Jardins qui sont d'une grande étendue, & en face du palais forment un beau contraste avec les rochers escarpés, les sapins, & l'eau qui entourent cet endroit de tout côté. C'est le triomphe de la culture & de l'art opposé au désert le plus sauvage & le plus affreux. Tous les appartements de ce palais montrent le bon goût de celle qui l'habite. Plusieurs

chambres font enrichies de collections d'histoire naturelle, de médailles, de marbres, de pétrifications & d'insectes: les noms de Paul Veronese, de Rubbens & de Rembrand, n'y font pas inconnus, on y voit plusieurs de leurs meilleures pieces. Je fus surpris de voir une si belle bibliotheque, les livres font choisis avec beaucoup de goût, dans chaque branche de science. On m'a assuré que la reine entend le latin aussi bien que les langues vivantes. Je remarquai sur la table près de laquelle sa majesté lit, un Horace, parmi différents ouvrages Anglois, François & Italiens. Elle a enrichi le palais de plusieurs antiques de grand prix, apportés d'Herculanum: on y voit les idoles Egyptiennes, Sérapis, Isis, & le Chien Anubis. J'avoue que j'étois agréablement surpris de me trouver au milieu de toutes les richesses de la Grece & de l'Italie, sur les bords d'un lac de Suede dont le nom est à peine connu en Europe, où je m'étois seulement attendu à trouver les drapeaux de Charles XII, ou les batailles de Gustave Adolphe, représentées en tapisseries. Je n'oublierai pas de vous parler de deux galleries ornées dans ce goût: dans l'une ce sont les victoires de Charles X, dans l'autre celles de Charles XI, fils du précédent. Les rois de ce pays semblent avoir possédé les talents militaires par droit de succession; & il n'y en a

aucun qui paroisse avoir dégénéré en ce point du grand fondateur Gustave Vasa.

Ce lieu solitaire m'a beaucoup amusé: peut-être mérite-t-il plus qu'aucun autre endroit du royaume l'attention d'un voyageur, par la multitude de curiosités qu'il contient.

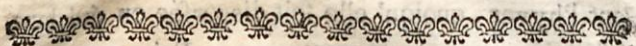
LA ville de Stockholm forme un contraste frappant avec la capitale de Danemark, elle est beaucoup plus grande; mais sa situation n'est pas plus avantageuse. Elle est bâtie sur sept petites îles formées par la rivière, & les fauxbourgs s'étendent considérablement du côté de la terre ferme. Presque toutes les rues sont montueuses & pénibles pour les voitures; mais les maisons sont bien construites, quoique bâties de briques. La ville est du double plus grande, qu'elle n'étoit du temps de Charles XII, les nouveaux quartiers contiennent plusieurs rues longues & spatieuses.

LE palais royal est au centre de la ville sur une place carrée au sommet d'une colline, l'accès en est difficile de tous côtés. La vue de ce palais domine la ville, la rivière, & une vaste étendue de pays. Quoique les appartements ne soient pas si beaux que ceux du palais de Copenhague, le dehors cependant fait un meilleur effet. Il fut commencé par Charles XI, & continué sous Frédéric & le feu roi, mais il n'est pas encore entièrement achevé. Toute la famille royale y tient sa résidence pen-

Durant l'hyver, quoiqu'elle soit dispersée en été dans différentes maisons de campagne. J'ai vu tous les appartements: plusieurs sont ornés avec beaucoup de somptuosité; mais rien n'approche du bon goût & de la magnificence de Droningholm. — On ne peut rien imaginer de plus agréable, & de plus charmant que la vue de la rivière; elle est divisée en un grand nombre de branches, dont les bords sont couverts de bâtiments publics, & de belles maisons. Dans certains endroits où elle a une largeur considérable, son cours est lent & tranquille: dans d'autres où elle est plus étroite, elle roule ses eaux avec toute l'impétuosité d'un torrent. Elle forme tant de petites isles, que presque tous les magasins publics en occupent une en particulier. Le tout offre un coup d'œil romanesque qui réjouit le spectateur. Le quai n'est pas long; mais il est d'une largeur prodigieuse: il surpasse en ce genre tout ce que j'ai vu de ma vie; & on m'a assuré qu'il y a dix brasses de profondeur près du rivage.

J'AURAI l'honneur d'être présenté au roi jeudi prochain. Vous pouvez vous attendre à recevoir de mes nouvelles, après que j'aurai vu un prince si célèbre par son habileté, & l'étendue de ses connoissances, & qui à l'âge de vingt-six ans a changé la forme du gouvernement sans répandre du sang, & sans avoir rencontré la moindre difficulté.

Votre &c.



L E T T R E IX.

Stokholm, Vendredi, 23 de Juin

1774.

JE tâcherai autant qu'il me sera possible de satisfaire à votre demande au sujet du jeune roi de Suede, & de vous tracer un fidele portrait suivant les lumieres que j'ai pu obtenir. Sa personne, son caractere, ses actions, sont des sujets si agréables & qui flattent tellement les Suédois, qu'il ne faut pas les prier beaucoup, pour les faire parler sur ces matieres.

PERMETTEZ-moi de vous rappeler en peu de mots l'histoire du pays, pour vous donner une connoissance exacte de la derniere révolution, & du présent gouvernement de Suede.

L'OPPRESSION étoit telle pendant les dernieres années de Charles XII, qu'à sa mort arrivée, en 1718, les états obligerent la sœur de ce prince, Ulrique Eléonore, avant de monter sur le thrône, de renoncer à tout droit héréditaire, à tout pouvoir absolu, & de ne tenir la couronne que du consentement libre de tous les ordres de l'état. Elle resigna cette souveraineté limitée, deux ans après, entre les mains de son mari le prince de Hesse, qui mourut en 1751. Il eut la

réputation d'un roi actif & courageux, & l'on est généralement d'opinion qu'il se feroit remis en possession de l'autorité dont sa femme avoit été privée, si le manque d'enfants à qui il l'auroit pu transmettre, ne l'eut rendu indifférent sur cet objet.

ADOLPHE, le dernier roi, étoit un homme foible, & l'autorité démocratique atteignit sous lui le plus haut degré, auquel elle pouvoit aspirer. Le revenu du Roi ne répondoit pas à sa dignité, & son autorité étoit méprisée. Dans ces circonstances Gustave III succéda à la couronne. Il avoit le même avantage sur ses deux prédécesseurs, qu'eut le roi regnant George III en montant sur le trône d'Angleterre; savoir d'être né dans le pays sur lequel il regnoit, & d'en parler parfaitement la langue. Les Suédois qui, depuis l'année 1720, n'avoient vu que des étrangers sur le trône furent charmés d'avoir une fois un roi né parmi eux; & l'on m'a montré depuis mon arrivée ici plusieurs médailles d'argent frappées en mémoire de cet heureux événement, sur le revers desquelles on voit cette inscription. *Fädern's land* & „ c'est mon pays natal”. Si l'on peut ajouter foi aux rapports que l'on fait de la mauvaise administration, pendant que l'autorité étoit entre les mains du Sénat, il étoit bien temps de redresser les torts qu'on faisoit à l'état, qui souffroit plus des

irrésolutions, des délais & des divisions d'une grande assemblée, que de l'autorité d'un monarque despotique. Le mécontentement croissoit de jour en jour, & un jeune prince aimé de ces sujets, étoit prêt à en tirer avantage.

JE n'entreprendrai pas de vous donner l'histoire de cette révolution, dont les moindres particularités sont connues dans toute l'Europe, & qui est trop récente pour être oubliée. Ce fut le 19 d'Août qu'arriva cet événement extraordinaire, qui rétablit la couronne dans les droits dont elle avoit été privée pendant plus d'un demi-siècle.

L'HABILETE' du roi dans une conjoncture si critique & si dangereuse surpassa de beaucoup ce que l'on auroit pu attendre de son âge. On dit qu'il n'y eut que cinq personnes qui fussent instruites de ce dessein, qui fut mis en exécution avec autant de vigueur, qu'il avoit été formé avec adresse & jugement. Les soldats & le peuple furent gagnés successivement par l'éloquence avec laquelle le roi leur parla; ce qui prouve de quelle importance est le talent de la parole dans les émotions populaires, & dans les affaires publiques. Peu de personnes furent emprisonnées, & cela même pour très-peu de temps, & leur opposition ne leur fit rien perdre de la faveur du roi. Le sénat prêta un nouveau serment au roi, & la tranquillité fut rétablie dans tout le royaume.

NE vous imaginez pas néanmoins que l'autorité du roi est sans bornes, comme en France ou en Espagne. Au contraire, on prétend que la forme du gouvernement présent est modelée sur celui d'Angleterre, & que dans certaines affaires importantes l'autorité du roi est plus limitée que chez nous, puisqu'il ne peut faire ni la guerre ni la paix sans l'approbation de tous les ordres de l'état. Il seroit cependant difficile de dire au juste quels sont les limites de son pouvoir; un jeune prince qui a déjà réussi dans sa première entreprise, & qui possède dans un degré éminent la plupart des qualités qui ont le plus de pouvoir sur la multitude, aura peu de peine à les passer ou à les étendre à volonté. Il est affable & gracieux, & extrêmement populaire; il fait souvent visite à des personnes d'un rang inférieur, avec une aisance & une politesse qui ne peuvent manquer de le faire adorer. Il donne ses soins à tous les départements de l'administration: le moindre de ses sujets peut lui adresser ses plaintes sans craindre d'être dédaigné. Les soldats l'aiment malgré la grande attention qu'il apporte à la discipline. Les revues fréquentes qu'il fait de ses troupes dans les différentes parties du royaume, son activité infatigable, & son courage rendront peut-être à la Suede dans quelques années cette importance dans la balance politique qu'elle a perdue depuis la mort de Charles XII. Il y a ac-

tuellement à environ un demi-mille de Stockholm un camp où ce monarque se rend tous les jours, & où il reçoit les hommages de la noblesse & des personnes les plus distinguées du royaume, sous sa tente où il couche très-souvent. On médite de grandes choses en Scanie & en Finlande; on établit des magazins considérables, & tout annonce de grands desseins. Hors d'état de recompenser en argent ou par des pensions les officiers qui lui ont été particulièrement attachés, lors de la révolution, le roi a trouvé le moyen de les satisfaire par des rubans & des étoiles, qu'il distribue libéralement, & qui ont le même effet, sans altérer le trésor déjà épuisé. Il a établi un nouvel ordre de chevalerie, sous le nom d'ordre de Vasa, qui est conféré, sans égard à la naissance & aux places, à quiconque a bien mérité de la patrie. Il est actif & appliqué; plus souvent à cheval qu'en voiture: il paroît rarement dans l'éclat du trône. Il est plutôt petit que grand; sa figure n'est pas jolie, & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un côté de son visage ne ressemble pas à l'autre. Il faut croire que ce dérangement dans les traits a été produit par quelque accident arrivé au moment de sa naissance.

LES Suédois se plaignent généralement de ce qu'il n'a point d'enfants auprès de la reine; c'est à cause de cela que son frere le prince Charles

est actuellement marié. On dit que le roi n'a point d'attachement pour les femmes.

ETANT allé voir le palais il y a quelques jours je fus frappé à la vue d'une belle tête de femme que je trouvai dans l'appartement du roi. Celui qui m'accompagnoit me dit que c'étoit le portrait d'une dame à laquelle le roi avoit été fort attaché pendant ses voyages; qu'elle étoit morte depuis: que le roi avoit été si sensible à cette perte, qu'il versa un torrent de larmes en recevant cette nouvelle, & qu'il ne voulut point paroître en public pendant deux jours (*).

JE remarquai aussi dans les chambres qu'occupe sa majesté, que les murs étoient couverts de tableaux qui représentent les batailles de Narva & de Pultawa, & que partout sur les tables il y avoit des plans de sieges & de batailles, principalement celles de Charles XII & autres rois de Suede.

PEUT-ETRE ces anecdotes vous paroîtront-elles triviales & indignes d'être rapportées; mais comme elles peuvent servir à faire connoître le caractère d'un prince qui s'est déjà rendu célèbre par toute l'Europe; j'espère que vous excuserez ces minuties

(*) J'ai appris depuis que cette personne étoit une dame Françoisse d'un rang distingué, fille du ministre qui fut disgracié il y a quelques années.

dans lesquelles je suis entré, dans le dessein de vous tracer un fidele portrait de ce Souverain.

LES deux grands obstacles qui empêcheront ce royaume de suivre les vues ambitieuses d'un souverain entreprenant, sont le manque de population, & la rareté des especes. Je suis surpris d'entendre que le mariage n'est pas encouragé par des marques d'honneur, ou par des exemptions de taxe, ou autres avantages pécuniaires que le gouvernement peut accorder; puisqu'il est devenu l'objet le plus essentiel & le plus nécessaire de politique qu'on puisse adopter.

Si le bruit qui court au sujet des finances est fondé, il faut qu'il y ait quelque génie supérieur animé du bien public à la tête des affaires, pour avoir osé entamer une entreprise de cette importance. On se propose de revoquer en une fois tout le papier qui a cours à présent, & de le payer en especes réelles; mais si cela est vrai, il faudra un temps considérable pour exécuter ce projet, qui causera un changement bien surprenant dans l'état.

S'IL est permis de juger sur les apparences, la Suede ne paroît avoir rien à craindre de ces grandes puissances du nord, qui se liguerent contre Charles XII, & qui furent à la fin victorieuses. La Russie est engagé dans une guerre dispendieuse avec la Porte, qui a épuisé ses trésors & ses

provinces. La foiblesse du Danemark rassure la Suede de ce côté-là, mieux que l'alliance qu'il y a entre les deux couronnes. La Pologne déchirée par des guerres intestines, n'est pas dans l'état où elle étoit sous Auguste. La Prusse unie par le sang avec ce royaume entretient l'amitié la plus intime; mais l'expérience a appris combien sont fragiles les liens qui unissent les Souverains.

Je me propose de faire un tour à Upsal, & aux mines de fer; je garderai cette lettre jusqu'à mon retour. Je pars ce soir. Ainsi, adieu!



L E T T R E X.

Elscar-Eus, Jeudi, 8 de Juin 1774.

QUOIQUE je sois incapable de vous dépeindre les beautés de la nature que j'ai vues depuis mon départ de Stokholm, puisqu'il est impossible de donner une idée des objets qui refusent les entraves du langage, & qu'on doit voir pour en sentir toute la beauté; je tiendrai cependant ma promesse, & je tâcherai de vous donner une description de mon voyage, pendant que les impressions sont encore récentes, & que les traces qu'il a laissées dans mon esprit ne sont pas encore effacées par d'autres idées.

Je quittai Stokholm Vendredi dernier, en com-

pagnie d'un gentilhomme qui me fit l'honneur d'être mon guide, & qui m'a comblé de politesses. Nous montâmes dans notre vis-à-vis environ à six heures du soir, après l'avoir pourvu de vin & de provisions de bouche que l'hospitalité suédoise nous a à peine permis d'entamer; nous ne nous arrêtâmes que pour changer de chevaux, & sur les trois heures du matin nous arrivâmes à la maison de campagne du gentilhomme où nous nous étions proposé de faire quelque séjour. Je ne puis pas dire que nous allâmes de nuit, puisque les ténèbres sont inconnues pendant cette saison de l'année, & que j'aurois pu lire facilement à minuit un caractère ordinaire. La maison est bâtie sur les bords d'un lac qui a environ neuf milles anglois de circonférence; elle est située dans un endroit cultivé le plus agréable que l'on puisse voir. Dans l'après-dinée du jour suivant nous croisâmes le lac dans un petit bateau, pour aller voir les ruines d'un vieux château qui est sur le bord opposé, précisément en face de la maison où nous logeons, d'où il forme un point de vue charmant. Le lac a environ une lieue de large. Un vieux paysan, qui travailloit dans le jardin qui est près du château, nous conduisit dans tous les appartements qui étoient encore accessibles. Il nous dit qu'autrefois on l'appelloit le palais de Morby & que selon la tradition il fut bâti il y a onze cents

ans par la fille d'un évêque. Il passa ensuite dans la célèbre famille d'Oxenstiern, qui l'habitoit dans le siècle passé; mais elle le quitta à cause des réparations continuelles qu'il falloit y faire. Il ajouta que jadis plusieurs souverains de Suede y avoient fait souvent quelque séjour, & que l'on y avoit tenu des diètes nationales, Il a en effet une apparence vénérable & majestueuse; & un air d'ancienne magnificence repandu partout, confirme l'histoire du payfan. La soirée étoit très-belle, le soleil donnoit sur les ruines du bâtiment, & les eaux du lac baignoient les murailles. Toute la nature étoit tranquille & paisible, le ciel étoit serein, aucun vent ne se faisoit sentir sur la surface; je m'éloignai un peu du palais, j'ôtai mes habits, & je me plongeai dans l'eau: jamais de ma vie je ne me suis baigné avec autant de plaisir. Nous retournâmes avant souper chez notre aimable hôte, qui n'omit rien pour nous rendre notre visite agréable, & nous pressa vivement de prolonger notre séjour. Nous continuâmes cependant notre voyage le lendemain matin, & nous logeâmes dans une autre maison de campagne très-magnifique, qui appartient au même gentilhomme. Elle est située à environ trente milles de la première. Nous fûmes reçus par son maître d'hôtel auquel il avoit donné ses ordres à ce sujet. Nous fîmes vingt milles dans l'après-dinée, & nous descendîmes en-

viron à cinq heures à une maison de campagne que l'on pourroit plutôt appeller palais. Elle appartient à une dame dont le mari qui est mort depuis peu étoit Anglois. Le nom de la maison est Forsmark. La dame jouoit aux échecs avec un vieux gentilhomme lorsque nous entrâmes. Elle nous fit l'accueil le plus gracieux, & nous pria de rester chez elle le plus longtems qu'il nous seroit possible. Je fus charmé d'une invitation si polie, quoique je ne connuss pas encore les autres agréments que ce séjour devoit me procurer, & qui n'eurent que trop d'influence sur moi. On servit le thé; & deux autres dames, qui étoient en visite aussi bien que nous, entrèrent dans la chambre. La plus vieille paroissoit avoir environ soixante ans. Non seulement elle parloit François en perfection, mais aussi elle conversoit en Anglois avec beaucoup de facilité. Elle avoit appris cette dernière langue de la femme du comte Gyllenbourg, qui étoit née en Angleterre, & qui avoit épousé le comte pendant la résidence qu'il fit à Londres en qualité d'envoyé, sous le regne de George I. La plus jeune, qui étoit sa niece, pouvoit avoir vingt ans tout au plus. Quelques taches de rousseur que le soleil avoit produit sur son visage en dépit de tous les soins qu'on avoit pris pour les prévenir, ne servoient qu'à relever la plus joli figure du monde. Elle avoit les traits

déliçats & le contour du visage plus approchant du rond que de l'ovale ; sa levre de dessous pendoit un peu en parlant , & découvroit en même temps un rang de dents blanches comme l'ivoire. Elle a les yeux gris ; mais la nature leur a donné une éloquence persuasive & touchante , qui ôte au spectateur le pouvoir de critiquer ce défaut , si c'en est un. Ses bras font faits au tour : son habit étoit un *jésuite à la campagne*, d'un brun tirant sur le pourpre garni de soie blanche , il descendoit jusque sur le poignet : mais ce que l'on perdoit de ce côté-là étoit recompensé par ce qui s'offroit à la vue dans un autre endroit : ses bras étoient cachés , mais sa gorge étoit à découvert. La blancheur de son sein pouvoit être comparée à la neige sans métaphore : elle portoit autour du col un cordon de satin blanc , auquel pendoit une petite croix de diamant , qui en toute autre occasion auroit attiré les regards , mais qui perdoit son éclat sur le sein où elle repositoit. Ses cheveux blonds étoient dressés avec beaucoup de grace ; lorsqu'elle sortoit elle portoit un chapeau blanc surmonté d'une plume noire , & elle se cachoit le visage avec un voile de soie verte fort claire. Je fus charmé de la propreté qui brilloit autour de sa personne , & sur son ajustement , dans un pays où les femmes même de condition sont plus communément sujettes au défaut contraire. Ne vous étonnez pas du détail minutieux

de ce portrait, que vous me pardonneriez aisément si vous aviez vu l'original. Sa conversation étoit telle qu'il convient à une personne de condition qui a reçu une éducation convenable à son état. Elle chantoit avec grace, & elle me fit le plaisir de chanter deux ou trois airs Suédois & François. Les chansons Suédoises, que je n'entendois pas me plurent davantage que les Françaises, que je comprenois parfaitement. La raison en étoit, que je vis, ou que je crus voir je ne fais quoi dans ses yeux, & dans ses gestes, lorsqu'elle chantoit les premières, que je ne voyois point dans les autres. Je voulus savoir quels sentimens ces airs exprimoient, & je lui demandai de me l'expliquer. Elle éluda l'explication sous prétexte qu'elle étoit incapable de transmettre la beauté dans une autre langue. Je fis semblant d'être parfaitement convaincu que l'excuse qu'elle alléguoit étoit juste, quoique mon cœur cherchât une raison plus vraisemblable de son refus, & me donnât peut-être une idée plus fidele de la chanson que n'auroit pu faire une traduction littérale. Il est inutile de dire que j'eus pour cette aimable personne toutes les attentions que sa beauté & les qualités de son esprit méritoient à si juste titre, & auxquelles je ne pouvois être insensible. Elle parut satisfaite des soins que je prenois pour lui plaire, & j'eus la vanité & la foiblesse de m'imaginer que, lorsque je lui baisai la main & que je

la retins un moment entre les miennes, la nuit avant que nous nous retirâmes à nos appartements respectifs, j'avois quelque part dans son estime. Le lendemain nous déjeûnâmes tous dans des chambres séparées, suivant la coutume du pays, où on ne se rassemble jamais comme en Angleterre, pour déjeûner & boire du thé autour d'une grande table.

EN descendant je rencontrai le gentilhomme que j'avois vu à mon arrivée. Il est né en Poméranie, & il s'appelle le Comte Liewen: il possède les plus grands honneurs dont on puisse jouir en Suede, étant un des seize sénateurs, & chevalier du Séraphin, qui est l'ordre le plus honorable du royaume. Notre conversation tomba sur les victoires & le caractère de Charles XII. Je lui demandai s'il se ressouvenoit de la mort de ce monarque, & je le priai de me faire grace de m'en raconter les particularités: il répondit amplement à cette question. Comme cette autorité est peut-être la plus authentique & la plus incontestable, que l'on puisse avoir sur ce sujet, je rapporterai, autant que ma mémoire le permettra, ses propres paroles.

„ IL y a peu de personnes aujourd'hui, dit-il, qui puissent parler avec autant de certitude sur ce point que moi. J'étois dans le camp devant Frédéricshall, & j'avois l'honneur de servir le Roi en qualité de page, la même nuit qu'il fut tué. Je ne doute aucunement qu'il n'ait été assassiné.

La nuit étoit extrêmement obscure , & il étoit presque impossible qu'une balle tirée du fort pût lui percer la tête à la distance , & dans l'endroit où il étoit. Je vis le corps du roi , & je suis sûr que la blessure fut faite par une balle de pistolet. Siker en fut soupçonné parce qu'il n'étoit pas avec le roi avant qu'il reçut le coup , mais qu'il parut un moment après. Ceux , ajouta-t-il , qui sont au fait de la guerre , connoissent le bruit que fait un boulet de canon , mais le bruit du coup qui tua le roi , étoit d'une arme-à-feu tout-à-fait différente. Je ne crois pas que le prince de Hesse fût mêlé dans cette affaire , ou qu'il en eût connoissance en aucune façon : mais l'opinion générale dans l'armée étoit que le coup partoit d'une main inconnue ". — Je vous laisse faire vous-même vos réflexions sur un événement aussi obscur & aussi extraordinaire.

APRES la mort de Charles XII, le comte avoit vu toutes les cours de l'Europe. Il étoit en Angleterre en 1722 , & il y connut dans ce temps-là M. Walpole si célèbre depuis. Il a été en compagnie avec le régent de France , & avec Auguste roi de Pologne. Il avoit rendu visite à la belle comtesse de Königsmark , maîtresse de ce monarque , dans sa retraite à l'Abbaye de Quedlingbourg , & il m'assura que quoiqu'elle fût sur le déclin de l'âge , elle avoit encore des charmes inexprimables. Il étoit à la cour de Danemark pendant le regne de

Frédéric IV; mais il n'avoit jamais eu le plaisir de voir le plus grand prince de son siècle le czar de Russie, Pierre I.

JE fus enchanté de la conversation de ce vénérable gentilhomme, & je trouvai que la sagesse peut avoir autant de charmes que la beauté, lorsqu'on la possède dans un degré si éminent. N'applaudirez-vous pas à ma philosophie, & à mon empire sur mes passions, si je vous dis, qu'en dépit de tant de charmes, malgré des motifs si puissants pour prolonger mon séjour, je me forçai de partir le soir suivant, & de continuer ma route quoiqu'avec répugnance. Il faut cependant que je vous fasse part d'une circonstance relative à la jeune demoiselle dont je vous ai parlé ci-devant, qui vous fera peut-être rire à mes dépens. Il y a une vieille étiquette dans cette partie du monde, au sujet de la conduite des femmes, qui permet à un amant la plus grande familiarité avec la main de sa maîtresse, qu'il peut baiser, ferrer, de la quelle en un mot il peut faire tout ce qui lui vient dans la tête; mais ses lèvres, & même ses joues sont un *palladium* qu'elle garde avec la plus exacte vigilance, & où ni l'éloquence ni la subtilité ne peuvent jamais se procurer aucun accès. J'avois résolu d'essayer s'il ne seroit pas possible de vaincre ce fâcheux obstacle, & de subjuguier la tyrannie de l'usage. J'étois convaincu que ni l'adresse ni la

force ne feroient rien fans l'autorité de l'exemple. Je m'avifai d'un stratagème, & je me couronnois déjà des myrtes que j'étois sûr de cueillir. Lorsque je pris congé de la compagnie, je commençai par la maîtresse de la maison; & en lui témoignant la plus vive reconnoissance de ses politesses & de sa bonté, je lui pris la main, que je baifai avec respect; maintenant, Madame, dis-je en Anglois à la vieille dame, je vais prendre congé de vous à la mode angloife, je suis sûr que vous n'y trouverez point à redire. En prononçant ces mots je l'embrassai, & lui baifai la joue. Elle fut fort satisfaite de cet acte de galanterie, & me dit en riant, allez, faites de même à Charlotte. J'avançai plein de joie, & de l'air le plus humble & le plus soumis, je lui demandai si je pouvois aspirer à cet honneur? je n'attendis pas sa réponse, & j'allai cueillir le fruit de mes intrigues, lorsque reculant de deux pas, elle mit la main sur son sein, & en affectant une contenance plus expressive que tout ce qu'elle auroit pu dire, elle me jetta un regard de surprise & de refus. Monsieur, dit-elle, il faut vous souvenir que je suis Suédoife. Elle n'eut pas besoin de s'expliquer plus clairement, je vis que j'avois entrepris une chose au dessus de ma capacité, & je n'eus d'autre envie que de me retirer avec honneur. Je ne voulus point employer de violence pour gagner par force ce que je ne pouvois obtenir

de son consentement. Elle me tendit la main, & en faisant une vertu de la nécessité, j'y imprimai un froid baiser, & lui dis adieu. Elle me regarda lorsque je quittai la chambre, & en nous accompagnant jusqu'à la porte, elle suivit des yeux la voiture jusqu'à ce qu'elle fut hors de vue. Si ce fut pour me dédommager de ma tentative inutile, ou si ce fut repentir d'avoir refusé par un vain préjugé une liberté si innocente, c'est ce que je ne fais pas; & j'étois trop mortifié & trop irrité dans ce moment-là par cette façon d'agir si fotte & si ridicule, pour chercher à connoître les principes sur lesquels sa conduite étoit fondée. Je recouvrai cependant bientôt ma gaieté que cet accident m'avoit ôtée, & je me préparai à une scène bien différente de celle de Forsmark.

Nous logeâmes la nuit du Lundi dans un très-beau village appelé Ostarby & nous allâmes voir le lendemain les mines de Danmora, qui sont à trois milles de cet endroit. Elles sont renommées comme produisant la meilleure mine de fer de l'Europe. On l'envoie dans tous les pays; c'est la principale richesse de la nation & le meilleur revenu du Roi. La mine n'est point creusée, comme les mines d'étain & de charbon que nous avons en Angleterre; mais on la fait sauter avec de la poudre. Cette opération se fait tous les midis: c'est le fracas le plus terri-

ble & le plus épouvantable qu'on puisse concevoir. Nous arrivâmes, à temps, à l'embouchure de la grande mine qui a près d'un demi-mille de circonférence, pour être témoins de l'opération. A midi la première explosion commença. Je ne puis mieux la comparer qu'au bruit du tonnerre, ou à une décharge d'artillerie. Les pierres sont élevées à une hauteur prodigieuse au dessus de la surface de la terre par la violence de la poudre, & la concussion est si grande qu'elle fait trembler la terre & les rochers des environs. Je sentis un plaisir mêlé d'horreur en regardant dans cet horrible trou, dont il est impossible de voir le fond. Je me déterminai cependant à entrer dans la mine dès que les explosions furent finies. Il n'y a point de chemin pour y descendre: on y entre par le moyen d'une grande corbeille capable de contenir trois personnes, attachée par des chaînes à une corde. L'inspecteur, chez qui j'avois logé la nuit précédente, prit bien de la peine pour me détourner de mon dessein, non seulement il m'assura que la corde ou les chaînes se cassoient souvent, mais que la neige & les glaces qui sont sur les bords de la mine s'ébouloient & faisoient périr bien des ouvriers. Mais voyant que j'étois sourd à toutes ses remontrances, il me procura un baquet fort propre, & me donna deux hommes pour

m'ac-

m'accompagner. Le gentilhomme qui voyageoit avec moi avoit déjà été dans les mines de Fahlun en Dalécarlie où il y a une échelle pour descendre, & ayant satisfait une fois sa curiosité sur cet objet, il n'avoit plus envie de voir d'autres mines. Je m'enveloppai donc dans ma redingote, & j'entrai dans le baquet: les deux hommes me suivirent, & l'on nous descendit. J'ai honte d'avouer que, lorsque je me trouvai suspendu par une corde entre ciel & terre, & que je regardai dans le sombre abyme qui étoit sous moi, je tremblai de crainte, & je me repentis presque de ma curiosité: ce ne fut cependant qu'une sensation momentanée, & après être descendu une centaine de pieds, j'envisageai la scène d'un air assez tranquille. Nous fûmes près de neuf minutes à descendre jusqu'au fond: la mine ayant quatre-vingts brasses, ou quatre cents pieds de profondeur. L'aspect m'en parut lugubre & terrible au suprême degré. Il seroit difficile d'expliquer si la terreur ou le plaisir fit plus d'impression sur moi. La lumière entroit à peine dans ces cavernes souterraines. Plusieurs endroits étoient entièrement fermés à la clarté du jour, & des flambeaux y supplétoient. Je vis les mineurs assis sur des poutres qui traversent le roc d'un côté à l'autre, occupés à percer des trous pour y introduire la poudre. Ils y travaillent avec autant de tranquillité, que

s'ils étoient en pleine campagne, malgré la dangereuse situation où ils se trouvent; car le moindre mouvement peut leur faire perdre leur équilibre, & leur chute les écraseroit infailliblement contre la surface raboteuse du rocher. Les morceaux que la poudre a fait sauter, sont rassemblés en grands tas, & toute la scene est très-propre à inspirer une sombre admiration au spectateur. Une prison pour la vie dans ces horribles cachots de fer seroit assurément le plus affreux de tous les supplices que la subtilité des hommes a inventés. Je demurai trois quarts d'heure dans ces terribles cavernes, & conduit par mes guides j'en parcourus tous les endroits accessibles. En haut le temps étoit très-chaud; mais ici tout étoit couvert de glace, & je me trouvai entouré de toutes les horreurs de l'hiver au milieu des ténèbres. Dans une de ces cavernes qui s'étend considérablement sous le roc je trouvai huit misérables qui se chauffoient à un feu de charbons de bois, mangeant la pauvre nourriture que leur procure leur pénible travail. Ils se leverent avec surprise en voyant parmi eux un hôte si peu attendu. Je fus bien aisé de pouvoir approcher de leur feu, car j'avois les pieds froids & mouillés par la glace fondue. Il y a toujours au moins 1300 de ces gens-là occupés dans ces mines, & leur salaire n'est qu'un daler de cuivre, ou 3 derniers anglois, par jour. Ces

mines furent ouvertes vers l'an 1580, sous le règne de Jean III. Mais on n'y a travaillé constamment que depuis le temps de Christine. Après avoir satisfait pleinement ma curiosité dans ces appartements souterrains, je fis le signal pour sortir. Je vous assure qu'en montant j'eus si peu de peur, que je crois qu'en faisant le voyage cinq ou six fois j'y aurois été entièrement indifférent, & j'aurois pu résoudre un problème de mathématiques, ou composer un sonnet pour ma maîtresse dans le baquet. Telle est la force de l'habitude sur l'esprit de l'homme : on parvient à mépriser les dangers en s'y exposant souvent.

Ayant quitté les mines de Danmora, nous allâmes voir la maison du baron de Geer à Lofsta, qui en est éloignée de vingt milles. Le baron étoit parti quelques jours auparavant pour la province de Gestricie ; mais il avoit donné les ordres les plus précis pour notre réception à son maître d'hôtel, qui s'acquitta parfaitement des ordres de son maître, & parut ne mettre aucunes bornes à son hospitalité & à son respect. C'est une des plus belles maisons de campagne de Suede, & comme je crois, la plus septentrionale de l'Europe. La nature y est partout forcée par des dépenses incroyables, & l'art n'a rien épargné pour embellir un endroit qui, sans ce secours ne seroit qu'un marais & un affreux désert. Ce seroit une

résidence fort agréable pour quelques semaines dans les mois de Juillet & d'Août. Mais elle est trop voisine du pôle, pour pouvoir s'y tenir pendant le reste de l'année. Tout le pays est enseveli sous la neige pendant six mois; il en étoit encore couvert dans plusieurs endroits il y a trois semaines. Quoiqu'il fit le plus beau soleil du monde, il regroit un vent de Nord-est si froid, que j'étois à moitié gelé, même avec ma redingote. J'ai une telle aversion pour ces affreux climats que les honneurs & la fortune s'efforceroit en vain de m'y retenir. J'aimerois mieux une misérable chaumière dans un pays doux & tempéré, qu'un palais entouré pendant plusieurs mois de glaces, & de ténèbres. Les Suédois se moquent de moi lorsque je leur dis cela, & il m'assurent qu'il y des plaisirs en fourrures & en traîneaux, pendant les rigueurs de l'hyver, dont je n'ai aucune idée. Je veux bien leur accorder cela pourvu que je sois dispensé d'en faire l'expérience, par moi-même. Je crois que les habitants de Karga sous le pôle, où les nobles de Russie sont souvent exilés, trouvent aussi des raisons pour admirer leur pays natal. Cela prouve clairement combien les objets auxquels nous sommes accoutumés nous attachent.

DE la maison du baron de Geer il y a environ vingt milles jusqu'à la rivière Dahl, qui sépare les provinces d'Upland & de Gestricie. Là

nous quittâmes notre voiture, & nous passâmes en bateau dans l'isle d'Elscar-eue, d'où je vous écris à présent. Elle a environ trois milles de circonférence. Elle est presque entièrement couverte de bois de trembles, de bouleaux, & de sapins, qui rendent le séjour de l'isle fort agréable pendant cette saison. Ces sombres bosquets répandent dans l'ame une espece de mélancholie qui ne déplaît pas à un esprit qui aime à méditer. Nous sommes logés dans une très-jolie maison, où le maître & la maîtresse n'oublent rien pour nous rendre notre séjour agréable. Comme nous arrivâmes ici hier à midi c'étoit notre intention de partir ce matin; mais il m'a été impossible de quitter sitôt une place, où j'ai joui de la plus charmante & de la plus admirable perspective que l'on puisse imaginer. C'est la cataracte de la riviere Dahl, environ à un mille & demi de la maison où je suis à présent. Maintenant qu'il est onze heures de nuit, je puis entendre très-distinctement le fracas de ses eaux, qui est la seule chose qui trouble le sombre silence répandu sur toute la surface de la terre. J'ai passé près de cinq heures, en différents temps, à regarder cette admirable cataracte & je n'ai point encore satisfait pleinement ma curiosité. Envain m'efforcerois je de vous donner une idée des sentiments tumultueux d'admiration & de plaisir que j'y ai goûtés: envain vou-

drois-je vous en donner une description détaillée, pour exciter en vous de semblables émotions; c'est un de ces objets qui doivent être vus pour être sentis, & que les paroles ne peuvent exprimer. Je ferai cependant ce qui me sera possible pour vous en donner quelque idée.

LA Dahl a sa source dans la Laponie Norvégienne & après avoir parcouru une grande étendue de pays se jette dans la mer, environ à vingt milles de cette place. Elle a environ un mille de large; mais auprès de la première cataracte elle est plus étroite, & elle roule ses eaux avec beaucoup d'impétuosité. Dans cet endroit une petite île ou plutôt un rocher divise la rivière en deux. Pendant l'hiver, lorsqu'une des cataractes est gelée on peut approcher de l'île, mais à présent il seroit totalement impossible. La profondeur de chacune de ces cataractes, est d'environ quarante pieds; mais l'une est perpendiculaire & escarpée, l'autre est oblique & va en pente. Autant que je puis en juger par mes yeux, elles ont au moins quatre-vingt ou quatre-vingt-dix verges en largeur, je serois même porté à croire qu'elles sont plus larges. Le terrible bruit de ces cataractes qui surpasse de beaucoup le plus bruyant tonnerre; la vapeur qui monte continuellement, & qui offusque la vue; l'agitation de la rivière, qui ne reprend la première tranquillité qu'à une gran-

de distance de là; les sapins d'une hauteur prodigieuse, qui bordent la rivière; tout cela forme une scène des plus pittoresques & des plus étonnantes que nous puisse offrir le livre de la nature. Je n'aurois pas changé le plaisir que je goûtois, lorsqu'étant presque au bas de la cataracte sur des pierres détachées du rocher, je me sentoïis arrosé des gouttes qui s'échappoient en forme de pluie de la nappes d'eau, contre le banquet le plus somptueux d'un roi. Il n'y a que huit jours, que six malheureux pêcheurs furent entraînés par la rapidité du torrent, & précipités en bas du rocher, où ils périrent tous misérablement. On en retrouva quatre, mais leurs corps étoient tellement défigurés, qu'il fut impossible de les reconnoître. Plusieurs accidens de cette sorte arrivent tous les jours.

Après avoir vu les cataractes l'après-diné, je fis trois milles sur les bords de la rivière pour voir les retranchemens des Russes lorsqu'ils aborderent en 1719. Là je sortis de ma voiture, & comme cet endroit formera probablement les bornes de mon voyage vers le nord, & que selon toute apparence, je n'approcherai jamais plus près du pôle, je ne pus m'empêcher de m'arrêter un moment, & de graver avec un canif dans l'écorce d'un grand tremble le nom de ma maîtresse, & l'année de mon voyage dans ces rigoureux climats.

L'isle d'où je vous écris à présent n'est qu'à deux cents milles d'Uma en Laponie, & les provinces qui m'en séparent sont déjà assez barbares pour dégoûter un voyageur. Le gentilhomme chez qui je loge m'a donné une description de l'hyver qui me fait frémir. Je vis bien aise de ne l'avoir vu qu'en Juin. Demain matin nous tournerons le visage vers le midi, & je compte d'être à Upsal avant la nuit. Je ne puis pas vous promettre de vous écrire de cet endroit, car je n'y resterai probablement qu'un seul jour. Je vous enverrai de Stockholm la conclusion de ma course.

Stokholm, Mardi, 14 Juin 1774.

Nous arrivâmes vendredi à Soderfors qui est à vingt milles d'Elscar-Eue, sur les dix heures du matin. Le chemin, ainsi que le village est le long de la Dahl. Après y avoir vu l'atelier où on forge les ancres, nous continuâmes notre route vers Upsal, où nous arrivâmes le soir. J'avois résolu d'employer le jour suivant à voir les colleges, les bâtimens publics, les curiosités, les peintures & toutes ces productions de l'art & des sciences, que l'on trouve ordinairement dans le séjour des muses. Les Suédois m'avoient parlé avec tant d'enthousiasme de cette université, que je craignois qu'un seul jour ne suffiroit pas pour

fatisfaire ma curiosité. Mais je suis maintenant totalement détrompé, & je puis vous assurer, qu'Upsal n'a rien qui puisse engager un homme de goût à y aller si l'on excepte le célèbre Linnæus. Ce Lycée du Nord ne renferme pas un seul tableau dans ses murs. Il n'y a que deux statues, qui sont les bustes de Gustave Adolphe & de Charles XI. Un gentilhomme qui demeure dans cette ville, & qui est fils du dernier archevêque d'Upsal, nous fit l'honneur d'être notre Cicerone, & de nous conduire par la ville. Je lui demandai combien il y avoit de colleges, & quels étoient les plus célèbres. „ Monsieur, me dit-il, nous en avons trois: mais il n'y en a aucun qui mérite votre attention. Les principaux objets de curiosité sont la bibliothèque, la cathédrale, & le jardin de Botanique: je n'en connois point d'autres”. La bibliothèque est un beau bâtiment: Il y a un cabinet, où, faute de meilleure occupation, je passai une heure ou deux, à examiner un grand nombre de petits colifichets, plutôt que de raretés que le bibliothécaire me fit voir, & que l'on y conserve avec grand soin. On y voit entr'autres la bourse que Judas avoit en garde; une des trente piéces d'argent qu'il reçut pour trahir son maître; & une paire de pantoufles rouges avec lesquelles la vierge Marie rendit visite à Elisabeth. Je dois rendre justice au bibliothécaire, car il rou-

git en me les montrant, Je ne pus m'empêcher de lui dire, que je croyois que l'université ne seroit pas mal d'envoyer ces précieuses reliques à St. Janvier, ou à notre Dame de Lorette, qui, s'ils n'en étoient pas déjà pourvus, lui auroient probablement une grande obligation d'un présent si estimable.

QUANT à la Cathédrale, elle est bâtie de briques. Comme il y avoit, il y a quelque temps deux tours du côté de l'ouest qui avoient besoin de réparation, on y a ajouté une architrave d'ordre dorique à ces vieilles murailles gothiques, & on a placé deux grands dômes de cuivre sur le sommet. Cette église sera cependant à jamais respectable, puisque les cendres de Gustave Vasa & du Chancelier Oxenstiern y reposent. Le dernier de ces grand hommes dont la Suede révere encore aujourd'hui la vertu & la sagesse, est enterré dans une chapelle obscure sous un marbre ordinaire: Il n'y a ni épitaphe ni monument érigé en sa mémoire, tandis qu'un S. Eric, un dévot de quelque siècle barbare, est conservé dans un cercueil d'argent, & placé à côté du maître-autel.

IL y a à présent, à ce que l'on m'a assuré, près de 1500 étudiants à l'université d'Upsal. On n'y voit pas comme parmi nous de jeunes gens de famille; mais la plupart sont des pauvres misérables, qui logent cinq ou six ensemble dans des

méchantes baraques parmi l'ordure & l'indigence. Les professeurs dans les différentes branches de littérature sont environ vingt-deux, leur appointement ne monte jamais plus haut qu'à 130, ou 140 L. par an, & la plupart n'a pas même la moitié de cette somme.

LE moment de notre arrivée à Upsal, le gentilhomme qui m'accompagnoit, & qui est intime ami de Linnæus, lui fit dire qu'il auroit l'honneur de l'aller voir incessamment, si cela lui étoit agréable; & qu'il emmeneroit en même temps un gentilhomme Anglois qui étoit venu à Upsal pour voir un si grand homme. Il nous fit dire qu'il nous rendroit visite à trois heures de l'après-diné. Il vint ponctuellement à l'heure marquée; & après avoir causé un moment avec nous, il nous mena au jardin de Botanique où il nous montra une collection très nombreuse de plantes, d'arbrisseaux & de fleurs, qui lui ont été envoyées de toutes les parties du monde. Il prit congé de nous à la porte & nous quitta. Ce célèbre botaniste est à présent dans la soixante-neuvième année de son âge, ayant complété la soixante huitième le mois passé; il est d'une taille médiocre, qui paroît encore moindre par l'habitude qu'il a contractée de se courber en marchant. Il étoit habillé de bleu, & botté, ce qui est la coutume en Suede. Il avoit à sa boutonniere la croix blanche de l'ordre de l'étoile po

laire, qui lui fut conféré par le feu roi Adolphe; qui l'honoroit & l'estimoit. Il jouit d'un honnête revenu par ses appointements, & par les élèves qu'il a dans l'université, sans compter les biens qu'il a amassés par ses ouvrages. Il a une maison de campagne à environ cinq milles de la ville; & il tient équipage. Il a un fils & quatre filles qui sont actuellement vivant: mais je ne trouve pas qu'aucun de ses enfants possède le génie de son pere. Il assiste rarement aux courses de botanique qui se font deux fois par semaine autour d'Upsal, & qui sont conduites par son fils qui est professeur de botanique. Monsieur Linnæus a été en Angleterre en France, & en Allemagne; il ne parle cependant d'autres langues que le Latin & le Suédois, mais il converse en latin avec une extrême facilité. On m'a assuré que son savoir n'est nullement universel, mais absolument borné dans l'histoire naturelle. Son esprit n'a encore rien perdu de sa vigueur, mais sa mémoire commence un peu à s'affoiblir. La remarque qu'un prophete n'est jamais honoré dans son pays, est bien vraie à son égard: Car je trouvais que ceux qui le fréquentoient habituellement étoient plus portés à critiquer ses défauts personnels & ses foibles, qu'à admirer ses talents supérieurs, & la célébrité de son nom. C'est ainsi qu'il arrive toujours quand nous voyons les objets de trop près, & à travers les foiblesses qui sont

inséparables de l'humanité. Le judicieux Rochefoucault dit très-bien, que l'admiration & la familiarité sont incompatibles. C'est au temps seul à apprécier le vrai mérite, & à lui assigner le rang qui lui est dû dans le temple de la mémoire.

UPSAL étoit autrefois la résidence des rois de Suede, & elle est beaucoup plus ancienne que la capitale d'aujourd'hui. Elle est située dans une vaste plaine, couverte de grain. La plupart des maisons & des édifices publics sont de bois. Nous partîmes de cette ville dimanche au matin, & nous arrivâmes ici le soir. Dans cette course de près de dix jours, j'ai presque fait le tour de toute la province d'Upland. Le pays est rempli ou d'horribles déserts & de rochers pelés, ou d'impénétrables forêts, dénuées d'habitants, & qu'il est impossible de défricher. La quantité de terres cultivées est comme un à vingt : Je crois même pouvoir dire sans blesser la vérité que la proportion n'est pas si grande. La nature cependant a dédommagé en quelque façon ce pays stérile, en l'enrichissant de mines inépuisables de cuivre, de fer, & d'argent. Les paysans sont ordinairement employés dans le travail de ces métaux. J'ai vu pendant mon voyage six ou sept forges ; où l'on occupe constamment depuis quatre cents jusqu'à quatorze cents personnes ; partout où il y a une maison de campagne, on est sûr de trouver une forge : les Cyclopes ne sont pas

plus adroits dans le travail de leurs matériaux. Je les ai vus dans leur souquenille de toile, battre à grands coups de marteau une barre de fer, dont la chaleur m'étoit presque insupportable à la distance de dix pieds, & dont les étincelles les couvroient depuis les pieds jusqu'à la tête. J'eus le plaisir de voir toutes les manœuvres que l'on met en usage pour réduire la mine en fer, & j'avoue que ces opérations sont très-curieuses & très-instructives. D'abord on met la mine dans le feu pendant un temps considérable en plein air, après quoi on la jette dans un fourneau, & lorsqu'elle est entrée en fusion, on la verse dans des moules de sable, d'environ trois verges de long. Ces *Cochons* comme on les appelle alors, sont mis dans une forge qui est échauffée à un prodigieux degré de chaleur. On en casse un grand morceau avec des pincettes que l'on façonne ensuite au marteau; alors on le met encore au feu, d'où on le retire pour lui donner sa dernière forme. On le porte sous une grande machine qui ressemble à un marteau qu'on met en action par le moyen de l'eau, qui l'applatit & la façonne en barre. Rien n'égale la dextérité de l'ouvrier qui conduit cette dernière opération, d'autant que l'œil en est le seul guide. C'est assurément un bonheur pour la Suede de pouvoir occuper le gens de la campagne à ce travail, qui sans cela périroient de faim & de misère, puisque le

Un ingrat ne peut leur procurer les nécessités de la vie.

Les palais & les maisons de campagne sont ordinairement bâtis sur les bords des lacs, dont le pays est plein. Ma dernière course a été constamment d'une maison de campagne à une autre. Rien n'égale la généreuse hospitalité que j'ai rencontrée partout. On s'offenseroit même si un étranger qui vient voir les forges, n'alloit pas saluer le propriétaire qui attend de lui cette marque d'attention & de respect. Cet usage fait voir clairement que peu de personnes voyagent dans cette partie de l'Europe: s'il y venoit souvent des étrangers on auroit bientôt abrogé cette coutume, ou du moins on l'auroit considérablement diminuée. Je ne puis pas donner les mêmes éloges à la politesse & aux manières des Suédois qu'à leur bienveillance & à leur hospitalité. La propreté, leur manque absolument. il y a une profusion de mets dans leur repas, mais il n'y regne ni goût ni arrangement. La table s'affaisse sous le nombre de plats, qu'on apporte tous en une fois, & qu'on laisse ensuite refroidir pendant un repas cérémonieux qui dure pour le moins deux heures. Mais le prologue de cette comédie n'est pas moins mauvais. Avant que de se mettre à table la compagnie prend des beurrées qu'ils trempent dans un verre d'eau de vie, & cette horrible coutume a non

seulement prévalu parmi les personnes de condition , mais elle s'étend même aux dames aussi bien qu'aux hommes. Je vous avoue que je ne pus me faire à cet usage , qui , quoiqu'il doive probablement son origine au froid rigoureux du climat , n'est digne que des Moscovites avant le regne de leur réformateur Pierre.

DES le premier moment de mon arrivée , & pendant mon séjour en cette capitale , je me suis appliqué à connoître les hommes de génie , & les personnes qui excellent dans la peinture , la sculpture , ou la poésie : dans le dessein de m'introduire chez eux , & de me procurer leur connoissance. On m'en a nommé deux ou trois , dont on estime beaucoup les ouvrages : mais je crois que leur rareté , plutôt que leur mérite personnel , leur a donné de la célébrité , dans un pays qui a été fécond en trophées militaires , mais qui a produit peu d'hommes de génie. Les noms de Steinboch , de Piper , de Lewenhaupt & d'Oxenstiern vivent encore dans leur descendants , & la cour d'aujourd'hui est composée des petits fils de ces célèbres généraux qui se signalerent aux journées de Narva & de Pultawa.

JE vais maintenant dire adieu à la Suede Il est encore très incertain d'où je vous écrirai ma prochaine lettre : peut-être d'Abo , ou de quelque
autre

autre place en Finlande. Je suis avec tout le dévouement possible.

Votre très-affectionné, &c.



L E T T R E XI.

*Abo en Finlande, Mardi, 21 Juin
1774.*

VOUS verrez par l'endroit, d'où ma lettre est datée, que je suis maintenant de l'autre côté du Golfe de Bothnie. Un Spectacle d'un genre tout-à-fait particulier m'a détenu à Stokholm, un jour plus longtemps que je ne m'étois proposé. La scene étoit dans un grand parc, environ à un mille de la ville, où les troupes ont été campées pendant quelques semaines. Cet endroit est très-propre pour un divertissement guerrier, tant par la nature du terrain, qui est irrégulier & plein de collines, que par les petits bois de sapins qui l'entourent, & une branche du lac Meler qui le traverse, & sur laquelle il y a un pont de bateaux. Le roi commandoit deux régiments dont le plus grand nombre étoit composé d'infanterie, & son frere cadet le prince Frédéric avoit sous lui environ mille hommes, tant à pied qu'à cheval. H

ignoroient parfaitement les desseins l'un de l'autre. Le roi tâchoit seulement d'entourer l'armée de son frere & le prince faisoit tous ses efforts pour faire une belle retraite. La reine douairiere y assistoit avec sa fille la princesse de Suede, dans une petite chaise ouverte, qui leur permettoit de suivre les troupes par tout le camp, & d'être présentes à toutes les opérations. Le roi habillé en uniforme étoit monté sur un cheval couleur de crème, & il parut aussi animé & aussi intéressé dans cet essai, qu'il auroit pu l'être le jour d'une action. Il étoit environ cinq heures du soir lorsqu'on commença. Je ne pus suivre les deux généraux dans leurs différentes manœuvres, qui s'exécutoient avec trop de rapidité, & qui étoient trop compliquées pour admettre une description détaillée. Le résultat fut toutefois favorable au roi. Son frere, ayant manqué de se saisir d'un poste, qui auroit pu servir de retraite en cas d'une attaque imprévue, s'aperçut trop tard de sa faute; & lorsqu'il voulut s'emparer de ce passage, il trouva que les troupes ennemis en étoient déjà en possession, ayant à cette fin passé la riviere dans des bateaux. Après avoir essayé en vain de les débusquer de ce poste, il fit faire bataillon carré à son infanterie, & fit un feu très-vif de tous côtés pendant un temps considérable. Mais se trouvant environné par des forces supérieures, & ne voyant aucun moyen d'é-

chapper, il rendit son épée au roi, & ses soldats demeurèrent prisonniers de guerre. Sa cavalerie s'étoit cependant emparée d'un poste très-avantageux, & sans être allarmés du fort de leur compagnons, ils refuserent de se rendre, & demandèrent la permission de se retirer avec tous les honneurs militaires. Leur fort n'étoit pas encore décidé, lorsque je quittai la place à onze heures de nuit. Cet agréable divertissement étoit très-propre à apprendre aux troupes toutes les opérations d'une campagne, & à les faire mettre en pratique dans l'occasion. Il représentoit au naturel toutes les ruses de la guerre, au milieu de la paix.

Je quittai Stokholm le lendemain à quatre heures du matin, & j'arrivai à Griselhamn à onze heures de nuit. Je louai un bateau pour me transporter dans l'isle d'Aland. Le temps étoit très-beau & très-agréable, & une petite bise qui souffloit, nous étoit favorable. Les bateliers me presserent de ne point perdre de temps; je connoissois trop bien l'inconstance de cet élément pour ne pas me prêter à leur avis. Je donnai ordre de mettre ma voiture dans le bateau, je suivis immédiatement, & nous mîmes à la voile. Je fermai ma voiture, & m'étant enveloppé dans ma redingote, je m'endormis profondément. Lorsque je me réveillai le matin, nous avions fait plus de deux tiers du passage, qui a quarante-cinq milles

anglois de large: & sur les neuf heures nous abordâmes à Frebbenby dans l'isle d'Aland. Il seroit inutile de vous rappeler que cette isle est fameuse par les négociations qui s'y firent, entre le Comte Osterman & le Baron Goerts, l'an 1718; pour reconcilier les deux Souverains Pierre & Charles qu'une guerre acharnée avoit si longtemps divisés; & que cette paix auroit probablement changé la face de l'Europe, si la mort imprévue de ce dernier n'eut fait avorter ces projets.

PENDANT que je m'arrêtois pour changer de chevaux dans un petit village nommé Haroldsby, le bailli ou le gouverneur de l'isle passa dans l'endroit, & voyant que j'étois étranger, il m'aborda fort poliment. Je fus bien-aîsé de trouver l'occasion de me procurer quelques instructions au sujet de l'isle. Il me dit qu'elle avoit environ cent quatre-vingts milles de circonférence, & que le nombre des habitans montoit à cinq ou six mille: qu'ils ne payoient point de taxe; qu'ils étoient seulement obligés de fournir un certain nombre de troupes pour la défense du royaume; que le vasselage y étoit totalement inconnu, que tout le monde y jouissoit d'une entière liberté. „ Il n'y a point de ville, continua-t-il, dans toute l'isle, &, quoique le gouvernement de Suede ait eu très-souvent le dessein d'en bâtir une, les payfans s'y sont toujours opposés. Ma résidence est à Castleholm, environ

à trois milles d'ici, près du chemin par où vous devez passer. C'est une ancienne forteresse, bâtie par le vice-roi qui fonda Stockholm, & réparée par notre célèbre Christine. Elle n'a rien à présent qui soit digne de l'attention d'un voyageur. Il y a, à la vérité, une chambre, où le malheureux roi Eric XIV fut confiné. J'ai eu la curiosité, il y a quelques années d'y entrer; mais l'accès en est à présent si ruineux, & même si dangereux, que je ne vous conseillerois pas de vous y exposer." Je le remerciai de son avis, quoique je fusse bien déterminé à faire tout le contraire de ce qu'il venoit de me dire. Après lui avoir dit adieu, je continuai ma route. En moins d'une demi-heure nous arrivâmes au château. Il est situé dans un endroit fort agréable, sur le bord d'une rivière, il commande une grande étendue de pays, ce qui fait un coup d'œil charmant. Ce ne fut qu'après un quart d'heure de recherches, que le payfan qui conduisoit la voiture, & qui connoissoit le château depuis trente ans, put trouver le passage qui mène à la chambre, où le roi avoit été emprisonné. Mais ce fut une difficulté bien plus grande pour y entrer. Je me traînai sur les mains & les genoux sous une voute, dont les pierres qui en sont tombées ont presque rempli tout le passage. Après avoir passé cet étroit chemin, j'eus deux échelles à monter, qui me parurent fort peu propres à sou-

tenir deux hommes. Je suivis cependant mon guide, & j'entrai dans la chambre par une porte faite en trappe. J'avoue que je fus frappé de compassion & d'horreur, en voyant qu'un Souverain avoit occupé un cachot, qui paroît trop affreux pour le plus grand criminel. La chambre est de pierre & voutée à plein centre. Je la mesurai de mes pieds: elle avoit environ vingt-trois pieds de long sur douze de large. Le jour y entre par une petite fenêtre, pratiquée dans une muraille de cinq pieds d'épaisseur. Dans l'un des coins est une petite cheminée, & dans l'autre est un buffet creusé dans le mur. Le pavé est de briques, & le payfan prétendit me faire voir qu'il est usé dans les endroits où le roi avoit accoutumé de se promener. J'ai honte de vous dire que toutes mes connoissances au sujet de cet illustre prisonnier sont tirées de la conversation. Gustave Vasa, Gustave Adolphe, Christine & Charles XII ont eu leurs historiens, & on peut lire leur vie en toutes langues; mais je cherchai en vain à Stokholm une histoire des rois de Suede, il n'y en a pas. Je suis redevable à la personne dont je viens de parler, du peu que je fais concernant Eric. Il étoit le fils aîné de Gustave Vasa, & il succéda à son pere en 1560. Son nom paroît sur la liste des amans de notre Elifabeth, mais il semble que la nature lui

avoit refusé les qualités propres pour la galanterie. Il donnoit une application immodérée à l'étude de l'Astrologie, qui étoit la manie de son siècle. Il fut déposé en 1568 par son frere Jean III & après avoir été transporté dans différentes prisons, il mourut à Gripsholm en Suede, & l'on est d'opinion qu'il fut empoisonné. Chaque nation paroît avoir eu ses Eric. Wenceslas de l'empire, Pierre III de Russie, Alphonse VI de Portugal, Henri IV de Castille, ne sont que la même histoire, rapportée différemment, & variée dans les circonstances. Les Anglois ont eu plusieurs Erics: nos annales sont fouillées de sang de Rois. Les étrangers remarquent avec justice, que l'on passe à peine les ruines d'un château, où quelqu'un de nos princes n'ait été emprisonné ou décapité. Mais revenons à notre sujet.

Je quittai Castleholm après avoir satisfait ma curiosité, & j'arrivai le soir au bord de la mer. j'avois résolu d'aller en Finlande par la route de la poste, qui passe par plusieurs petites isles ou rochers, où il y a constamment des bateaux pour transporter les voyageurs de l'une à l'autre. Comme j'étois prêt à exécuter ce dessein, quatre ou cinq hommes m'abborderent, qui s'offrirent à me conduire tout droit à Abo, ils me dirent que la distance n'étoit que de cent vingt milles an-

glois, que le vent étoit très-bon, qu'ils avoient fait souvent ce passage en douze ou quatorze heures, & qu'ils ne doutoient pas de le faire dans le même temps. Ils ajouterent que je n'avois point de temps à perdre, que leur petit bateau étoit prêt, & qu'on n'attendoit que mes ordres. Je n'hésitai pas longtemps, j'acceptai leur offre, & je quittai Aland samedi à minuit. Je dormis dans ma voiture, comme j'avois fait la nuit précédente, & à sept heures du matin je me trouvais dans un passage fort étroit, entouré de rochers escarpés, & les bateliers étoient occupés à ramer; mais je ne fus pas peu chagrin d'apprendre que le vent avoit changé, que nous étions à peine à trente milles de l'endroit que nous venions de quitter, & que je ne devois pas me flatter d'arriver ce jour-là en Finlande. Ils ajouterent que tout le chemin se faisoit par des passages étroits, semblables à celui où je me trouvois: que plusieurs de ces isles étoient habitées; & que nous pourrions aborder à quelqu'une, si j'avois envie de me procurer quelques rafraîchissements. Je consentis avec joie à cette proposition, & vers les neuf heures nous mîmes pied à terre dans une isle nommée Lappo. Je m'avancai vers un petit hameau environ à un mille du rivage: les pauvres payfans m'apportèrent avec beaucoup de plaisir un peu de lait, & m'aide-

rent à bouillir mon café. Leur pauvreté est extrême ; un peu de pain noir , du poisson , du porc & une espece de boisson qu'ils appellent bierre , font toute leur nourriture. Après avoir pris un bon déjeuner dans ce lieu sauvage & inconnu , je retournai au bateau. Toute la journée nous poursuivîmes notre voyage à travers un labyrinthe de petites isles ou rochers , dont plusieurs étoient couvertes de trembles & de sapins d'autres étoient vertes & agréables , mais la plupart étoient arides & escarpées. Je me ferois imaginé être au milieu des Cyclades , si fameuses dans l'histoire ; mais on ne trouve point ici des temples consacrés à Apollon ou à Junon : & la poésie ne s'est jamais occupée à immortaliser toutes ces collines & ces promontoires. Plusieurs de ces points de vue sont cependant merveilleusement pittoresques , & j'arrêtai souvent le batelier pour quelques minutes afin de contempler le coup d'œil ravissant qui m'entouroit. Je me trouvai quelquefois dans des passages qui n'avoient pas plus de vingt ou trente pieds de large ; en d'autres endroits on auroit cru être en pleine mer. J'étois étonné qu'ils connussent si exactement leur route , dans ce labyrinthe tortueux où il n'y avoit qu'une longue expérience qui les avoient pu conduire. Nous étions

environ à quarante milles d'Abo lorsque le soleil se coucha, & je fus encore obligé de dormir dans ma voiture: nous n'entrâmes la riviere que hier au matin, & je finis mon voyage à huit heures.

IL n'y a rien à Abo qui ait piqué ma curiosité, ou qui mérite d'être rapporté. C'est une méchante capitale d'une province barbare. Les maisons sont pour la plupart de bois, & le palais de l'Archevêque est construit des mêmes matériaux, à cela près qu'il est peint en rouge. Je m'informai si l'université contenoit quelque chose qui méritoit attention; mais on m'assura qu'on regarderoit un tel message comme une piece de plaisanterie, puisqu'il n'y avoit rien qu'une petite bibliotheque & quelques instruments de Physique.

JE rendis visite au gouverneur peu de temps après mon arrivée; il m'a procuré des chevaux pour ma route jusqu'à Helsingfors, la premiere ville qui se trouve sur le chemin de Petersbourg, & qui est à cent vingt milles d'ici. Comme il fait fort chaud dans ce temps-ci pendant la journée, je diffèrai mon départ jusqu'au soir. Il y a ici maintenant une grande foire, & je me suis amusé pendant une heure à regarder de la fenêtre de mon appartement, une troupe de trois ou quatre mille payfans de Finlande, qui forment

un coup d'œil charmant dans leurs habillemens rustiques. Adieu.

*Wyborg en Carelie, mercredi,
29 Juin, 1774.*

LA Finlande est plus fertile & mieux cultivée que je ne me l'étois imaginé. Je ne vis point de province en Suede excepté Est-Gothland où il y ait moins de ces rochers pelés, que la nature en son courroux a repandus sur ces royaumes : & nul endroit ne paroît mieux peuplé que cette province. Les paysans parlent un jargon barbare entièrement différent du Suédois & du Russe ; mais dans les villes on se sert généralement du premier de ces langages. Je m'arrêtai un jour de plus à Helsingfors, pour voir cette forteresse immense qu'on a bâtie pour servir de barriere contre les Russes, & où il y a présentement une garnison de 8000 hommes. Elle n'est cependant pas complete ; plus de deux tiers travaillent aux fortifications elle sera en état selon toute apparence, avant la rupture prochaine entre ces deux nations rivales.

JE couchai à Borgo la nuit du vendredi, & le jour suivant à dix heures du soir j'arrivai aux frontieres de la Suede. La riviere Kymen sépare les domaines de Suede de l'empire de Russie. Un pont de bois traverse cette riviere dont la

moitié est constamment réparée par l'une, & l'autre moitié par l'autre nation. Je fus arrêté par la garde des deux côtés, & avant que l'on me permît de passer on me visita rigoureusement. Environ à une lieue de cet endroit ma voiture se rompit au milieu d'un bois, éloigné de plus de deux milles anglois de toute habitation. Il étoit quatre heures du matin lorsque cet accident arriva. Je laissai le postillon pour garder la chaise, & je m'avantai avec mon valet vers le premier hameau. Nous nous adressâmes au premier payfan que nous rencontrâmes, qui étoit Suédois de naissance & qui entendoit la langue. Après bien des supplications, je l'engageai à me ceder une roue de sa petite charette. Je me crus très-heureux d'avoir trouvé ce secours à l'aide duquel j'arrivai le même soir à Frédérics-ham. Tout annonça ici un peuple différent de celui que je venois de quitter. Les traits du visage, la complexion, les manieres, l'habillement des habitants, tout étoit à la Moscovite. Mille lieues n'auroient pu faire une différence plus frappante que cet éloignement de quelques milles seulement. C'est exactement la même chose en passant les Pyrénées, pour entrer de la domination Françoisé dans la Navarre Espagnole. Cela fait voir combien la différence de gouvernement, de police, & de religion change le ca-

caractere des individus qui composent la Société.

Le plan de Frédéricsham est un des plus beaux que j'ai jamais vus. Il réalise en miniature celui de Mr. Christophe Wren, après l'incendie de Londres, en 1666. Toutes les rues partent du même centre, où il y a un très-bel hotel de ville. La vraie politesse & l'hospitalité du Général Sestikoff, auquel, comme gouverneur de la ville j'allai présenter mes respects à mon arrivée me retinrent ici un jour. Il m'introduisit chez le prince Issembourg, un Allemand qui est au service de l'impératrice de Russie. Je le nomme, afin de vous donner un tableau de ce pays, tel qu'il me le dépeignit lui-même. „ Ces provinces, comme vous savez, me dit-il, furent conquises sur Frédéric, roi de Suede par feu l'impératrice Elizabeth. Lorsque les Suédois eurent évacué la province, & qu'elle entra sous la domination de l'impératrice, les paysans, les prêtres & les artisans acheterent les meilleures terres pour des bagatelles. Le pays est dépeuplé stérile & sans culture. Moi-même j'ai acheté depuis mon arrivée, plus de quarante milles anglois de terres pour 2000 (*) roubles. „ Je me rappelai le discours du prince, en passant de Frédéricsham

(*) Environ 400. L. Sterling.

jusqu'à cette place. Tout le pays n'offre qu'un désert, le plus sauvage, le plus pierreux, & le plus affreux qu'on puisse concevoir. Depuis les portes de Frédéricsham jusqu'à l'entrée de cette ville, à peine vis-je d'autres marques de population que quelques hameaux où je m'arrêtai pour changer de chevaux. Et cependant on s'est disputé avec autant d'acharnement cette pauvre frontière, & elle a coûté autant de sang, que les plus fertiles & les plus heureuses régions de la terre.

JE n'ai vu aucun endroit depuis mon départ de Stokholm, où il y ait autant d'industrie & de commerce qu'ici. C'est une ville fortifiée, qui pendant les guerres entre Charles & Pierre fut réputée une des plus fortes places du pays, les Russes ayant été plus d'une fois forcés d'en lever le siège. Mais à présent les fortifications tombent en ruine. J'arrivai ici hier, & je partirai ce soir. J'espère d'arriver demain à Petersbourg, mais il fera probablement fort tard, la distance étant de cent dix milles anglois. Je vous enverrai cette lettre des que j'y serai arrivé. Adieu!



L E T T R E XI.

Petersbourg, Lundi, 11 Juillet 1774.

Vous ne devez pas encore attendre de moi une description de cette grande capitale, qui, quoique l'ouvrage de ce siècle, est déjà devenue une ville immense, & qui offre infiniment plus de matière d'amusement & d'instruction, qu'aucune de celles que j'ai vues jusqu'ici. Je fus frappé d'admiration & de plaisir à la vue des ports, des rues, & des bâtiments publics, qui se sont élevés comme par enchantement, de mémoire des personnes encore vivantes, & qui ont converti les marais de la Neva en une ville des plus magnifiques de la terre. L'imagination aidée par tant d'objets s'éleve au fondateur & se représente en idée le génie tutélaire de Pierre le Grand, qui veille encore sur son ouvrage, & qui contemple avec la tendresse d'un père les palais & les temples qu'il a élevés. Les noms que l'histoire ancienne nous rappelle avec tant d'enthousiasme disparaissent à la vue de cet homme immortel. Les législateurs de la Grece & de l'Égypte n'auroient jamais osé penser à la réforme que le Czar exécuta. Les successeurs de Cadmus de Thebus & de Romulus étoient animés de la même ardeur que leur guide; mais les Moscovites, crou-

passant dans la plus profonde ignorance, séparés par des préjugés ridicules des autres nations de l'Europe, & également esclaves de la superstition, & de leurs anciens usages, devoient être tirés par force, de leur ancienne barbarie, & il falloit les contraindre à recevoir les connoissances, les mœurs & la politesse. J'avoue que je ne puis jamais envisager un événement si récent & si merveilleux sans être entraîné par un espee d'enthousiasme; dont je reviens maintenant pour vous donner une description imparfaite des fêtes dont j'ai été témoin.

J'eus le plaisir d'accompagner sir Robert Gunning, Samedi passé, au palais de Peterhoff, où l'impératrice tient actuellement sa résidence. C'étoit le jour de l'anniversaire de son avènement au trône, jour auquel il y a ordinairement une cour très-brillante. Comme nous arrivâmes de bonne heure j'eus l'occasion de voir les jardins avant que sa majesté parut. Ils sont d'une très-grande étendue, situés sur les bords du golfe de Finlande, & baignés de ses eaux. Le palais est sur une éminence au milieu des jardins, & on y jouit d'une très belle perspective. Il fut commencé par Pierre I; mais il a été agrandi & embelli par les impératrices ses successeurs: de sorte qu'il est maintenant très-grand. En face du bâtiment il y a un canal de quelques cents verges de profondeur,

qui

qui communique au golfe. On y voit trois jets d'eau, qui ne jouent pas seulement les jours de fêtes comme ceux de Versailles, mais constamment toute l'année. Tous les appartements sont très-magnifiques; mais l'anti-chambre du château attira toute mon attention. J'y vis cinq tableaux incomparables des Souverains de la Russie. Ce sont des portraits en pied, mais je ne fais de quel maître. Pierre le Grand est le premier & vis-à-vis la vilageoise Livonienne qu'il éleva de la chaumière à la souveraineté. Je restai quelque temps à contempler en silence & avec étonnement cette femme, qui d'un état si abject est parvenue au trône, & qui en fut digne par sa fidélité, ses vertus & son génie. Elle y est représentée dans le moyen âge; les yeux & les cheveux noirs, l'air ouvert, & souriant avec douceur. Elle est de taille médiocre. Les impératrices Anne & Elizabeth, tiennent aussi leur place dans cet appartement; mais elles n'arrêterent pas longtemps mes regards. Je me hâtai d'examiner le portrait de l'impératrice regnante, qui est dans un costume singulier. Elle est en uniforme russe, bottée, & montée en cavalier sur un cheval blanc. On voit à son chapeau la branche de chêne qu'elle portoit, ainsi que ceux de son parti, lors de la révolution qui l'a élevée au trône impérial. Ses cheveux longs flottent en désordre sur ses épaules. Le peintre a

très-bien exprimé, cet air échauffé que donnent la fatigue d'une grande entreprise & l'ardeur du succès. Ce portrait est très-ressemblant, soit pour la figure, soit pour les vêtements qu'elle avoit, lorsqu'elle arriva, il y a douze ans, à Peterhoff, & s'empara du trône.

PENDANT que j'avois les yeux attachés sur ce tableau, & l'esprit occupé de la triste fin du malheureux empereur, on annonça l'arrivée de l'impératrice. Elle étoit accompagnée d'un cortège nombreux de seigneurs & de gentilhommes. Je ressentis un plaisir mêlé de terreur à la vue de cette femme extraordinaire, que son intrépidité & sa politique ont placée & maintenue sur le trône des Czars. Quoiqu'elle paroisse avoir maintenant un peu trop d'embonpoint, il y a néanmoins dans son port & ses manières une dignité mêlée de douceur qui fait une impression frappante. Elle avoit un habit de soie d'un bleu foncé, rayée d'or, & ses cheveux étoient parsemés de diamants. Après que les ministres étrangers eurent fait les compliments d'usage en pareil jour, j'eus l'honneur de lui être présenté, & de lui baiser la main. Le grand duc & la grande duchesse de Russie suivirent l'impératrice, qui après avoir demeurée à peine une minute dans le cercle, se mit à la table du jeu. Je suivis la foule à l'autre bout de l'appartement, où une Souveraine d'un autre espece, peut-être non moins absolue, & exerçant un em-

pire sans bornes, avoit formé un autre cercle d'adorateurs, par la magie de sa voix, & où ses qualités personnelles recevoient des hommages, peut-être plus flatteurs que ceux que l'on rendoit à la grandeur, puisque c'étoit un tribut payé par le cœur. C'étoit la fameuse Gabrieli, que Brydone vit à Palermo, & que le sort voulut que je rencontrasse à Petersbourg. Elle venoit de commencer un air lorsque j'arrivai: j'écoutai avec grande attention pendant le peu de minutes qu'il dura. Quand elle eut fini je continuai à la regarder, lorsque le comte Rzewusky, jeune gentilhomme polonois m'aborda, & me demanda si je souhaitois de lui parler. Je lui répondis qu'il ne pouvoit me procurer un plus grand plaisir. Elle se leva avec beaucoup de politesse, lorsque le comte lui présenta un gentilhomme anglois, nouvellement arrivé. Je ne perdis point l'occasion d'entrer avec elle en conversation. Elle répondit avec beaucoup d'aisance & de liberté à quelques petites questions que je lui fis. Elle me dit, que, quoiqu'elle fût accoutumée aux climats ardents d'Italie & de Sicile, sa santé n'avoit rien souffert des froids rigoureux de celui-ci; que l'impératrice étoit une bonne maîtresse, & qu'elle avoit lieu d'être contente de sa situation présente: mais que nonobstant elle avoit un violent desir de voir l'Angleterre; qu'elle avoit été souvent sur le point d'entreprendre

dre ce voyage, mais que jusqu'ici elle n'avoit pu se procurer ce plaisir. Je l'assurai que la nation angloise seroit bien heureuse de voir chez elle une femme d'un mérite si extraordinaire & que le nom de la belle Gabrieli étoit déjà trop bien connu parmi nous pour ne lui pas faire la réception la plus obligeante. Je saisis ce moment pour lui demander si elle avoit connu, ou entendu nommer Mr. Brydone, qui étoit à Palerme il y a quelques années, & qui nous a donné une description de sa personne & de sa voix. Elle me dit qu'elle n'avoit point eu le plaisir de le connoître, & qu'elle ne se souvenoit pas d'avoir jamais entendu son nom. Mais elle me nomma M. Hamilton & le Lord Cowper qu'elle avoit connus particulièrement. Notre conversation fut agréablement interrompue par un air qu'elle commença à chanter. Jamais je n'ai entendu une voix si douce, si harmonieuse & si touchante. Rien cependant n'égale la négligence apparente qu'elle affecte dans toutes ses manières lorsqu'elle chante, & elle paroît absolument mépriser l'art de plaire. On m'a néanmoins assuré que sa voix s'est affoiblie depuis qu'elle est ici, & qu'elle n'a plus cette justesse & cette extension qu'elle avoit il y a quelques années. Elle n'a point perdu ici l'humeur capricieuse qu'elle a fait paroître dans les autres parties de l'Europe, puisqu'on la lui attribue ici universellement. Elle étoit

à Milan lorsque l'impératrice l'engagea à venir à sa cour. Elle demanda pour appointement 7000 roubles (environ 1500 L. Sterling) par an, avec une maison & un équipage; & elle ne voulut pas même relâcher le dernier article de ce prix. On lui remontra que le salaire qu'elle exigeoit étoit énorme & extravagant, & pour la porter à le diminuer on lui dit qu'un maréchal de camp n'avoit pas plus. „ Si c'est là la raison, répliqua-t-elle, je conseillerois à sa majesté de faire chanter quelque maréchal”. Sa personne, considérée strictement, n'offre pas beaucoup d'attraits. Elle est d'une taille au dessous de la médiocre; elle a les traits foibles, & les yeux bleus; mais sa gorge est d'une extrême blancheur; & comme son habillement laisse entrevoir une partie de son sein, on ne la regarde pas impunément. Ses charmes n'ont pas manqué de lui attirer une foule d'admirateurs depuis qu'elle est ici, & elle a son favori Russe comme elle avoit son amant Sicilien. Quoique ses appointements soient si extraordinaires, ce n'est qu'en des occasions particulières & les jours de gala qu'elle chante ordinairement. Et peut-être ne l'entendrai-je plus pendant mon séjour en cette capitale.

LA cour se retira entre huit & neuf heures du soir, & je retournai à Petersbourg. Hier je me rendis encore une fois à Peterhoff pour voir la

mascarade & les illuminations dans les jardins. Le premier de ces divertissements est un bal paré *in domino*. Tout le monde sans distinction est admis en cette occasion, & il n'y eut pas moins de 4 ou 5000 personnes. L'impératrice étoit en domino bleu, & elle joua aux cartes la plus grande partie de la nuit. Les illuminations dans les jardins surpassoient de beaucoup toutes celles que j'ai vues de ma vie. On m'a assuré que les Russes surpassent toutes les nations de l'Europe dans ces décorations nocturnes, ainsi que dans les feux d'artifices. Deux arcades illuminées d'une étendue prodigieuse étoient en face du palais: le canal qui se joint au golfe de Finlande étoit illuminé de deux côtés, & la vue étoit terminée par un roc, qui faisoit un effet charmant. De chaque côté du canal on avoit des promenades également illuminées, & dans les lointains on voyoit des festons de lampes de différentes couleurs. Tous les jets d'eau jouoient. Des cascades artificielles, où l'eau tomboit d'une pente sur une autre, sous lesquelles on avoit rangé partout des lampions avec beaucoup d'art, amusoient & surprenoient le spectateur en même temps. De tous côtés on voyoit des berceaux, des pyramides & des temples de feu: enfin les yachts de l'impératrice paroissoient sur l'eau ornés de la même façon. Rien n'est plus propre à exciter dans l'ame ces senti-

timents sombres & tumultueux d'admiration & de plaisir. Quoique les sens seuls soient affectés, ce spectacle ne laisse pas de faire de fortes impressions sur l'esprit. Si l'on ajoute à tout cela le pouvoir de la musique, la dance, les cris de joie, & la présence d'une multitude de personnes des deux sexes, vêtues d'habits qui mettent de niveau toutes les conditions, il faut être bien misanthrope ou insensible pour ne pas offrir quelques grains d'encens sur cet autel de joie & de galanterie. Mais comme cette impression est violente & qu'elle est produite par des causes artificielles, elle se dissipe bientôt, & elle expire avec l'huile & les flambeaux qui l'ont fait naître. C'est un espece d'enchantement passager, un délire de quelques heures qui passe avant qu'on ait eu le temps de le bien considérer. Il y a si peu de nuit pendant cette saison, que si le ciel n'eut pas été fort nébuleux, les illuminations n'auroient pu produire tout leur effet. Cette circonstance néanmoins avec la vapeur noire causée par cette multitude de lampes, qui étoient repandues au dessus des jardins, donna un degré d'obscurité, qui sous le feuillage du bois approchoit beaucoup des ténèbres pendant deux heures, depuis onze jusqu'à une heure du matin; mais avant trois heures le jour parut, & dissipa la splendeur de ce brillant spectacle qui exige les ténèbres.

de la nuit pour répandre son lustre. La lassitude, & la fatigue du corps que je n'avois point sentie auparavant, me rappella alors la nécessité de me reposer. Les lampes s'éteignoient de tous côtés, la compagnie commençoit à se disperser & à quitter la place : Chaque moment diminuoit la magie qui avoit tant charmé auparavant, & l'enchantement passa. Je le quittai avant qu'il disparut entièrement. Je montai en carrosse entre quatre & cinq heures, où en peu de minutes je m'endormis profondément. J'arrivai en ville à huit heures du matin, & le soleil commençoit déjà à être très-chaud. Je me mis au lit fatigué de plaisir, & bien-aisé de goûter le silence & le repos. Quelque magnifique que fût cette illumination, on m'assura qu'elle n'approchoit point de celle que l'impératrice fit faire il y a deux ans lorsque le prince royal de Prusse étoit ici. Sa Majesté alla à sa rencontre à une distance considérable, & on avoit arrangé la marche de façon que leur entrevue arriva sur le soir. Alors ils retournèrent à la ville par un chemin illuminé de la manière la plus magnifique. Les feux d'artifice & les mascarades étoient dans le même goût; & on n'avoit rien omis de ce que le souverain pouvoit produire pour plaire & causer de l'admiration. Si le voyage du roi de Suede à Petersbourg

à lieu; comme on l'espere, ces superbes spectacles seront renouvelés.

IL y a non seulement en cette cour une magnificence & une pompe royale qui surpasse de beaucoup tout ce que j'ai vu ailleurs; mais toutes choses sont d'une grandeur colossale de même que l'empire. Les édifices publics, les églises, les monasteres, les hôtels & les châteaux sont d'une grandeur immense, & semblent destinés à des géants.

LA statue & le piédestal qu'on va dresser à Pierre le grand ne sont pas moins dans des proportions énormes & gigantesques. On pourroit presque les ranger dans la classe des pyramides d'Egypte. On m'a dit que cette maniere de bâtir étoit encore plus générale & plus commune à Moscou. Le palais que l'impératrice regnante y fait bâtir aura deux ou trois milles anglois de circonférence; en attendant on en a fait un de briques pour la recevoir. La ville elle-même est un assemblage immense de villages, & les seigneurs Russes vont ordinairement à cinquante ou soixante verst, qui font au moins quarante de nos milles pour se rendre visite. Il y a dans ce goût une grandeur sauvage & barbare, qu'on ne trouve point dans les ouvrages des architectes & des sculpteurs d'Athenes. Je fais qu'on pourra dire que la différence entre la gran-

deur & l'étendue de la petite republique d'Athènes, & celles du vaste empire de Russie, a pu donner lieu à ces notions exagérées du beau; mais cela ne suffit pas pour altérer le *criterium* invariable de la nature, qui est le même en tous pays.

COMME les fêtes de la cour sont maintenant finies, j'aurai le temps d'aller voir les principaux objets de curiosité & d'amusement de cette ville. Vous pouvez en attendre une description dans ma prochaine lettre. J'ai à la fin abandonné, quoiqu'à regret, le dessein que j'avois d'aller à Moscou, parceque la saison est trop avancée, & que le voyage par terre, par la Livonie, la Courlande, la Prusse, & l'Allemagne est trop long & trop désagréable après le 1 de Septembre, à cause des pluies d'automne qui rendent les chemins presque impraticables. Le temps est à présent extrêmement chaud. Il surpasse de beaucoup les plus grandes chaleurs d'Angleterre. Je suis

Votre Sc.

L E T T R E XII.

Petersbourg, Vendredi 15

Juillet, 1774.

LA vénération des Russes pour leur héros & législateur Pierre approche de l'idolatrie comme vous pouvez bien vous imaginer, & elle augmente à mesure que le temps de son regne est plus reculé. Les personnes éclairées & impartiales, qui ont su se défaire des préjugés, & qui voient les objets dépouillés du faux brillant qui éblouit la multitude, ont cependant envisagé son caractère d'un œil différent, & ont fait de ces actions sur lesquelles sa renommée est bâtie, sinon la matière de leurs censures, du moins un sujet de critique. Cinquante ans qui sont presque écoulés depuis sa mort ont en quelque façon levé le voile de devant le sanctuaire politique; & l'expérience du bien ou du mal que ses réglemens ont fait leur a imprimé le caractère de justice ou d'erreur. L'homme est sujet à tant d'erreurs, il est si borné dans ses connoissances, la sphere de la prévoyance humaine est circonscrite dans de si étroites limites; que les choses qui à la première vue paroissent excellentes, contiennent

souvent un poison caché, que le temps fait éclorre, & qui détruit les avantages qu'on en avoit attendus, & nous force à condamner, ce que nous avions approuvé d'abord. Monsieur de Voltaire, qui dans tous ses écrits se laisse plutôt conduire par le génie & l'imagination, que par l'impartialité & l'exacte vérité, n'a pas peu contribué à rendre cette illusion générale, & à orner son héros Pierre, d'une fausse splendeur. Il y a trois points de vue sous lesquels on peut le regarder; comme souverain, comme législateur, & comme réformateur des mœurs de sa nation; & il y a des personnes qui assurent qu'il ne réussit qu'en partie, même dans la dernière de ces qualités, à laquelle il sacrifia les deux autres. Ecoutez leurs arguments, & décidez vous-même. Il est incontestable, disent-ils, que les Russes, au commencement de ce siècle, étoient enveloppés des ténèbres d'une ignorance profonde. ils n'avoient aucune liaison avec les autres peuples de l'Europe qu'ils méprisoient. Pierre rompit la barrière. Il les força d'adopter des arts & des mœurs dont ils n'avoient aucune idée, de contracter des habitudes & des manières différentes de celles qu'ils avoient auparavant. Mais tout ce changement n'étoit que superficiel. Les Russes perdirent à la vérité cette rudesse qui les caractérisoit, mais ils n'y gagnèrent presque rien. La plus grande partie des boyards, qu

gentilshommes russes, n'ont jamais vu ni la cour ni la nouvelle capitale. Ils vivent dans leurs terres aux environs de Moscou, sans faire leur cour au souverain, s'embarrassant peu des réglemens publiés à 4- ou 500 milles de-là. Mais quelque idée que l'on se forme du changement de leurs usages, on est forcé de regarder le czar Pierre comme un monarque imprudent. Ces vastes possessions de Moscovie, qui s'étendent jusqu'aux frontières septentrionales de la Chine, de la Perse & de la Turquie font de cet empire une partie de l'Asie plutôt que de l'Europe. On avoit très-sagement établi pour métropole la ville de Moscou, qui par sa situation dans l'intérieur de l'empire, facilitoit au gouvernement les moyens d'étendre son autorité dans les provinces les plus éloignées, & de contenir ce grand nombre de tribus ambulantes & féroces, dont on ne peut, qu'avec beaucoup de peine, s'assurer l'obéissance; le czar a négligé toutes ces considérations importantes. Séduit par la manie de devenir souverain Européen, il perdit de vue le poids qu'il mettoit nécessairement dans la balance de l'Asie, pour enlever à la Suede deux ou trois provinces stériles. Il passa même sa vie dans des embarras & des guerres pour conserver ces chétives conquêtes. L'établissement de la capitale dans un coin limitrophe de la Russie, sur les bords du lac de Finlande, dans un ma-

rais où la nature avoit tout refusé, fut la suite de cette fause politique. Si du moins le commerce eût été le premier objet de ses soins en fondant cette ville, son peuple auroit pu retirer des grands avantages de ses liaisons avec l'Europe, & en même temps il auroit conservé son rang dans le systéme de la politique asiatique.

QUE pouvons nous dire de ce prince en le considérant comme pere du peuple, titre qui devroit toujours accompagner celui de fondateur? Le grand nombre des citoyens qui perirent par les vapeurs mortelles qui s'exhaloient des terres marécageuses où Peterbourg est bâti, la sévérité sans bornes, la cruauté même qu'il employa pour introduire & soutenir ses réglemens, portent les ames généreuses & humaines à souhaiter de pouvoir tirer le rideau sur la malheureuse nécessité que l'on cite pour justifier cette partie de la vie du czar. Malgré ces démarches, qui ternissent sa gloire, Pierre fut un grand prince, & il est à présumer que s'il eût vécu plus longtemps, l'expérience l'auroit éclairé sur ses erreurs. Son génie gouverna sous le regne très-court de Cathérine; mais ses autres successeurs ne furent pas discerner ce qu'il y avoit de mal entendu dans son administration. Loin d'avoir augmenté leur grandeur, depuis l'an 1730, ils en font considérablement déchu. Sous le regne de l'impéra-

trice Anne la différence ne fut pas si sensible. Elle gouverna les Russes par la terreur, le *Knout* à la main. Elisabeth qui lui succéda relâcha les rênes du gouvernement, sa douceur lui gagna le cœur de ses sujets. Elle fit vœu de ne point verser de sang pendant son regne par la main du bourreau, & elle tint sa promesse; mais elle s'engagea sans nécessité dans la dernière guerre, où elle sacrifia des milliers de ses sujets. L'impératrice regnante est douce, humaine, & passionnée pour procurer le bonheur de ses sujets; mais les circonstances particulières qui l'élevèrent sur le trône donnent des entraves à son pouvoir, & l'empêchent de suivre ce que la raison lui dicte. Je fais que vous serez surpris de voir un tableau si différent de ceux qu'on nous offre ordinairement de cet empire, que nous regardons comme un objet de terreur politique, dont l'Europe pourroit bien même avoir à craindre une autre monarchie universelle: mais souvenons nous que les lumières d'après lesquelles nous jugeons sont bien foibles, & bien trompeuses, & que nous ne connoissons pas les ressorts secrets qui operent si puissamment, & qui empêcheront probablement cette nation d'atteindre à un degré de supériorité, qui pourroit devenir fatale à ses voisins. Je me suis laissé entraîner trop loin par mes réflexions. J'abandonne ces

spéculations qui pourroient bien vous tromper & me tromper moi-même, pour retourner à des objets qui sont plus à ma portée, & qui me touchent de plus près.

UN des monuments les plus superbes que la reconnoissance ait érigés à la mémoire de Pierre le grand, c'est la statue équestre de ce prince que l'impératrice a fait faire par Monsieur Falconnet. Je fus introduit il y a quelques jours chez ce fameux sculpteur, & j'eus le plaisir de voir le modele qui est déjà achevé. L'artiste y a réuni la plus grande simplicité aux perfections les plus sublimes, il n'y a aucune statue ni ancienne ni moderne qui ait pu lui suggérer l'idée de ce chef-d'œuvre, qui exprime admirablement le caractère du héros, & de la nation sur laquelle il regna. A lieu d'un piedestal orné d'inscriptions & entouré d'esclaves, il est monté sur un roc d'une grandeur prodigieuse où son cheval s'efforce de monter, & dont il a presque atteint le sommet. Cette attitude lui a donné occasion de déployer une grande connoissance de l'anatomie dans les muscles de la partie de derriere du cheval, sur laquelle tout le poids du corps appuie nécessairement. La figure du czar est pleine de feu & de courage. Il tient de la main gauche la bride de son cheval, & il étend la droite, „ en pere & en maître „ comme dit l'artiste.

Sous

Sous le roc est cette inscription : PETRO PRIMO,
CATHERINA SECUNDA POSUIT. „ J'ai tâché ”
dit M. Falconette. „ pendant que je travaillois à
„ ce modele, de saisir autant qu'il étoit possible les
„ vrais sentiments du législateur russe, & de les ex-
„ primer d'une maniere qu'il auroit pu reconnoître
„ lui-même. Je n'ai point orné sa personne d'attributs
„ à la romaine ; je ne lui ai pas donné non plus
„ un bâton de maréchal. Un habillement ancien
„ n'auroit pas été naturel, puisqu'il vouloit abo-
„ lir l'habillement russe. La peau d'ours sur la-
„ quelle il est assis est un symbole de la nation
„ qu'il a civilisée. Peut-être ” dit il, „ le czar
„ auroit pu me demander, pourquoi je ne lui ai
„ point mis de sabre dans la main ? mais il fa-
„ roit en avoir fait trop d'usage pendant sa vie,
„ & un sculpteur ne doit exprimer que ces par-
„ ties du caractere qui lui font honneur, & jet-
„ ter un voile sur les erreurs & les vices qui le
„ ternissent. Un panegyrique étudié pour l'in-
„ scription eut été déplacé & inutile, puisque
„ l'histoire a déjà rempli cette tâche avec beau-
„ coup d'impartialité. Je dois rendre justice au
„ goût & au discernement de l'impératrice re-
„ gnante qui a préféré cette inscription à toutes
„ celles qu'on auroit pu composer. ” Abstraction
faite de l'habileté de cet artiste dans la sculp-
ture, Falconette est un homme d'une profonde

érudition qui possède des talents extraordinaires. Il est citoyen de la terre, n'ayant aucun égard à ces basses distinctions de climat ou de pays qui diminuent la bienveillance du cœur, & qui mettent des bornes à la philanthropie. Il est cependant, à ce qu'on dit, très-sensible aux censures & aux critiques injustes que l'envie ou la multitude ignorante font des ouvrages d'un homme d'esprit. Il fait de grands éloges des peintres que nous avons actuellement en Angleterre, particulièrement de M. Joshua Reynolds avec qui il entretient une étroite correspondance; & ils échangent leurs ouvrages respectifs. *Le comte Hugolino dans la prison* pendoit sur sa cheminée. Il me dit, que cette piece lui avoit été envoyée depuis peu par le Chevalier Reynolds, & qu'il ne pouvoit regarder l'expression délicate de ce tableau sans une terreur mêlée d'admiration. Il me demanda si je connoissois Mademoiselle Angelique, dont il a presque toutes les pieces qu'il aime passionnément. En un mot, sa connoissance m'a fait un plaisir infini. Il m'a permis de la cultiver pendant mon séjour, & je n'en reçois pas moins d'honneur que d'instruction. Comme il a passé le moyen âge de la vie, & qu'il a demeuré à Petersbourg près de huit ans, je ne pus m'empêcher de lui demander, il y a quelques jours, s'il n'avoit pas envie de retour-

ner en France, sa patrie, surtout pendant qu'un jeune prince, qui paroît ouvrir son regne avec grand applaudissement, pourroit l'employer à quelque ouvrage qui serviroit d'ornement à son royaume ?

„ Hélas ! monsieur ” me dit-il „ J'ai vécu assez
 „ longtemps pour savoir que tout monarque, &
 „ particulièrement les jeunes princes, commen-
 „ cent leur carrière avec honneur & approba-
 „ tion, & que le temps détruit ordinairement ces
 „ trophées prématurés. Pour moi je n'ai rien
 „ à demander à ma patrie, lorsque je la re-
 „ verrai, que quelques pieds de terre pour ma
 „ sépulture ; & je ne crois pas qu'elle puisse me
 „ refuser cela.” J'ai toujours remarqué que tous
 ceux qui possèdent des talents supérieurs tien-
 nent le même langage. Après que l'âge tumultueux de la vie est passé, temps, où l'ambition & l'espérance offrent aux hommes un bonheur imaginaire & les trompent ordinairement dans leurs projets ; ils ne font plus d'autres souhaits que de pouvoir vivre dans la retraite, & ils disent avec Tibulle,

Me mea paupertas vitæ traducat inerti,

Dum meus assiduo luceat igne focus.

MAIS vous me direz que je me jette dans des réflexions, tandis que vous n'attendez de moi que

des descriptions. Je finis donc , & je tâcherai ; si je puis , de vous donner dans un jour ou deux quelque idée de cette capitale , selon mes foibles lumieres.

Petersbourg, Mercredi, 20 Juillet

1774.

CETTE ville n'est encore qu'un vaste circuit qui demande des impératrices futures , & presque des siècles pour être rempli. Elle occupe maintenant une étendue prodigieuse de terrain ; mais comme les maisons en plusieurs endroits , ne se touchent point , & qu'il y a de grands espaces , où l'on n'a pas encore bâti , il est difficile d'en marquer , au juste la grandeur. La piété n'a pas manqué d'y ajouter sa magnificence , & d'élever des temples dans presque tous les quartiers. La curiosité & la nouveauté me les ont fait parcourir tous. L'architecture du dehors est presque partout la même. Les Grecs semblent aimer autant les dômes , dans leurs églises , que les Mahométans les minarets. On voit ordinairement un grand dôme entouré de quatre plus petits , tous couverts de cuivre doré , ce qui fait un bel effet , lorsque le soleil donne dessus. Les ornements sont d'une magnificence gothique & barbare : un temple mexiquain ne pour-

roit l'être davantage. Un tableau de la vierge & de l'enfant Jesus est entouré d'ornemens de tête d'or & d'argent, & quelquefois chargé d'habits complets: on ne laisse à découvert que les doigts, que la multitude baise dévotement. Ces tableaux & ces statues bizarres excitent souvent à rire, & la pauvre madonne ressemble à une prisonniere chargée de chaines d'or. L'habillement des papas ou prêtres ressemble beaucoup à celui de l'église romaine. Il est ordinairement composé d'une étoffe de soie précieuse. La maniere dont ils font le service divin a plus l'air d'une conjuration que d'une priere adressée à la divinité. Ils en disent la plus grande partie, si vite, que l'on est forcé de croire qu'il est impossible que le peuple, quelle que soit son attention, comprenne un seul mot de ce que le prêtre dit. St. Nicolas tient encore un rang distingué dans le calendrier Russe. Il a presque autant d'autels que la vierge elle-même. Ils représentent ordinairement la tête de la vierge & de l'enfant Jesus aussi noire ou du moins d'une couleur olivâtre, aussi foncée que le teint des Indiens. Je crois qu'en ceci ils donnent une idée plus juste de sa personne que Raphaël ou le Guide; puisque les femmes syriennes de basse condition, qui sont exposées aux ardeurs du soleil dans les climats brûlants de la Palestine, doivent nécessairement avoir le teint basané. Dans l'église de la

citadelle repose le corps de Pierre I, & des Souverains ses successeurs, qui sont tous dans des cercueils rangés les uns à côté des autres. Il n'y a aucun monument de marbre érigé en leur mémoire; & le seul motif qui puisse engager un voyageur à entrer dans cette église, c'est qu'elle contient les cendres de Pierre le grand. Un seul monarque est exclu de ce lieu, comme indigne d'être enterré avec ses prédécesseurs sur le trône de Russie. C'est le malheureux Pierre III, qui, après sa mort fut exposé pendant quelques jours dans le monastere de St. Alexandre Newfskoi, à quelques milles de la ville, pour persuader au peuple qu'il n'avoit souffert aucune violence, & il y fut enterré ensuite sans cérémonie. Voici quelques remarques sur sa vie & son caractère. Quoique peu de personnes osent dire leur sentiment avec liberté sur ce sujet, je suis néanmoins porté à croire, d'après ce que j'ai entendu, qu'il étoit très indigne, & même incapable de regner: & que, quelque blâme que mérite l'impératrice en qualité de sa femme, il étoit nécessaire, pour le bien de la Russie, de le déposer. Il apporta à Petersbourg tous les préjugés pernicieux d'un Allemand. Il montra ouvertement son mépris pour leur religion, leurs loix & les usages. Il étoit sur le point de commencer une guerre avec le Danemark pour recouvrer ses possessions dans le Holstein, & il alloit

commencer sa marche en peu de jours à travers l'étendue immense de pays qui sépare ces deux royaumes. Il avoit maltraité personnellement sa femme, & il l'avoit aliénée par son imprudence & ses folies. Cette révolution fut exécutée avec beaucoup de vigueur & de célérité. L'empereur étoit ce jour-là à Oranienbaum, n'ayant pas le moindre soupçon de ce qui devoit arriver. L'impératrice partit de Peterhoff, où elle étoit dans ce temps-là, par une porte du jardin. Le prince Orloff la conduisit dans sa voiture, & elle arriva à Petersbourg avant que son absence fût connue. En un instant elle prit possession du palais sans la moindre opposition, & s'étant habillée en uniforme, elle se mit à la tête des gardes, & marcha vers Peterhoff. Dès que l'empereur en reçut la nouvelle il partit immédiatement d'Oranienbaum, & s'embarqua sur un yacht impérial, dans l'espérance d'arriver à Cronstadt qui est presque du côté opposé du golfe, où il eut été en sûreté. Il fut cependant trompé, puisque l'impératrice l'avoit déjà prévenu en envoyant deux vaisseaux pour lui en défendre l'entrée. Lorsqu'il approcha de la forteresse, on lui ordonna de se rendre, sinon qu'on le couleroit à fond: & en même temps on pointa le canon à ce dessein. La comtesse de Voronzoff sa maîtresse, & un grand nombre de femmes qu'il avoit avec lui dans le vaisseau, effrayées de la résistance

qu'on parut vouloir faire, se jetterent à genoux autour de lui, & remplirent l'air de leurs cris pour le porter à abandonner sa résolution; ce qu'il fit en effet. Cédant à ses propres craintes, & à leurs importunités, il n'eut pas le courage d'aller à terre: il retourna à Oranienbaum. Il fut prouvé dans la fuite que les canons n'étoient pas chargés. Le vieux feld-maréchal comte Munich qui venoit d'être rappelé de son long exil en Sibérie, étoit avec lui dans ce moment critique & lui donna le seul conseil qui pouvoit le sauver. Il le conjura d'aller en personne à la rencontre de l'impératrice, & de commander aux gardes d'obéir à ses ordres comme de leur souverain, & il offrit sa vie pour la défense de l'empereur. Pierre n'avoit pas assez de courage, ni assez de présence d'esprit pour appercevoir la nécessité de cette conduite & l'embrasser à l'instant. Au contraire, ne consultant que ses terreurs, il se jeta à terre aux pieds de l'impératrice dans le jardin d'Oranienbaum, & se couvrant le visage de ses mains, il versa un torrent de larmes & la conjura de lui épargner la vie, & de lui assigner ses domaines du Holstein. Elle lui ordonna de se lever, & elle le conduisit au palais de Peterhoff où il signa un papier par lequel il résigna tout pouvoir entre ses mains. En même temps plusieurs chariots couverts prirent différentes routes, afin que l'on ne fût pas dans lequel étoit le prince

qui venoit d'être déposé. Cette grande révolution du plus puissant empire de la terre se fit dans l'espace de quelques heures presque sans confusion ni tumulte. Le peuple accoutumé au despotisme & se souciant très-peu en quelles mains est la puissance demeurèrent spectateurs tranquilles de la révolution. Les gardes furent les seuls acteurs : & toute la scene ne fut qu'une répétition de la conduite de la princesse Elisabeth, lorsque le jeune Ivan fut déposé, il y a quelques années. Nous devons tirer le voile sur le reste de cette triste histoire. On suppose aisément qu'un tel prisonnier ne put pas rester longtemps dans cet état. Le neuvième jour après son emprisonnement on fit courir le bruit qu'il étoit attaqué d'une colique, & bientôt après on annonça sa mort. Nous n'en savons pas davantage. L'histoire éclaircira peut-être ce mystère dans la suite ; mais c'est un de ces événements qu'on ne connoitra point dans ce siècle. Quoique je ne veuille point paroître l'apologiste du crime, la justice cependant exige que je prenne la défense de l'impératrice. On sait que Pierre avoit dessein de la traiter de la manière la plus sévère & qu'il auroit exécuté ses projets, s'il n'eut été prévenu par une si vigoureuse attaque. Si nous ajoutons à cela la conduite irréprochable de l'impératrice depuis ce temps là, la sagesse & la prudence avec

laquelle elle a gouverné, les sentimens d'humanité, qu'elle a fait paroître en tant d'occasions, on fera peut-être porté à détourner les yeux d'une action que la politique d'état rendoit nécessaire, & qui dès le moment de sa résistance devint inévitable. — Je retourne à Pétersbourg.

LES édifices publics de toute espece sont en si grand nombre en cette capitale, qu'ils sont au moins la cinquieme ou la sixieme partie de toute la ville. Il y en a de pierre, mais le plus grand nombre n'est que de briques ou de bois enduit de mortier. Le palais d'hiver est de pierre, il fut bâti par l'impératrice Elisabeth. Il est très-grand, & fort massif. On croiroit que Jean Vanbrug a été appelé pour aider à en tracer le plan, car rien ne ressemble plus à sa maniere de bâtir. Il n'est cependant pas encore entièrement achevé, comme presque tout autre chose en Russie. La situation en est agréable, sur les bords de la Neva, au centre de la ville. Il y a à côté un petit palais bâti par l'impératrice regnante, & appelé, je ne sais pourquoi, *l'hermitage*. Il ne ressemble pas plus aux idées que nous avons d'un hermitage, qu'à un temple; mais lorsque sa majesté y fait sa résidence elle est en retraite, & il n'y a ni cour ni assemblée. On me permit il y a quelques jours de voir les appartemens, qui sont très-jolis, & meublés avec beaucoup de goût. Il y a deux

galeries de peintures, qui furent achetées dernièrement en Italie pour des sommes immenses. Je voudrois bien y pouvoir passer quelques heures, chaque jour. La couronne que je vis dans ce palais est peut-être la plus riche de l'Europe. Elle est faite en forme de bonnet, & entièrement couverte de diamants. Le fameux diamant, que le Prince Orloff a acheté pour 500,000 roubles, & qu'il a présenté, il y a quelques mois à sa souveraine, est placé dans le sceptre. Il surpasse de beaucoup en grandeur le diamant de Pitt, & il est au moins d'une aussi belle eau. Les lapidaires assurent que c'est le plus beau & le plus rare que l'on ait jamais porté de Golconde.

IL y a ici deux académies, l'une des arts, & l'autre des sciences. L'impératrice regnante a fondé la première, qui sera un superbe édifice lorsqu'il sera fini. Elle est pourvue de maîtres dans les différentes branches de la littérature, & remplie des meilleurs modèles de sculpture Grecque & Romaine. Je ne trouve pas, cependant qu'il y ait encore paru des génies éminents, quoiqu'ils n'aient pas été sans artistes. La nature semble avoir relégué la perfection de ces productions élégantes & exquises dans des climats particuliers, où elles naissent d'elles-mêmes en certains siècles; & elles ne sont jamais qu'imparfaitement copiées par

les autres nations où les germes ne sont pas si bien préparés, ni les organes si bien disposés.

LA Riviere de Neva a pour moi plus de charmes que tout autre chose que je vois ici. La Tamise n'y est pas comparable en beauté ; & comme son courant sort constamment du lac Lodoga pour se jeter dans le golfe de Finlande, elle est toujours pleine, claire & parfaitement pure. Ses bords forment, sans contredit, la plus belle promenade du monde. Ce n'est point un quai, puisque les vaisseaux ne montent jamais jusqu'à cette partie, mais c'est un endroit de parade, qui a un mille d'étendue, dont les bâtimens ne peuvent guere être surpassés en beauté. On doit encore en augmenter l'étendue de presque le double. Il y a un pont de bateaux sur la riviere, où elle a le moins de largeur. De cette belle riviere on a formé des canaux dans toutes les parties de la ville. Nulle situation ne seroit plus favorable au commerce, si l'inclémence du climat ne la tenoit gelée pendant cinq ou six mois de l'année. Comme cette place est l'ouvrage de peu d'années, elle est faite avec beaucoup de régularité. Rien ne paroît vieux & la plupart des bâtimens ne sont pas encore achevés ; ils ont une belle apparence, & ils sont comme tout autre chose, plus grands, que ce que j'ai vu ailleurs. Les rues sont pour la plupart pavées ; mais on a la coutume ici dans

plusieurs endroits de couvrir les rues d'un plancher de bois. On m'a dit que cela étoit encore plus commun autrefois à Moscou, où, dans les fréquents incendies qu'ils sont accoutumés d'avoir, la rue même prend flamme, & le feu devient terrible, comme les maisons sont aussi pour la plupart de bois, même à présent.

LA police de Petersbourg est très-bonne; on peut se promener à toute heure de la nuit en grande sûreté. Il arrive de temps en temps un meurtre, mais ils ne sont pas fréquents.

DANS cette saison de l'année, que la cour est hors de ville, il n'y a point de spectacles publics excepté au palais impérial, où il y a comédie Russe & Françoisé deux fois par semaine. Les places sont réglées suivant le rang, & on ne paie point d'argent pour l'entrée, comme c'est l'amusement de l'impératrice, & qu'il est limité aux personnes de qualité. Pour moi, je trouve plus de plaisir à me promener tous les soirs jusqu'à onze heures ou minuit sur les bords de la Neva, ou dans les jardins d'été qui appartiennent aussi à la couronne, & qui sont toujours ouverts. Ils sont situés au bout de la promenade dont je viens de parler, & ils sont pleins de statues, de jets d'eau & de fontaines. Mon heure de sortir est maintenant venue, & la soirée est trop belle, pour ne pas en jouir. Ainsi adieu.

L E T T R E XIII.

Petersburg, Samedi, 23 Juillet, 1774.

LEs Russes d'origine qui n'ont pas dégénéré de leur façon d'être primitive, par le commerce avec d'autres nations, ont dans leurs mœurs plus de rapport avec les Asiatiques qu'avec les Européens. Les hommes de la classe du peuple portent généralement la barbe longue, en dépit des édits rigoureux de Pierre le Grand. Les femmes ne font que se ferrer la tête avec un morceau de soie ou de toile, dans le goût des turbans. Elles portent le reste, des vêtements assez approchant des nôtres. J'en ai cependant vu plusieurs dans l'ancien habillement russe de différentes provinces, qui est assez grotesque. Il y en a dont la coëffure s'avance de 6 en 7 pouces sur le front, & qui est enrichié de perles; d'autres portent une espèce de bonnet lacé sur la tête, & le reste de leur vêtement n'est pas moins singulier.

Je viens de voir plus de 200 personnes des deux sexes qui se baignoient pêle-mêle. Vous-vous appellerez à cette occasion la manière dont Milady Montague décrit les bains de Ste. Sophie, & vous attendrez quelque chose de la même nature; mais

rien n'est plus différent. Les vives couleurs de sa plume ont tracé un tableau plus voluptueux & plus enchanteur, que tout ce qu'Ovide a jamais imaginé, ou que le Titien a peint: nous y voyons les houris de Mahomet réalisées, & la beauté sans voiles dans toute sa magnificence; mais ici c'étoit une perspective qui excitoit plutôt le dégoût que le desir, & il n'y eut que la curiosité qui pût m'y mener. Il y a plusieurs de ces bains publics à Petersbourg, où tout le monde entre pour quelques copics. Il est vrai qu'on y a destiné des places séparées pour les hommes & pour les femmes, mais ni les uns ni les autres ne paroissent guere faire attention à cette différence, on se mêle sans distinction & l'on se baigne tout nue. Une chose non moins extraordinaire, c'est que l'un & l'autre sexe se rendent d'abord dans une piece échauffée à un degré si excessif, qu'on a peine à y respirer. Ils y restent jusqu'à ce que leur corps soit couvert de sueur; alors ils se plongent dans la Neva, ou se font jeter plusieurs seaux d'eau froide sur eux. Ces bains peuvent endurcir les corps russes; mais je crois qu'ils produiroient tout un autre effet sur les constitutions angloises. La plupart des femmes sont les plus hideuses personnes que j'aie jamais vues, & m'ont rappelé la Canidie d'Horace, avec laquelle elles peuvent aller de pair. J'y ai compté environ une demi douzaine de

jeunes filles passablement jolies, & on n'auroit pas pu les placer plus avantageusement que parmi ces spectres. En qualité d'observateur de la nature je trouve qu'on ne pourroit fréquenter une meilleure école, puisque l'imagination peut à peine se figurer une attitude qui ne se trouve point ici; mais comme voluptueux je ne voudrois plus y aller. Un gentilhomme avec lequel je me trouvai, il y a quelques jours, me communiqua une remarque que j'ai crue ingénieuse & assez vraisemblable. Nous parlions des danseuses indiennes que j'avois vues à Goa, Mangalore & autres endroits de la côte de Malabar & qui comme l'on fait, sont nubiles & souvent meres à l'âge de onze ans. Cette fécondité précoce est due à la proximité du soleil, qui mûrit les hommes ainsi que les végétaux, plus promptement sous le tropique qu'ailleurs. Il ne faut pas croire dit-il que l'opposé arrive parmi nous; & que si une Indienne parvient à sa maturité à 11 ans, une Moscovite ne l'acquiert qu'à 22. Les femmes de ce pays-ci sont toutes formées & avancées de bonne heure, en dépit de la nature. Pendant six mois d'hiver elles sont renfermées dans des appartements où les poëles répandent une chaleur excessive. Au sortir de l'hiver elles entrent subitement dans un été très-chaud de 2 ou 3 mois. Il suit de tout cela, ainsi que des bains chauds, qu'elles aiment avec passion, qu'elles manquent,

ainsi

ainfi que toutes les productions forcées de cet éclat, de cette fraîcheur qui font les dons de la nature préparés dans une juſte progrefſion. On ne voit point à la plupart de nos femmes cette fermeté & cette élaſticité charmantes de la chair, ſi indiſpenſablement néceſſaires pour former la beauté. J'avoue que cette obſervation me parut non ſeulement fondée en raifon, mais qu'elle fut confirmée par ce que je vis dans l'aſſemblée, à laquelle j'aſſiſtai l'après-midi.

ABSTRACTION faite de cette influence particulière du climat, & des moyens qu'on emploie pour en modérer la rigueur, le ſexe ruſſe mérite peu d'éloges. Il eſt vrai qu'on m'a dit que les idées de la beauté & le goût pour les femmes différoient beaucoup en Ruſſie de ce qu'ils ſont chez nous; & qu'une femme pour prétendre au titre de belle devoit peſer au moins 200 livres. L'impératrice Elizabeth étoit une de ces beautés maſſives: c'eſt ainſi qu'on la voit dans ſes portraits. On prétend qu'il n'y a point de cour en Europe où il regne tant de galanterie que dans celle-ci, & on dit que les dames qui l'a compoſent n'auroient pas mal figuré dans celle de Jeanne de Naples, ſi fameuſe dans l'hiſtoire. La conduite de ſa Majeſté fut néanmoins très-févere, dans l'affaire d'un certain miniſtre qui réſidoit en cette cour, il y a quelque temps. Si l'on ajoute foi aux

bruits, il avoit été plutôt séduit que séducteur d'une fille d'honneur ; dès que l'impératrice put montrer son ressentiment, la demoiselle fut envoyée en retraite pour jeûner jusqu'à son trépas.

LE temps est prodigieusement changé depuis cette semaine: toute la violence des chaleurs est passée, & on dit qu'elle ne retournera plus cet été. On n'a point de fruits ici excepté les fraises & les framboises; les pommes, les poires, &c. sont presque inconnues. On y a cependant, à ce que l'on m'a assuré, d'excellents melons, des grenades, & des pommes de pins, apportés d'Astracan à Pétersbourg en vingt-et-un jours, ce qui est au moins une distance de quinze cents milles. En effet lorsqu'on considère l'étendue immense de cet empire on se perd dans ses idées. On compte cinq mille lieues d'Angleterre, d'ici à Kamschatka qui forme les bornes incertaines de leur domination du côté de l'est. Du côté du nord elles s'étendent jusqu'à la Nouvelle Zemble, le Groenland, & Dieu fait où. On y compte six royaumes différents, dont on peut voir les couronnes à Moscou: savoir la Russie, la Sibérie, Casan, Astracan, & deux autres, dont je ne fais pas les noms. Le sol, le climat, & les produits des terres doivent être infiniment différents dans un empire si étendu. Ceux qui ont vu l'Ukraine, nous la représentent comme la plus fertile,

& la plus délicieuse province de la terre. Le pays autour de cette capitale est un marais, couvert de bouleaux & de sapins. Il ne s'y trouve pas une seule hauteur dans l'espace de plusieurs milles. Toutes les maisons de Petersbourg sont bâties sur pilotis, comme celles d'Amsterdam; ce qui m'a fait souvent ressouvenir de la Hollande.

ENTRE autres édifices publics, j'en vis un dimanche passé, qui ne peut guere être surpassé en utilité par aucun autre de l'Europe, & qui est digne de l'impératrice regnante, qui peut passer pour la fondatrice. Cette maison fut commencée par Elisabeth, à dessein d'en faire un couvent de religieuses. C'est un bâtiment très-magnifique, mais qui n'est point encore achevé, ainsi que tout autre chose que l'on voit ici. Sa Majesté regnante qui préfère la science à la superstition, l'a converti en une maison publique d'éducation, où de jeunes filles de toutes conditions sont instruites aux dépens de la couronne, dans tout ce qui est nécessaire à leur sexe, ou qui peut servir à l'orner. Les demoiselles de famille noble sont élevées d'une manière tout-à-fait différente des autres. Je crois avoir oui dire qu'il y a à présent plus de deux cents trente filles de qualité, & plus de quatre cents autres, dans cet admirable séminaire.

QUELQUES réglemens de police m'ont paru singuliers, quoique je doive avouer qu'ils pro-

duisent des effets salutaires. Me trouvant indisposé peu de temps après mon arrivée, j'envoyai mon valet pour m'acheter un peu de magnésie. Il vint me dire qu'aucun apothicaire n'avoit voulu lui en vendre; & que trois ou quatre d'entr'eux l'avoient assuré, qu'ils n'oseroient en donner un dragme, si on leur donnoit cent ducats, à moins d'une ordonnance signée d'un médecin. Esculape ne pouvoit faire une loix plus avantageuse à la faculté, mais elle empêche les empiriques de tuer une infinité d'hommes, comme ils font impunément parmi nous. Il y a un autre réglemeut, très-utile en effet, mais fort incommode aux étrangers: quelques pressantes affaires que puisse avoir un étranger il ne peut quitter la capitale pour passer les frontieres, sans l'avoir fait annoncer dans les papiers publics, dix jours avant son départ. On doit se souvenir cependant, que Petersbourg n'est point une ville de passage, & qu'il est rare qu'une personne y vienne, pour n'y demeurer qu'un jour ou deux; de façon que cet inconvénient n'est pas si grand, ni si universel qu'il paroît d'abord.

J'AI fait une excursion ou deux à la campagne: particulièrement à Gatchina, palais du Prince Orloff, environ à quarante milles de la capitale. Il est situé dans le plus bel endroit qui se trouve autour de la ville, & il sera superbe lorsqu'il sera achevé. Les jardins sont faits dans le goût

anglois, par un homme de mérite que le prince y envoya à ce sujet. La nature du sol, & une belle piece d'eau près de la maison, lui donnerent carrière pour déployer son génie. A mon retour, je vis le palais de Zarsco-Zelo: il fut bâti par Elizabeth. C'est le triomphe le plus complet d'un goût barbare qui regne dans ces royaumes du nord. La situation en est basse, & il n'a presque aucune vue sur la campagne des environs. Il est très-grand, & le frontispice est d'une étendue considérable; mais il n'y a que deux étages. Tous les chapitiaux des colonnes, les statues & plusieurs autres parties de l'architecture extérieure sont dorées; & l'on ne voit presque autre chose dans les appartements du dedans. Il y a une chambre qui est meublée dans un goût particulier: les murs sont incrustés d'ambre, travaillé en festons & autres ornements du même genre. Sa transparence & sa rareté font un bel effet. Ce fut un présent du roi de Prusse à la feue impératrice. L'Impératrice regnante préfère cette place à toutes les autres, & lorsqu'elle y est, elle est en retraite, comme dans la ville à l'hermitage.

JE n'ai encore rien dit du grand duc de Russie, l'héritier de la couronne. Il est difficile de savoir quelles qualités ou talents il possède réellement, puisque sous ce gouvernement despotique & jaloux, le successeur à l'empire n'a pas le moindre pouvoir. Il n'a encore fait connoi-

tre en rien son génie & son caractère. Ceux qui le connoissent, disent qu'il est doux & affable, & qu'il promet de grandes choses. Mais combien ces marques ne sont elles pas incertaines, & que nous aurons peut-être de la peine à le reconnoître dans le futur empereur Paul I. Il est marié, comme vous savez, depuis onze mois. La grande duchesse, qui est une princesse allemande de la maison de Hesse-Darmstadt, est bienfaite de sa personne; & elle a je ne fais quoi dans sa physionomie & son maintien qui annonce les qualités du cœur les plus estimables. On assure que le duc lui est fort attaché.

JE vis hier une relation dans nos papiers anglois, qui sont connus par toute l'Europe, pour être le dépôt des mensonges, que le rebelle Pugatchef a été fait prisonnier, & qu'il a fini son rôle. Rien de moins vrai: il s'est retiré au contraire dans les provinces méridionales de l'empire, où il exerce encore les mêmes ravages. Je viens d'apprendre que quatre nouveaux régiments ont reçu ordre de marcher contre lui. Il a été ici ce que Ali-bey fut en Egypte, & il trouvera probablement à la fin la même destinée.

LA mort du grand Seigneur ne paroît pas avoir causé aucun changement dans la guerre entre la Porte & la Russie. Deux puissantes armées sous le commandement du prince Dolgorucki & du

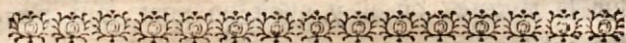
maréchal Romanzoff font aux mains avec les Turcs; la première dans la Crimée, l'autre sur le Danube dont on a arrosé les bords de sang humain. La nouvelle d'un grand avantage remporté par les troupes impériales fut reçue ici, il y a dix ou douze jours. Mais la paix paroît encore être bien loin. De nouveaux Bachas & de nouveaux Janisfaires prennent la place de ceux qui ont été tués dans la dernière action; & les Turcs devenus plus prudents par tant de défaites, adoptent la maxime de Fabius, & tâchent d'épuiser leur ennemi en prolongeant cette guerre dispendieuse & meurtrière. C'est assurément le meilleur parti qu'ils puissent prendre, vu la distance immense de la capitale de cet empire au théâtre de l'action. Les sommes immenses requises pour subvenir à cette guerre empêchent d'achever les bâtimens publics, & retardent l'embellissement de cette capitale. Les amis des arts & de la paix déplorent cette malheureuse nécessité.

LE fameux globe de Tycho Brahe, que Pierre le grand reçut de Frédéric IV, Roi de Danemarck n'existe plus: il fut consumé par le feu en 1747. Je vis ce matin le nouveau, qu'on a construit dernièrement sur le modèle de l'autre. Il est un peu moins grand. Il a onze pieds de diamètre d'un pôle à l'autre. Le dedans qui

contient une table avec des sieges autour, peut admettre douze personnes. Je m'y assis pendant quelque temps. Dans la concavité on voit toutes les constellations; les étoiles sont marquées suivant leurs différentes grandeurs par des clous d'argent entourés de rayons. Sur la partie extérieure du globe, on a peint les différents pays de la terre; mais cet ouvrage n'est pas encore achevé. On a fait un bâtiment rond dans un endroit détaché de toute autre maison, pour y placer cette belle machine astronomique, qui est, à ce que je crois, la plus grande de cette espece qui se trouve en Europe.

Je suis maintenant sur le point de quitter Petersbourg, pour retourner en Angleterre. J'ai fait trop peu de séjour ici pour pouvoir connoître le génie, les manieres, & le caractere des Russes. J'ai vu la résidence de la cour, mais je n'ai pas vu l'ancienne capitale de l'empire. Si je suivois mes inclinations, je ne me contenterois pas d'avoir vu Petersbourg, mais j'irois voir aussi Moscou; de-là je continuerois ma route par Casan & Astracan, jusqu'à Constantinople. On se moque de moi, & l'on me jette un regard de surprise, lorsque j'affure que c'est là mon intention, & que ni les dangers ni la fatigue n'ont rien d'effrayant pour moi, quand l'instruction est la recompense de mes travaux. Je fais que cette façon de penser

n'appartient pas à tout le monde, & qu'elle doit paroître peu vraisemblable à bien des personnes. Je m'efforcerois en vain d'allumer cet enthousiasme passionné, cette avidité insatiable, ce plaisir divin que je goûte dans cette occupation, dans le cœur de ceux à qui la nature n'a pas donné les mêmes sentimens. Ce charme idéal mais irrésistible dont l'enthousiasme revêt les objets, qui élève l'esprit de l'homme, & qui lui fait mépriser les richesses, le pouvoir & les plaisirs, pour chercher à s'instruire, n'est pas donné à tout le monde.



L E T T R E XIV.

Narva, Dimanche, 13 Juillet

1774.

JEUDI passé à six heures du matin je quittai Pétersbourg, où plusieurs petits accidents m'avoient retenu plus long-temps que je ne m'étois proposé. Tout le pays depuis cette capitale jusqu'aux portes de Narva est une vaste plaine unie partout, & couverte de bled en plusieurs endroits, que les payfans sont déjà occupés à moissonner. Cette contrée me fit souvenir de la plaine de Salisbury à laquelle elle ressemble extrêmement. J'a-

vois résolu de ne m'arrêter que quelques heures à Narva, mais les pressantes sollicitations de deux ou trois gentilshommes fort polis, que j'ai rencontrés ici, m'ont fait prolonger mon séjour. Vendredi après-dîner ils me conduisirent hors de la ville pour me montrer le célèbre endroit, où Charles XII défit 100,000 Moscovites avec une poignée de Suédois. Les retranchements du camp des Russes sont encore très-visibles, & l'on m'a assuré qu'ils s'étendent, près de dix-huit milles anglois sur les bords du golfe de Finlande. Leur principal quartier étoit établi dans une petite isle sur la riviere, où il y avoit un pont, qui s'enfonçant sous la foule des fuyards, fit périr plus de Moscovites, que n'avoient fait les ennemis. Pierre vengea sévèrement la honte de son armée dans cette malheureuse journée, lorsque dans la fuite il prit Narva, & qu'il en fit transporter les habitants dans les contrées les plus éloignées de son empire. On montre encore le bastion où il donna l'assaut; & on dit qu'ayant trouvé le commandant de la place en robe de chambre, il lui donna plusieurs coups, lui reprochant d'avoir négligé les intérêts de son souverain, & d'avoir été trouvé dans un habillement si indigne d'un soldat.

UN homme de condition, fort poli, & extrêmement versé dans les sciences m'a raconté une anecdote concernant sa famille. Je vous rapporterai

ici ses propres paroles autant qu'il sera possible. Elle m'a paru très-intéressante & très-singulière. „ Ma mere, ” dit-il, „ & sa sœur ainée étoient „ nées en Livonie, & devinrent captives du Czar „ lorsque cette ville fut prise. Elle furent ven- „ dues comme telles aux Russes, & emmenées „ dans l'intérieur de l'empire. La fortune ne les „ avoit pas même laissées ensemble dans cet état „ d'exil; & l'une ne savoit pas à quel maître ap- „ partenoit l'autre. Ma mere, après deux ans „ d'esclavage trouva sa sœur, dont le sort avoit „ été plus heureux. Un boyard, ou gentilhom- „ me russe, épris de sa personne, l'épousa. Elle „ employa tout de suite son bien & son pouvoir „ pour mettre sa sœur en liberté. Ma mere de- „ meura chez elle jusqu'à ce que l'impératrice „ Catherine qui étoit une villageoise de Livonie „ obtint la liberté de toutes les personnes de son „ pays & leur procura en même temps la restitu- „ tion de leurs maisons, & de leurs effets. Cet „ édit engagea ma mere à retourner à Narva. Il „ seroit inutile de vous rappeler, que le grand „ prince Menzikoff, qui de l'état de garçon pa- „ tissier, fut élevé par son génie & son mérite aux „ plus hautes charges de l'empire, fut depuis exi- „ lé en Sibérie, & tous ses biens confisqués. Le „ boyard qui avoit épousé ma tante, étoit un de „ ses principaux partisans, & il avoit la surinten-

„ dance de tous ses biens. Il fut enveloppé dans
 „ la disgrâce du prince, & réduit à un état de
 „ pauvreté & de misère. Sa femme eut tout de
 „ suite recours à sa sœur, qui eut alors occasion
 „ de rendre les bienfaits qu'elle avoit autrefois re-
 „ çus. Ma tante que j'ai très-bien connue, est
 „ morte: mais ma mere est encore en vie.
 „ J'ai entendu mille fois cette histoire de sa bou-
 „ che, & je suis sûr de la vérité. Il y a, „ ajou-
 „ ta-t-il, „ plusieurs personnes encore vivantes,
 „ qui se souviennent de la bataille de Narva.
 „ Entr'autres il y a un vieillard à qui une cir-
 „ constance très-extraordinaire sauva la vie. Il
 „ étoit un enfant à la mamelle d'environ onze
 „ mois. Quelques soldats moscovites, par une
 „ cruauté barbare, l'arracherent des bras de sa
 „ nourrice, le jetterent contre un mur, & s'en
 „ allerent le croyant mort. La nourrice cepen-
 „ dant y retourna, & voyant qu'il donnoit enco-
 „ re des signes de vie, elle le rapporta au logis;
 „ & il vit encore à présent ”.

J'EMPLOYAI la plus grande partie de la jour-
 née de hier à examiner l'embouchure de la riviere,
 qui est environ à huit milles d'ici. Le beau temps
 nous engagea à aller en bateau sur le golfe de
 Finlande. Les vaisseaux de grand port demeu-
 rent sur la rade, l'entrée de la riviere étant fer-
 mée par des bancs de sable, quoiqu'elle soit pro-

fonde partout ailleurs. Elle se décharge dans le lac Peipus environ à quarante milles de Narva. De l'autre côté de ce lac est situé la ville de Plescow en Moscovie : elle fournit à Narva le bois de sapin & le chanvre, qui sont presque les seuls articles de son commerce. De l'autre côté de cette rivière vis-à-vis de la ville, est un grand fauxbourg avec une ancienne forteresse appelée Ivanogorod. Elle fut bâtie par un czar nommé Jean Basiliwitz, qui étoit, si je ne me trompe, contemporain de notre Elizabeth, & fit un traité de commerce avec les Anglois sous son règne. Ces villes ont servi de frontières pendant une longue suite d'années entre la Russie & la Suede.

LE même gentilhomme dont je vous ai déjà parlé, m'a communiqué quelques particularités relativement à l'antiquité de Narva. Cette ville fut fondée par Waldeman I, Roi de Danemark, dont on conserve avec grand soin la chartre originale dans les archives de la ville. Les souverains ses successeurs la vendirent aux chevaliers de l'ordre teutonique. Sigismond roi de Suede & de Pologne la conquit sur eux, vers la fin du seizième siècle. Les rois de Suede lui accordèrent dans la suite des privilèges particuliers, qui furent tous confirmés par Pierre le grand, lorsqu'elle changea de maître.

J'eus le plaisir de dîner hier dans la compagnie de quatre dames habillées à la mode de Livonie. Rien ne pouvoit mieux réaliser cette magnificence barbare dont on a fait si souvent la description, & que l'on voit si rarement aujourd'hui en Europe. Leurs ornements étoient d'un prix excessif, & auroient pu être portés par les personnes du plus haut rang sans dégrader leur qualité. Leurs têtes étoient couvertes d'un bonnet de perles dont la valeur étoit au moins de deux mille roubles; & elles avoient encore plusieurs rangs de perles autour du cou. Une partie de la gorge étoit découverte, l'autre étoit cachée par une robe de soie rouge bordée d'une large dentelle d'or qui leur descendoit jusqu'aux pieds. Leurs bras n'avoient d'autre couverture que les manches de leurs chemises; & lorsqu'elles sortent elles se couvrent la tête d'un voile de soie qui descend sur les épaules. Une autre preuve de ce que j'ai avancé sur la fécondité précoce des femmes dans ces pays septentrionaux, c'est qu'une de ces quatre dames est mariée depuis six mois, quoiqu'elle ne soit âgée à présent que de douze ans & demi: ce qui n'est point regardé ici comme extraordinaire.

Je vais maintenant dîner à la maison de campagne d'un gentilhomme environ à un mille d'ici, près de la cataracte de la rivière. Dans l'après-

dinée je continuerai ma route vers Riga, & je finirai probablement cette lettre dans quelque endroit de Livonie.

Riga, Lundi, 8. d'Août, 1774.

LA promenade est charmante sur les bords de la rivière depuis Narva jusqu'aux cataractes. Une petite île qui divise le courant de l'eau précisément en cet endroit forme deux cascades. Je n'en vis qu'une, car on ne peut jamais les voir toutes deux à la fois, comme sur le Dahl en Suede. Leur largeur m'a paru d'environ 130 verges, mais la chute n'est que de dix-huit ou dix-neuf pieds. Elle fait néanmoins beaucoup de bruit & il s'en élève une espèce de brouillard, ce qui joint aux objets pittoresques d'alentour affecte agréablement l'ame & arrête le spectateur.

IL étoit six heures du soir avant que je retournasse à la ville pour continuer ma route. On passe d'abord par les plaines que les Moscovites occupoient le jour qu'ils furent défaits par Charles XII, ensuite on tourne à gauche; & lundi au soir je me trouvai sur les bords du lac Peipus que je cotoyai pendant plusieurs milles. Vers la nuit j'arrivai à Ninall petit village, baigné des eaux du lac & très-agréablement situé. De-là je n'eus que quarante ou cinquante milles jusqu'à Derpt, où

J'arrivai le lendemain matin. Cette place qui est plutôt un grand village mal bâti qu'une ville, étoit autrefois, lorsque la Livonie appartenoit aux Suédois, une forteresse d'importance sur les frontières de Moscovie, où l'on entretenoit une nombreuse garnison. Précisément au dessus de la ville est une éminence, où l'on voit les ruines d'une abbaye, ou d'une cathédrale que les Russes sont occupés à demolir tout-à-fait. Cette éminence qui est très-propre à bâtir une forteresse, leur a fait commettre cet outrage envers les vénérables restes de piété & de magnificence que ce bâtiment offroit. La postérité verra l'étendard où a été la croix; & la trompette où étoit la cloche des matines. Celui qui révere l'antiquité ne peut s'empêcher de déplorer les coups funestes que la guerre ne cesse de porter aux productions de l'art & de l'élégance. Les traditions que j'ai trouvées chez les habitants de la ville, concernant cet édifice sont très-vagues. Ils disent que les chevaliers de l'ordre teutonique, qui furent les premiers seigneurs de Livonie, en sont censés les fondateurs: que les Russes & les Polonois dans leurs différentes incursions l'ont souvent pillée & saccagée, & que dans une de ces irruptions les habitants de Derpt qui s'y étoient réfugiés, furent tous massacrés.

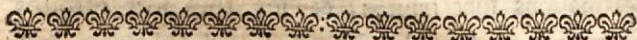
Je poursuivai ma route pendant l'après-dinée par les plaines les plus fertiles qu'on puisse voir. Ce
char-

charmant vallon finissoit environ à quarante milles de Derpt. A l'approche de la nuit j'entrai dans une épaisse forêt de sapins & de bouleaux, où la chaise s'enfonçoit dans le sable jusqu'à l'essieu. La nuit étoit extrêmement obscure; il faisoit un rude vent, & il pleuvoit à verse. Il étoit une heure du matin lorsque j'arrivai à la poste qui est au milieu du bois. Comme j'avois résolu d'attendre le retour du jour, je me couchai dans mes habits, & je m'endormis tout de suite. La fatigue des deux nuits précédentes que j'avois passées dans ma voiture, me rendoit ce peu de repos très-nécessaire. La même forêt continua les deux jours suivans. Vers le soir j'arrivai à Wolmar, petite ville, autrefois fortifiée, où l'on voit encore la citadelle & les remparts construits par les Suédois. De là il n'y a plus que huit milles jusqu'à Riga, où j'arrivai vendredi matin. La route depuis Narva jusqu'à cette ville est de plus de 300 milles anglois. Mon séjour en cet endroit a été plutôt réglé par le caprice, que proportionné aux objets d'amusement & d'instruction qu'il offre. Il eut été difficile de trouver un endroit plus dépourvu de beautés naturelles pour bâtir une ville. Elle est entourée de tous côtés par des sables arides, & si un voyageur jugeoit de la Livonie d'après la perspective qu'offre ce désert, il accuseroit assurément de mensonge les auteurs qui

l'ont appelée le grenier du Nord. Ce fut, selon toute apparence, le commerce qui donna naissance à cette place, & c'est le commerce qui la soutient & l'enrichit encore aujourd'hui. La rivière Duna est une source inépuisable d'abondance; elle parcourt une grande partie de la Pologne, & elle sert à transporter les principales marchandises de ce royaume. Le bois de charpente fait un objet considérable de commerce. On m'a assuré que la plupart des grands arbres font deux ans en chemin pour arriver à Riga. On les coupe près de Bender sur les Bords du Niester. De là on les traîne sur les neiges pendant l'hiver jusqu'à la Duna, par où on les apporte ici la saison suivante. Les Polonois arrivent ordinairement en Mai & Juin, & ils s'en retournent avant la fin de Juillet: à présent il y en a très-peu. Le pont est un des ouvrages les plus singuliers de l'Europe. Il surpasse en longueur celui de Rouen, & tous ceux que j'ai vus auparavant. Je me connois trop peu en ouvrages de mécanique pour vous en donner la description. Il est fait de poutres jointes ensemble, & il monte & descend avec la marée. Au printemps, dès qu'il n'y a plus de glace sur la rivière, on y met le pont, & on l'ôte avant que les gelées commencent: ce qui arrive ordinairement en Novembre. A trois milles de cette ville est l'endroit où Charles XII, défit les Saxons.

Un grand banc de sable couvre maintenant le lieu où se donna la bataille. La ville de Riga est très-désagréable : les maisons sont entassées les unes sur les autres, & les fortifications qui l'entourent empêchent de remédier à cet inconvénient. Toutes les maisons sont hautes, & les rues fort étroites mal-pavées, & très-sales. Les fauxbourgs sont aussi grands que la ville; ils sont principalement habités par des Russes; car il leur est défendu de faire aucun commerce dans les murs. Il y a environ 8000 habitants dans la ville, & pour le moins autant dans les fauxbourgs. Il faut que le commerce de ce port soit prodigieux, puisque l'on compte que le nombre des vaisseaux qui y entrent tous les ans, égale celui des maisons de la ville; ce qui est environ 800. En 1772 il y eut 1030 vaisseaux des différentes parties de l'Europe. On prétend que la ville est fort ancienne. On dit que les chevaliers de l'ordre teutonique, lorsqu'ils vinrent faire la conquête de la Livonie, & en convertir les habitants païens, trouverent quelques marchands de Breme, qui, attirés par la situation avantageuse du lieu, s'étoient déjà établis sur la Duna, & y avoient bâti Riga. Je crois que cette tradition est bien fondée. J'ai vu maintenant ici tout ce qui mérite quelque attention. Je partirai demain-matin de bonne heure pour Mittaw, résidence du duc de Courlande, & capitale de ce duché.

LE gouverneur vient de recevoir une lettre de l'impératrice, par laquelle elle lui fait savoir qu'une paix avantageuse & honorable est conclue avec les Turcs. Vous pouvez juger quelle joie cette nouvelle repand parmi les habitants.



L E T T R E X V.

Mittaw, Jeudi, II d'Août
1774.

LA distance de Riga à Mittaw est d'environ trente milles. C'est une route fort agréable. Environ à moitié chemin la Russie se sépare de la Courlande. J'arrivai ici mardi-matin. En entrant dans la ville je rencontrai son altesse le duc, qui retournoit de la chasse avec un petit train. Je lui fus présenté hier par le Baron Klopman; il me reçut avec beaucoup de politesse; il me fit dîner avec lui, & me plaça à sa gauche à table, la vieille duchesse sa mere étant assise à la droite. Il me fit l'honneur dans l'après-dinée de me montrer lui-même les appartements du palais, & plusieurs curiosités qu'il a rassemblées. Notre discours à table tomba sur l'heureuse nouvelle, que l'on venoit de recevoir, de la paix conclue avec les Turcs: comme il avoit reçu le même jour une lettre sur ce sujet de sa sœur la princesse de

Courlande, qui est mariée à Petersbourg, il m'en raconta tous les articles. Il me témoigna à plusieurs reprises la haute estime qu'il a pour la nation angloise: „ pour preuve, ” dit-il, „ de „ notre ancienne alliance, j'ai dans les archives du „ duché plusieurs traités d'amitié non seulement „ avec vos rois, mais même avec le fameux pro- „ tecteur Cromwell ”. Il avoit connu personnellement le feu lord Baltimore, qui avoit passé quelques jours à Mittaw pendant le regne de son pere, & il m'assura qu'il avoit souvent eu dessein, & que même il espéroit encore de voir l'Angleterre. Il eut la bonté de m'inviter à une de ses maisons de campagne à Ruhendahl, environ à vingt milles d'ici, située, comme, il dit, dans l'endroit le plus charmant de la Courlande; mais comme le temps ne me le permettoit pas, je fus obligé de refuser cette faveur. En prenant congé de lui, je lui dis que j'espérois avoir dans peu de temps l'honneur de lui présenter mes respects en Angleterre; sinon, que je ne passerois jamais par Mittaw, sans reconnoître les obligations que je lui avois pour les bontés qu'il m'avoit témoignées en cette visite. Comme cette petite souveraineté & son histoire ne sont pas fort connues dans la partie de l'Europe que vous habitez, je ne doute pas que la relation que je vous en donnerai ne vous soit agréable; d'autant plus que je la tiens du Baron Klop-

man, qui est né & qui demeure dans le duché, & que plusieurs particularités m'ont été racontées par le duc même.

LA Courlande aussi bien que la Livonie appartenoient autrefois aux Chevaliers de l'ordre Teutonique; mais en 1461 le grand maître, nommé Ketler, en devint le premier duc. Cette dignité resta dans sa famille, jusqu'à ce qu'elle fut éteinte dans la personne de Ferdinand, qui combattit si vaillamment contre Charles XII, à la bataille sur la Duna. Il résida à Dantzic dans une espece d'exil, privé de ses domaines. Son prédécesseur le jeune duc Frédéric, avoit été marié à Anne, fille d'Ivan, frere aîné de Pierre le grand, c'est cette princesse qui monta dans la fuite sur le trône de Russie. Il ne vecut que six semaines après son mariage, étant emporté dans la fleur de son âge par une fièvre violente. Sa veuve resta en possession du duché, jusqu'à la mort de Pierre II. qu'elle fut appelée à l'empire par une faction. Quoique cet événement l'obligeât à quitter Mittaw, & à retourner à Petersbourg, elle conserva néanmoins son autorité; & après la mort de Ferdinand qui ne laissa point d'enfants, elle plaça son favori Biron dans le duché, quoique le comte de Saxe eût été élu précédemment par la noblesse, & qu'il eût tâché de faire quelque résistance. Il seroit inutile de vous

rappeller que Biron fut pendant plusieurs années son ministre, & qu'il eût un pouvoir sans bornes, tant sur sa maîtresse que sur ses sujets. Il n'étoit point d'extraction noble, mais son génie, & la faveur de l'impératrice l'éleverent aux plus hautes dignités. Elle le laissa régent après sa mort, mais il ne retint cette charge que quinze jours, & il fut relegué en Sibérie, & ensuite à Jereslof, près de trois cens milles au de-là de Moscou. Il demeura dans cet exil jusqu'à la mort de l'impératrice Elizabeth. Alors Pierre III le rappella & le rétablit dans ses dignités & dans ses domaines. Pendant sa disgrâce la Courlande fut gouvernée pendant plusieurs années par quatre grands officiers d'état, qui présidoient aux différens départemens, jusqu'à ce que le prince Charles de Saxe s'empara du duché, & le retint trois ans, après quoi le nouveau souverain de Russie l'obligea de l'évacuer. Le dernier duc mourut il y a deux ans, âgé de plus de quatre-vingts ans, & il transmit son héritage à son fils le prince regnant. Il est dans la cinquantième année de son âge; il fut séparé de sa première femme, qui étoit une princesse allemande de la maison de Waldeck, & il a épousé dernièrement une dame Russe. Le duc n'est que le premier gentilhomme de l'état, n'ayant aucune autorité sur les autres nobles. Ils ne lui paient

ni taxes ni redevances de quelque nature que ce soit, & ils sont seigneurs absolus dans leurs terres, ayant droit de vie & de mort sur leurs vassaux. La Courlande est un fief de Pologne, & en cette qualité son altesse rendit hommage au nom de son pere à Stanislas, le roi regnant, à son avènement au trône. Le duché a soixante-trois milles d'Allemagne en longueur, & vingt-six en largeur. Il est extrêmement fertile, surtout en grain. C'est particulièrement de l'impôt qui est mis sur cette denrée, & de son patrimoine que les revenus du duc proviennent : ils montent rarement à moins de 400,000 dal-lers, & quelquefois ils font le double de cette somme. Le duc à 500 Soldats pour la parade seulement; néanmoins les confédérés de Pologne entrèrent dans le duché avec 4000 hommes : ils n'étoient plus qu'à une lieue de Ruhendahl, quand les préparatifs qu'on fit pour la défense les forcerent de se retirer. Il me dit que l'an-cienne résidence des ducs de Courlande étoit à Goldingen, ville qui est éloignée d'ici de près de six milles anglois, & où l'on voit encore les ruines du palais qui leur appartenoit. Le palais de Mittaw fut commencé par le feu duc, avant son bannissement, & continué à son retour. Le dedans n'est pas encore entièrement fini. Le plan en paroît trop magnifique pour un si petit

souverain. Il est très-agréablement situé sur une petite éminence à peu de distance de la ville, baignée par la rivière Aa, qui est très-large, & qui parcourt agréablement les prés qui entourent le château de tous côtés. Le pays qui est presque partout plat, & couvert d'agréables bosquets, ressemble beaucoup à certaines contrées d'Angleterre. La rivière est navigable pour de Petits bateaux jusqu'à Riga. Comme il y a toujours un grand nombre de ces petites barques qui vont & viennent sur la rivière, les voiles qui semblent se mouvoir sur la plaine forment un coup d'œil extrêmement pittoresque. Je n'ai jamais vu de plus charmants paysages, que ceux qui se présentent des différents balcons du palais.

La ville de Mittaw n'est pas fort ancienne. Un particulier de Courlande la fonda, en 1426, elle occupe au moins autant de terrain que Riga; mais comme les rues sont plus larges, & que les maisons ne sont pas en aussi grand nombre, on ne peut pas dire qu'elle soit aussi grande. Le nombre des habitants ne monte qu'à 3 ou 4000. La plupart des maisons sont de bois, & font une pauvre figure. Les rues sont très-mal pavées, & ce qui est encore plus singulier, la noblesse s'est opposée par caprice au duc lorsqu'il voulut remédier à ce défaut. Il est obligé d'af-

sembler tous les deux ans une diète, composée de corps de la noblesse, pour faire des loix & redresser les griefs: il préside à l'assemblée, mais il n'a presque aucune influence ni autorité sur elle.

CE duché représente exactement la Pologne en miniature; la même aristocratie, les mêmes désordres, les mêmes vices de gouvernement y existent. En cas que le duc ait des fils de son présent mariage, il est probable que la Russie conservera le duché dans la famille des Birons, vu que ce sont ses créatures, & qu'ils en dépendent entièrement; mais si le contraire arrive, le sort de la Courlande est très-précaire. La Prusse l'entoure d'un côté, la Russie de l'autre, & l'ambition & l'avidité de l'une ou l'autre de ces deux puissances pourroient bien lui faire subir le sort de la Pologne. Les droits de l'humanité, de la justice, & de la liberté ont été si cruellement violés & foulés au pieds dans le partage de ce malheureux royaume, qu'un événement de la même nature ne surprendroit pas notre siècle.

LE duc est ami des lettres. Il a dernièrement établi une académie à Mittaw pour l'instruction des gentilshommes & des personnes de condition, où les professeurs seront entretenus à ses dépens. C'est une entreprise très-louable, qui lui fait beaucoup d'honneur.

LES environs de cette ville me plaisent infiniment ; & la maniere dont j'y ai été reçu m'engageroit à prolonger mon séjour, si le temps me le permettoit. Le duc va très-souvent à la chasfe: il aime surtout la chasfe aux loups, & il en tue souvent six ou sept dans une matinée. Je voudrois pouvoir l'accompagner dans ce divertissement, que je crois devoir être très-galant. La poste part dans le moment, je dois finir ma lettre. Dans deux heures je partirai pour Memel; mais comme je ne m'y arrêterai qu'un jour, vous n'aurez de mes nouvelles que lorsque je serai arrivé à Konigsberg: de là je vous écrirai. Adieu!

Votre &c.

LETTRE XVI.

Konigsberg, Jeudi, 18 Août, 1774.

J'E partis de Mittaw il y a huit jours. J'arrivai avant minuit à Frawenburg, petit village qui en est éloigné de cinquante milles. Rien n'égalé la beauté du pays par où je passai: des plaines immenses, qui une semaine ou deux auparavant avoient été couvertes de bled, & où on voyoit encore les gerbes, offroient aux yeux du voyageur l'abon-

dance & le bonheur. Tout sembloit justifier une observation que le duc m'avoit faite, en parlant de la Courlande, que les archives du duché & les traditions les plus anciennes ne font nulle part mention de famine. La nature y a été si libérale que la dénomination de Sicile du nord que l'on donne communément à la Livonie, convient avec plus de justice à cette province, dont les productions qui étoient autrefois exportées par Riga, donnerent naissance à cette opinion.

Je continuai ma route le lendemain de grand matin, car je m'étois arrêté plus par desir de ne pas perdre la charmante perspective qui s'offroit, que par fatigue ou besoin de repos. Ce petit délai me fut amplement payé par la continuation de la même scene. Je passai par différents bois, mais il n'y avoit rien de sauvage ni de sombre. Ils étoient composés de chênes, de sapins, de méleses & de noyers, sous l'ombre desquels je fis un dîner avec quelques provisions froides que j'avois apportées avec moi, pendant que mon valet me procuroit un desert de noix qui pendoient audesus de ma tête. Gil-Blas ne dîna jamais plus délicieusement dans les forêts de Léon & de Castille, que je le fis dans celles de Courlande. J'arrêtai encore une fois au milieu de la nuit dans un petit hameau, où étoit la poste. Près des frontieres la population & la fertilité du sol disparurent. Des

forêts sombres de vingt milles anglois de long, qui ne peuvent servir que de retraite aux ours & aux loups, formoient un contraste frappant avec les riches vallées que je venois de quitter, où l'industrie & l'agriculture renchérisent encore sur la bonté du sol. J'arrivai sur les frontieres du duché famedi matin, & passant un ruisseau par un pont de bois j'entrai en Pologne. C'est un coin de la Lituanie de douze ou treize milles de large qui sépare la Prusse de la Courlande. On m'arrêta à Polangen, une misérable ville de cette province, & j'eus l'honneur d'être visité au bureau, au nom du roi Stanislas. La ville est située à peu de distance de la mer baltique; & elle est remarquable par la grande quantité d'ambre qu'on recueille sur le rivage, & qui fait la seule branche de son commerce. A deux milles Anglois de là on voit l'aigle noir de Prusse, & dans l'après-dînée j'arrivai à Memel, qui est la premiere ville des états de sa Majesté Prussienne, où je fus obligé de subir la cérémonie d'une recherche beaucoup plus sévere qu'en Pologne, les peines les plus rigoureuses étant attachées à l'introduction des articles de contrebande, en quelque petite quantité qu'ils soient. Comme j'étois d'intention de faire quelque séjour à Memel, je m'étois procuré des lettres pour une des principales maisons de commerce. L'hospitalité que j'avois trouvée à Narva, & la politesse que l'on m'avoit

témoignée à Riga me firent bien augurer de cette place, & quelques motifs d'une autre nature, dont je vous parlerai ci après, y ajouterent encore du poids. Je ne perdîs pas une minute à mon arrivée, pour me préparer à la visite que j'avois à faire. Je mis plus de soin qu'à l'ordinaire à m'ajuster: je mis un habit un peu plus que décent: des manchettes de dentelles & un peu de poudre dans mes cheveux me firent croire que j'étois très piquant pour un voyageur: dans cet équipage je me mis en route. Il étoit près de sept heures du soir, le temps étoit très-pluvieux: mais la tempête ayant cessé un moment, je volai vers l'endroit de ma destination. J'étois précédé par une fille sans bas ni fouliers, qu'on m'avoit donnée pour me montrer le chemin: étant arrivée à la maison, ma conductrice ouvrit la porte de la rue sans cérémonie, & montant un escalier, ouvrit une autre porte & me fit entrer dans un appartement où elle me laissa, & sortit avec autant de précipitation qu'elle étoit entrée. Si les pupitres & les armoires qui entouroient presque les trois côtés de la chambre ne m'eussent annoncé que c'étoit un comptoir, je l'aurois assurément pris pour un galletas; les fenêtres étoient tellement couvertes d'une croute de matiere opaque, qu'il étoit impossible de voir distinctement aucun objet du dehors & les rayons de lumiere qui y pénétoient

difficilement en tous temps, y étoient très-imparfaitement admis à l'heure que j'y parus.— Deux figures noires de très-mauvaise mine, qui par leurs physionomie & leur contenance pouvoient passer pour de vrais descendants d'Abraham en ligne droite, apparurent dans le même moment comme des automates mis en action par des ressorts, & sembloient par leurs regards demander la cause d'une entrée si brusque. Ils paroissoient âgés d'environ cinquante ans, & ils étoient tous deux habillés en plein deuil avec des pleureuses. J'avoie que la maniere dont j'étois entré dans cet étrange appartement me déconcerta; toutefois, tirant de ma poche mes lettres de créance, je les présentai à celui qui étoit le plus proche de moi, „Je n'ai pas l'honneur, mesieurs, dis-je, d'être connu de vous; ces lettres servent pour me faire connoître, & me recommander à vos bons offices: elles sont comme vous verrez de Riga, d'où je suis parti il y a quelques jours.” Cette courte harangue produisit une profonde révérence de tous deux, & tandis que l'un parcouroit ma lettre, l'autre me prioit de m'asseoir sur une chaise qui jadis avoit été couverte de cuir; mais le temps l'ayant entièrement rongé, le crin de cheval en tenoit lieu: c'étoit un meuble parfaitement dans le goût de tout ce qui étoit dans la chambre. Je me conformai à l'invitation, & je m'amusai à regarder autour

de moi pendant que les deux freres étoient occupés de ma lettre. „ *Ist der Herr ein Kauffmann?* ” dit le second en allongeant le cou avec un regard d'ignorance & de curiosité „ *ich weiß nicht,* ” répondit l'autre en haussant les épaules. „ Messieurs, ” dis je, „ quoique je ne sois pas aussi heureux que de parler Allemand, je comprends quelque chose de cette langue: les motifs qui me portent à voyager sont la curiosité & le desir d'apprendre: j'ai fait presque le tour du nord de l'Europe cet été, & mon séjour ici, ainsi que dans tous les autres endroits que j'ai vus a pour objet l'instruction & l'amusement.” Nous pensâmes répondit le premier que vous étiez venu à notre foire, qui commence lundi: vous avez sans doute entendu parler de la foire de Memel; si vous avez besoin de quelques marchandises, nos commis vous montreront le chemin & l'achèteront pour vous.” Heureusement je n'ai besoin de rien, dis-je, excepté quelques colifichets d'ambre pour en faire des préferts en Angleterre; & l'on m'a dit que c'étoit ici l'endroit du monde le plus propre pour en acheter. ” Je ne doute pas, repliqua-t-il, que s'il ne vous faut que cela, l'hôte de l'auberge où vous logez, ne puisse vous le procurer aussi bien que qui ce soit; mais si vous vouliez acheter de l'ambre en gros, la ville de Polangen, par où vous avez passé étoit le lieu propre

propre : elle appartient à présent à la couronne de Pologne ; mais nous espérons que dans peu *notre roi* s'en mettra en possession, dès que les affaires seront réglées à Varsovie ; & alors, comme vous savez, nous aurons tout le commerce de l'ambre en nos mains." Malheureux Stanislas ! pensai-je ; combien peu de poids ont les considérations d'équité & de justice auprès de l'intérêt ; & avec quelle insensibilité ces marchands avides ne verront-ils pas les pauvres restes de ce royaume démembré tomber en d'autres mains ! " Le commerce de Memel est néanmoins, repris-je, fort-considérable à présent ; n'est ce pas ? " Passablement, " dit-il, „ il n'y a que quatre maisons qui le partagent ; nous recevons une grande quantité de bois de charpente, qu'on apporte ici par la rivière Russe du fond de la Lituanie : nous faisons aussi un commerce assez considérable en lin, en chanvre, & en graine de lin : cinq cents vaisseaux furent chargés ici, l'année passée, de ces derniers articles ; & l'on en auroit chargé bien davantage dans cette saison, si depuis quelque temps l'eau n'eut pas été si basse : il y avoit dix-huit pieds ; & maintenant il n'y en a que quinze ; triste circonstance pour nous ! „ Et pourquoi, " dis-je, „ n'avez-vous pas fait des remontrances à sa majesté prussienne ? Un souverain si sage, si attentif à tout ce qui a

rapport au commerce, qui veille lui-même à tous les départements de la police, & qui est son propre ministre, ne manqueroit pas de faire écarter tous les obstacles qui empêchent ou diminuent votre commerce." C'est ce que nous n'avons pas éprouvé, ripliqua-t-il, on a fait des remontrances: le roi a donné des ordres en conséquence; mais ils ne sont pas exécutés: sa majesté est un grand homme; mais Berlin est bien loin; & c'est ici une frontiere du royaume." Je demandai s'il y avoit quelques objets de curiosités à Memel. „ Il n'y a rien, que je sache, " dit le second frere, „ excepté une manufacture de potasse, & vous pourrez en voir une meilleure à Dantzik: les vaisseaux dans le port sont ce qu'il y a de plus beau." Dans l'intention de prolonger le temps, je tournai la conversation sur le siege de Memel dans la dernière guerre, dont ils me raconterent quelques particularités, ayant été dans la ville dans ce temps-là. Six cens invalides seulement le soutinrent pendant quatre jours, contre une armée de cinquante mille Russes, obtinrent une capitulation, & sortirent avec tous les honneurs de la guerre. J'avois alors épuisé tous les lieux communs de la conversation; il commençoit à faire si obscur, que je pouvois à peine distinguer autre chose de mes compagnons que leurs nez & leurs pleureuses: ils

ne me firent aucune invitation ni pour souper, ni pour dîner le lendemain; il se faisoit de plus en plus obscur. — en un mot, je sentis que je devois m'en aller; ainsi je me levai, je leur fis ma révérence, & je leur souhaitai la bonne nuit. Je retournai au logis bien mortifié du peu de succès de ma visite. Vous vous imaginerez qu'il y avoit quelque motif caché qui me portoit à rechercher si vivement l'amitié de deux pareils personnages, & persévérer si longtems dans le dessein de faire leur connoissance. Il y en eut un; je l'avoue. J'avois appris avant mon arrivée, que l'un des deux avoit une femme d'une beauté extraordinaire, affable & polie au suprême degré; & l'espérance de jouir de sa compagnie avoit réglé ma conduite dans cette entrevue. J'aurois cru la présence d'une telle femme plus que suffisante pour compenser toutes mes souffrances. Comme je ne fus pas assez heureux pour jouir de ce bonheur, je pris mon parti le mieux que je pus, & je bus à la santé de Mademoiselle de Treiden dans mon souper solitaire, avec un verre de vin de Rhin qui étoit assez bon. Je ne vous ai pas encore dit qui est Mademoiselle de Treiden; elle est très-jeune, très-jolie & d'un très-bon naturel; si vous voulez en savoir davantage, elle demeure

à Mittaw, & elle est fille d'honneur de la duchesse de Courlande.

LE commandai pour le lendemain à midi des chevaux de poste pour Koningsberg, & je partis le matin pour voir la ville. Les dames marchaient dans les rues, les plus sales qu'il soit possible d'imaginer, en négligé, avec des fouliers de fatin blanc; & les messieurs les conduisoient gallamment à l'église (car c'étoit un dimanche) en habits bleus de velours, avec de grands chapeaux de Kevenhuller. Il s'y trouvoit quelque figures originales; & si Leonardo da Vinci eut été là, il se seroit mis à l'ouvrage avec son pinceau dans la minute. C'étoit un spectacle très-comique. Il n'y a en effet rien en cette place qui puisse occuper la curiosité d'un homme pendant deux heures: les bâtimens sont très-mauvais; & comme mon ami me dit dans le comptoir, je crois, „ que les vaisseaux dans le port sont ce qu'il y a de plus beau à Memel.”

LE chemin de là jusqu'à Koningsberg est sur un banc de sable d'environ quatre-vingt-trois milles de long, & dans plusieurs endroits d'un mille de large: nulle part la largeur n'excede trois milles. Cet étrange banc de sable se termine un peu vers le nord de la ville, dont il est séparé par un canal d'environ un demi-mille de large.

Lorsque le temps est beau, & la mer calme, la route est très-agréable, le sable sur les bords de l'eau étant dur & ferme. Malheureusement pour moi, un vent d'ouest fort impétueux poussa les vagues beaucoup plus avant sur le rivage que de coutume. Je passai le canal à deux heures de l'après-dinée, & j'arrivai à la première poste sur le soir. Je ne me souviens pas d'avoir eu jamais une plus terrible nuit : non seulement il pleuvoit sans interruption, mais le vent qui avoit augmenté toute la journée changea en ouragan. La mer étant poussée beaucoup au delà des bornes ordinaires, força les postillons de marcher dans l'eau qui couvroit souvent les roues de devant de la voiture, & rugissoit dans mes oreilles comme un tonnerre. Dans une pareille situation je ne pouvois pas prendre beaucoup de repos : plus d'une fois je craignis d'être culbuté dans la mer, & ce ne fut qu'avec la plus grande précaution qu'on empêcha la voiture de se renverser. Le jour vint fort à propos après une pareille nuit. Sur les huit heures du matin nous arrivâmes à une misérable chaumière, appelée auberge, où je trouvai les pauvres habitants occupés à bouillir des citrouilles, qui font un des principaux articles de leur nourriture. Les femmes ressembloient plutôt à des forcieres qu'à des créatures humaines : elles n'ont d'autres coëffure que leurs cheveux, & elles

sont à peine couvertes jusqu' aux genoux. Là parmi les chevaux dans une grande écurie, je fis mon déjeûné & je bus mon café fort tranquillement. J'atteignis le bout du banc de sable, où il joint le continent, sur le midi, & je fus fort aise de me trouver encore une fois sur la terre ferme, après avoir marché pendant vingt deux heures sur le rivage de la mer baltique, & quelquefois au milieu de ses vagues. Il y a environ vingt milles d'ici à Koningsberg; le pays est plat, mais bien cultivé. Je passai presque sous les roues, où les cadavres de quatre malfaiteurs qui furent dernièrement exécutés sont exposés. Je détournai les yeux de cet affreux spectacle, également humiliant & lugubre pour un cœur qui a des sentimens d'humanité. Etant arrivé aux portes de la ville, un officier de la garde examina mon passe-port, & un soldat, la baïonnette au bout du fusil, monta sur le siege de la voiture; le postillon sonna du cor, & je fus conduit comme un prisonnier d'état par plusieurs rues jusqu'au bureau. Là je subis une autre recherche à la prussienne, après quoi on me permit d'aller à une auberge.

JE ne partirai point d'ici avant demain au soir; & même alors je le ferai avec repugnance. La fortune qui dispense ordinairement ses faveurs avec caprice, m'a récompensé ici largement pour mon peu de succès à Memel. Un homme de con-

dition, avec qui je fis connoissance le jour de mon arrivée, me fit l'honneur de m'inviter à un bal qui devoit se tenir chez lui le lendemain au soir; j'y allai sur les six heures. Le temps étoit beau & les dames étoient assises sous un berceau dans le jardin, tandis qu'une bande de musiciens jouoit des instruments. Je me présentai à toutes sans distinction, laissant à mes propres sentimens à décider à qui je donneroie la préférence. Dans cette situation ce ne fut pas la beauté qui déterminâ mon choix. Quoique la demoiselle qui attira toute mon attention la possédât dans un degré éminent. Dirai-je que ce fut un pur hasard, un cas fortuit, où nul autre motif n'eut part? ou n'y a-t-il pas plutôt quelques causes inconnues, quelque sympathie secrète, soit entre l'esprit ou le corps, qui par une énergie subtile & irrésistible attirent certaines personnes, dans le sein desquelles la nature a formé une certaine conformité de sentimens pour se donner un mutuel plaisir? Quoiqu'il en soit de ces causes cachées, j'en sentis l'effet. Les passions ne dépendent pas du raisonnement, & on peut sentir l'admiration sans la définir. Sa taille étoit bien prise & formée avec symétrie. Une délicatesse mêlée de langueur formoit son caractère. Cet agrément n'étoit pas borné à quelque attitude particulière, à certains traits, ou à un regard; il étoit répandu

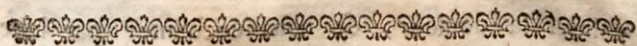
sur toute sa personne, & on l'appercevoit aussi distinctement dans le mouvement de sa main, que dans les changements de ses yeux. Le temps n'avoit encore rien ôté à ses charmes; mais une maladie avoit laissé la pâleur sur ses joues, sans diminuer les agréments de sa personne. Elle étoit née à Berlin d'une famille françoise. Elle parloit parfaitement cette langue, ainsi que l'Italienne, & elle lisoit le Tasse & Boileau avec une égale facilité. Guarini auroit pu écouter avec autant de ravissement que moi, lorsque d'un ton de voix le plus charmant, elle chanta son *O Primovera Gioventu del anno*. Sa santé ne lui permettoit pas de danser; mais elle me recommanda son amie, une jeune demoiselle très-aimable, si les charmes de ma déesse n'avoient pas éclipsé sa beauté. La musique ni la danse n'eurent point d'attraits pour moi, & je retournai bien vite de cette espèce d'esclavage pour me mettre à côté d'elle; pour observer tous les changements de son visage, & entendre les doux accents de sa voix. Elle ne fut pas insensible à cet hommage plus flatteur en effet pour elle qu'un volume de compliments. Elle étoit une du petit nombre des femmes qui savent que l'amour ne s'allie pas avec le babil. Elle me pria de lui apprendre l'Anglois, & me promit en retour de m'enseigner l'Allemand. „De temps en temps,” ajouta-t-elle,

„ nous pourrions avoir recours, pour nous amuser
 „ plus noblement, au *Pastor Fido*, ou à la *Gieru-*
 „ *salemme*. „ Que ne puis-je accepter cette offre ?
 pourquoi ne pas profiter d'une pareille occasion ?
 puis-je avoir un meilleur maître si je parcours
 tous les cercles de l'empire ? Le génie même de
 la langue me paroîtroit différent, lorsqu'elle daig-
 neroit me le montrer, & toutes ses duretés se-
 roient adoucies, en passant par un tel milieu. Je
 ne fais ce qui en arrivera :” l'espérance ne fort
 jamais du cœur de l'homme :” mais pour le présent
 des obstacles insurmontables m'empêchent de res-
 ter à Koningsberg.

C'EST une très-grande ville : je ne la crois pas
 moins étendue que Copenhague. Elle contient
 50,000 habitants, sans y comprendre 8000 sol-
 dats ; c'est un amas de maisons & de rues sans
 élégance, sans beauté & sans ordre : les bâtimens
 sont dans un mauvais goût, & pour la plupart
 vieux : Il y a ici une académie fondée par un des
 premiers ducs de Prusse ; mais nos écoles de gram-
 maire en Angleterre valent beaucoup mieux. Un
 professeur me montra la bibliothèque & les autres
 appartemens : il n'y a rien qui mérite attention,
 excepté le sauf-conduit original donné par Charles
 V à Luther ; lorsqu'il alloit à la diete de Worms
 en 1521. Cette piece est signée de la main de
 l'empereur & mérite d'être conservée. Konings-

berg fait un commerce considérable en chanvre & en lin; mais elle est à sept lieues d'Allemagne de Pillow, port de mer à l'embouchure de la riviere de Pregel; de façon qu'il n'y a que de petits vaisseaux qui puissent venir jusqu'à la ville. Le Roi de Prusse regnant n'a témoigné aucun attachement pour cette partie de ces domaines, & il n'a pas visité la ville depuis 1753, quoiqu'il vienne tous les ans faire la revue générale des troupes à Graudentz près de Marienwërder sur la Vistule, à peu de distance d'ici. La riviere est ici fort étroite; mais il y a quelques jardins charmants sur les bords. On m'a dit qu'un roi de Bohême fonda Koningsberg en 1255, cette partie de la Prusse appartenant dans ce temps-là à sa couronne. La demoiselle dont je vous ai parlé, a été le seul motif pour prolonger mon séjour. La politesse franche & sincère que m'ont témoigné un marchand anglois & sa femme, dont le nom est Collins, m'a fait oublier Memel: cette femme est Prussienne; mais peu de dames angloises possèdent le moitié de son pouvoir de plaire. Je vais dans le moment souper chez elle; ainsi, adieu! Dans peu de jours j'espère de vous écrire de Dantzic: en attendant je vous prie de me croire.

Votre &c.



L E T T R E XVII.

Elbing, Lundi, 22 d'Août,

1774.

JE partis de Koningsberg samedi-matin, & je continuai ma route le long des bords de la riviere de Pregel, par des plaines fertiles. C'étoit un des plus beaux jours de la saison, les chaleurs étoient tempérées par un vent frais; & toute la nature offroit un aspect riant. Je fis arrêter la voiture sur une petite hauteur, à peu de distance de la ville, & jettant un regard sur le grand nombre de ses tours que le soleil dorroit; des larmes de trouble & de desespoir me vinrent aux yeux & diminuoient les charmes de la perspective. Mais l'imagination chassa bientôt la tristesse, & je la vis de la plus haute tour de Koningsberg, le mouchoir à la main, me disant en vain le dernier adieu. Alors je continuai mon chemin, en donnant une libre carrière à ces visions d'un bonheur futur, à ces espérances de réunion auxquelles l'esprit de l'homme a toujours recours, lorsqu'il est accablé de douleur: ces espérances trompeuses, quoique l'esprit en connoisse la futilité, peuvent pour le moment.

calmer la douleur, & nous enchanter par leur magie.

L'ESSIEU de la voiture se rompit dans l'après-dînée; & comme il falloit quelques heures pour en faire un nouveau, je fus forcé de rester dans le village où cela arriva, jusqu'au lendemain. Le lit & l'appartement où je dormis la nuit auroient pu servir de modele à Pope pour décrire celui où Villiers expira. L'imagination auroit de la peine à en concevoir un plus misérable & un plus sombre. Le lendemain matin je déjeûnai à Frawenburg. C'est une petite ville située dans une plaine sablonneuse sur le rivage de la mer. J'allai voir l'église qui a été tres-célebre dans les siècles passés. Elle est située sur une colline où on jouit d'une agréable perspective. Elle appartenoit autrefois aux évêques d'Ermeland, qui étoient des princes séculiers & ecclésiastiques, comme les évêques électeurs de l'empire d'Allemagne: ils étoient nommés par les rois de Pologne, & étoient vassaux de ce royaume. Leurs revenus ne valoient pas moins que 30,000 ducats par an, & leurs domaines étoient considérables. Le Roi de Prusse a regardé ce fief comme lui appartenant, & en conséquence il s'en est mis en possession. L'évêque d'à présent est un jeune gentilhomme polonois, qui fut investi de la dignité, il y a quelques années, par

le Roi Stanislas. On dit qu'il possède au suprême degré l'art de plaire, & que par ses bons mots & son esprit enjoué il s'est mis fort avant dans les bonnes grâces de son nouveau Souverain, qui a eu la bonté de lui accorder une pension annuelle de 6000 ducats sur les revenus de l'évêché, avec laquelle il réside à présent à Cracovie. Je reviens à l'église de Frawenburg: elle appartient aux catholiques, & on y célébroit le service du matin lorsque j'y entrai. Comme on m'avoit dit à Koningsberg que l'immortel Copernic y étoit enterré, je fus très impatient pour voir son tombeau; mais je fus trompé dans mon attente. Un des prêtres me dit, que, quoiqu'il eût été chanoine de la cathédrale, son corps étoit enterré à Torn, lieu de sa naissance. On montre cependant encore l'appartement qui lui appartenoit; & les chanoines reçoivent encore aujourd'hui l'eau par une machine de son invention, qui l'élève d'en bas à une grande hauteur, d'où elle est distribuée dans toutes les parties de leur résidence. Je vis cette machine, & quoique je sois le juge le moins compétent dans tout ce qui dépend des principes de l'hydrostatique, cependant je fus frappée, de sa grande simplicité. La célèbre machine de Marli fut construite d'après le plan de celle-ci par ordre de Louis XIV.

Il n'y a pas plus de vingt milles de Frawen-

burg à Elbing, où j'arrivai hier au matin, & que je quitterai ce soir. Cette ville fut fondée par une colonie de Lubec, la Tyr de la Mer Baltique vers l'an 1234. Elle est située, sur une petite riviere qui tombe dans la mer à cinq milles de là, mais qui n'admet que de petits vaisseaux. Pillow sert également de port à Koninsberg & à Elbing. Les chevaliers de l'ordre teutonique en furent seigneurs pendant un grand nombre d'années; mais en 1450 les habitants secouerent leur joug. A cette époque on peut dater la splendeur de leurs annales. Ils devinrent commerçants, riches & puissants; il furent respectés par tout le Nord, & firent même la guerre aux rois de Danemark & de Suede avec succès. Gustave Adolphe, prit la ville; mais sa mort prématurée, & la paix de Westphalie qui suivit en 1648, lui rendirent sa liberté. Charles XII la prit par assaut au commencement de ce siecle parcequ'elle suivoit le parti d'Auguste son ennemi. Les retranchements de son camp sont encore visibles à peu de distance des remparts. Elle demeura libre depuis ce temps-là sous la protection de la Pologne; & elle étoit accoutumée d'envoyer deux membres à la diete de ce royaume, jusqu'au 13 de Septembre, 1772 que le général du roi de Prusse en prit possession au nom de son maître, & en chassa la garnison polonoise de 200 hommes, qui voulut faire quelque


résistance. L'aigle noir a pris la place de la croix, leurs anciennes armes, & il paroît sur toutes les portes de la ville. Ils commencent déjà à sentir la rigueur & la rapacité de leur nouveau gouvernement, qui menace d'engloutir toute la Prusse Polonoise, & d'éteindre la liberté & le commerce dans une ruine générale. La ville contient environ quinze mille habitants. L'architecture des maisons est la plus grotesque & la plus singulière que j'aie vue en Europe. Elles sont terminées en pointe; & presque tous les étages d'en haut sont inhabitables, étant désignés pour des greniers & non pour demeure. Elle étoit autrefois fortifiée dans le goût gothique, & entourée d'une tranchée; mais ces foibles remparts ont été en grande partie démolis depuis qu'elle est devenue sujette de ce nouveau maître.

On me permit par une grace particulière, de voir les trésors dernièrement découverts ici, & dont on a tant parlé dans les papiers publics par toute l'Europe. Ils sont enfermés dans trois grands coffres, sous un appartement vaulté de la maison de ville, où ils ont été nombre d'années, sans qu'on y ait touché. Il n'y a point d'argent en espece, ce sont des ornements que les prêtres portoient dans la célébration du service divin. La grande beauté du travail en constitue principalement le prix; la valeur intrinsèque n'excé-

dant pas 25,000 écus, ou 6000 livres sterling. Je puis vous rapporter la véritable histoire de ce trésor, puisque je la tiens de la personne même qui en a la garde. Lorsque la ville fut prise par Gustave Adolphe, il mit les Luthériens en possession de la cathédrale qui appartenoit auparavant aux catholiques. Uladilas roi de Pologne la leur rendit quelques années après; mais les pieux sectateurs de Luther trouverent moyen de cacher la plus grande partie des richesses qui appartenoient à ses premiers propriétaires, & les mirent dans cette retraite obscure. Le secret étoit dangereux, connu de peu de personnes, & tres-bien gardé. On attend maintenant les ordres de sa majesté concernant la disposition de cette argenterie. Comme ce prince n'est infatué d'aucune superstition ni religion particulière, il en fera peut-être le même usage que fit autrefois Balthasar des vaisseaux du temple des Juifs en la convertissant en vaisseau pour sa table: mais les catholiques esperent mieux de sa piété. Dans la même chambre où ces saintes reliques ont été découvertes on a aussi trouvé plusieurs sabres qui avoient appartenus aux chevaliers de l'ordre teutonique. Je les examinai avec beaucoup d'attention, & je serois presque tenté de croire que ce ne sont que des armes d'ostentation, comme les armes d'Alexandre aux Indes, pour donner à la postérité de fausses idées de leur

leur force & de leur valeur. Leur poids & leur grandeur sont si énormes, que quoique j'en aie mesuré un, je crains de vous en dire la longueur. Rien ne peut être plus grossier & plus barbare que leur construction: deux pieces de fer forment la garde, & la poignée est entourée d'une bande de cuir croisée. Ce sont réellement des objets de curiosité & d'admiration. Je pars dans l'instant pour Marienbourg qui n'est qu'à vingt milles d'ici. Je suis

Votre &c.



L E T T R E XVIII.

*Marienbourg, Mercredi, 24
d'Août 1774.*

J'AI goûté tant de plaisir à examiner un des plus beaux monuments de l'ancienne magnificence, qui nous restent maintenant en Europe, que je ne perdrai point de temps pour vous en donner la description, pendant que les impressions qu'il a faites sur mon imagination sont encore récentes. Nous devons cet ouvrage à un ordre de chevalerie; les Chevaliers Teutoniques en étant les fondateurs. Comme j'ai tant de fois fait mention de cet ordre dans mes dernières lettres, je vous épargnerai la peine d'avoir recours à des volumes pour

deux en vous donnant un petit abrégé de leur origine, de leur grandeur, & de leur extinction. La folie, & une fureur religieuse leur donnerent naissance dans les siècles de ténèbres. L'Europe dans le dessein fanatique de recouvrer la terre sainte des mains des Sarafins à qui elle appartenoit, envoya ces escadrons de saints guerriers l'un après l'autre pour exécuter ce ridicule projet. Ils furent appellés Chevaliers Templiers, Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, & Chevaliers Teutoniques. Ils porterent dans ces guerres le signe de paix & de concorde, la croix, attachée sur la poitrine ou sur les épaules. Ce fut en 1191, pendant que notre Richard s'opposoit à Saladin sous les murs de Jérusalem, que le Pape regnant, Célestin, institua cette nouvelle milice, pour renforcer les armées chrétiennes. Ils n'étoient qu'au nombre de quarante, & un seigneur allemand, appellé Henri Valpot fut nommé grand-maître. Leur prouesse, toutefois, ne les maintint pas longtems en Palestine: ils en furent chassés au commencement du treizieme siècle. Conrad, duc de Masovie étoit dans ce temps-là à leur tête. Qu'auroient-ils fait? Battre étoit leur seule profession, & des ennemis quels qu'ils fussent étoient absolument nécessaires. Heureusement le Nord de l'Europe enveloppé dans le paganisme n'étoit pas encore soumis à la sainte église. C'étoit une action des plus

du Nord de l'Europe.

méritoires de tailler en pieces ces infideles, & le Pape Grégoire IX donna son approbation à la cause. Ainsi autorisé, Conrad les conduisit en Prusse. Ils en chasserent les habitants, ou les baptiserent, & s'établirent eux-mêmes fermement dans leurs conquêtes. Ils fixerent leur grande résidence sur les bords de la riviere Noga, & commencerent à bâtir le château de Marienbourg en 1281. Le grand-maître de l'ordrey vint en 1309, lorsqu'il est à présumer qu'il fut achevé. Ils devinrent dans la suite très-puissans, & firent la conquête de toute la Samogitie, la Courlande, la Livonie, & d'autres provinces. Ils firent la guerre à la Pologne, & en 1461 Marienbourg fut assiégré & pris par les Polonois, mais il leur fut rendu. Depuis cette époque leur splendeur alla en diminuant: ils devinrent licentieux, débauchés, & tyrans. En 1524 ils furent totalement chassés de la Prusse, sous Albert, marquis de Brandebourg, le trente-cinquieme grand-maître de leur ordre, & leur pouvoir fut enfin aboli.

LE château de Marienbourg consiste en trois pieces détachées & séparées. La premiere & la plus ancienne fut apparemment construite pour la défense. Elle étoit de figure quarrée entourée d'une tranchée d'une étendue prodigieuse. Le Roi de Prusse a tellement mutilé & altéré cette partie depuis qu'il a pris possession de la ville, en la convertissant en

casernes pour les soldats, que toute la beauté originale en est perdue, & que l'antiquaire cherche en vain les vraies traces de la magnificence teutonique, parmi les briques & le mortier modernes. Il a cependant épargné la chapelle. Il y en a deux l'une au dessus de l'autre, je les examinai toutes deux conduit par un prêtre catholique, homme de lettres & très-poli, auquel je suis redevable d'une grande partie des instructions que j'ai acquises relativement à ce bâtiment. Dans la chapelle souterraine plusieurs grands maîtres de l'ordre ont été enterrés, & on montre encore les pierres sous lesquelles reposent leurs restes. Il y a des inscriptions autour mais le temps a tellement effacé les caractères qu'elles ne sont plus lisibles. La chapelle d'en haut est bâtie dans le meilleur goût de l'architecture gothique. Il y a dans une niche profonde pratiquée dans le mur au dehors du bâtiment du côté de l'orient une statue de bois de la vierge haute de douze pieds, tenant l'enfant Jésus dans les bras, qui n'est pas mal exécutée, & qui a très-peu souffert des injures de l'air dans une si longue suite de siècles. Un des grands-maîtres érigea cette statue peu de temps après que le château fut bâti, & comme la vierge étoit la protectrice de l'ordre ils donnerent le nom de Marienbourg à la ville & à la forteresse. Il paroît que la seconde partie du château fut construi-

te lorsque leur pouvoir, & le nombre des chevaliers commença à augmenter. Elle n'est séparée de la première que par la tranchée, mais elle est entièrement bâtie sur un plan différent. Elle se distingue par la magnificence, & elle consiste entièrement en appartements publics & privés. Le tout est très-bien conservé, & n'a subi aucune altération par des motifs de la politique d'aujourd'hui. La chambre du conseil, ou la salle des conférences, est une grande chambre de vingt pas en carré: au milieu est une colonne de figure octogone composé d'une pièce de marbre brun. Près du sommet elle étend des rayons en forme d'éventail qui soutiennent la voute. Il y a un double rang de croisées; & de trois côtés il y a un banc de pierre très-haut, où les chevaliers s'asseyoient en ces occasions. Le réfectoire est encore plus superbe, il a quarante pas le long sur vingt de large. Trois semblables colonnes de marbre supportent la voute; les chapiteaux sont artistement ornés de figures en relief qui représentent, à ce qui me parut, des histoires de l'écriture sainte. Il y a plusieurs chambres de moindre grandeur; mais les deux dont je viens de parler, méritent le plus scrupuleux examen; en ce qu'elles donnent une juste idée de l'architecture des siècles passés, dont une magnificence barbare forme le caractère. Autour de cette se-

conde division du château est un autre fossé, mais ni si large, ni si profond que le premier. La dernière division couvre une plus grande étendue de terrain que les deux autres, elle fut sans doute destinée pour les chevaux, & les domestiques. Elle est entourée d'un fossé étroit, au delà duquel est un mur fort haut, flanqué de tours à peu de distance les unes des autres, qui forme le dernier rempart. Le tout doit avoir à peu près un mille anglois de circonférence. Plusieurs personnes de cette ville m'ont assuré que les souterrains de ce château ne sont pas moins vastes & extraordinaires que les ouvrages qui se voient sur la surface. Ils disent, que sous le premier de ces trois édifices il y a trois rangs de caves voutées, les unes sous les autres & qu'ils ont descendu dans la plus basse, il y a quelques années. J'aurois eu la curiosité d'en faire autant; mais cela est impraticable aujourd'hui, les voutes s'étant écroulées en plusieurs endroits, & l'air étant trop pernicieux & trop malsain pour s'y exposer. Sur la chapelle il y a une tour très-haute, que je montai jusqu'au sommet quoique l'escalier fut très-obscur, & que les marches fussent cassées ou manquaient en plusieurs endroits. La perspective dont on jouissoit sur le sommet me dédommagea abondamment de mes peines. Elle s'étend du côté de l'occident à Dantzic; en bas on voit la riche

vallée arrosée par la vistule & la Noga, & du côté du Nord s'offre la mer Baltique. Je me flatte que l'histoire de cette superbe résidence des chevaliers teutoniques ne vous paroîtra pas trop prolixé, ou minutieuse, puisque c'est la plus belle marque qu'ils nous aient laissée de leurs immenses conquêtes.

La ville de Mariembourg ne contient rien d'extraordinaire. Elle fut autrefois à la tête d'une confédération, qui comprenoit vingt-sept petites villes, toutes situées dans la Prusse Polonoise, & qui tenoient des diétines pour le réglemeut de leur police, leurs privileges municipaux, &c. Cette petite confédération a été détruite il y a longtems & la ville de Mariembourg a subi le même sort que Elbing, les soldats prussiens y étant entrés le même jours sans résistance. Il y a à présent 1600 hommes de garnison, qui égalent le nombre des habitans de la place.

Je sortis hier l'après-dînée, en compagnie de deux aimables jeunes demoiselles & d'un monsieur, pour voir la jonction des deux grandes rivieres de la Prusse Polonoise, la Vistule & la Noga. C'est un des plus beaux payfages que la nature puisse offrir. Vous savez que la premiere de ces deux rivieres après avoir passé par les villes de Torn & de Culm se divise en deux grandes branches : celle de l'occident qui retient son premier nom se

jette dans la mer Baltique audeſſus de Dantzic : celle de l'orient , ſur la quelle Marienbourg eſt bâti ſ'appelle la Noga. Il y a près de treize milles d'ici à l'endroit où ſe fait la diviſion. A mi-chemin on voit les deux rivieres & la route eſt à travers une épaiſſe forêt juſqu'à deux cents verges de la pointe. Là les arbres diſparoifſent & en fortant de l'obſcurité du bois , la ſuperbe ſcene ſe préſente tout d'un coup à la vue ; le langage quelque'animé qu'il ſoit n'eſt pas capable d'en dépeindre la beauté. Je m'arrêtai quelques minutes ſur la pointe où les rivieres ſ'unifſent , pour contempler en ſilence , cette agréabe perſpective. A ma gauche étoit la Noga , dont le cours eſt viſible pendant pluſieurs milles vers le nord , juſqu'à ce qu'elle ſe perd entre les hauteurs qui la bordent des deux côtés. La Viſtule eſt au côté droit & forme un conſtraſte frappant , ſes bords étant de niveau avec l'eau , & la riviere diſparoit bientôt parcequ'elle va en ſerpentant. Une petite iſle précifément à la jonction , couverte de brouſſailles parmi lesquelles on voit une vieille grange tombée en ruine , forme un point de vue charmant. Au delà on voit le cours entier de la Viſtule qui roule majeſtueuſement ſes eaux en ſilence ſous des arbres touffus qui s'étendent vers le ſud à perte de vue. Les voiles d'un grand nombre de barques de pêcheurs , en différents endroits de la riviere , ne laiſſent à l'i-

magination pas la moindre chose à desirer. Nous bûmes du café dans cette agréable retraite, à l'ombre des arbres sur une éminence d'où on voyoit distinctement tous ces objets. Les payfans d'un hameau qui étoit dans le voisinage, nous apportèrent du pain, du beurre & de la crème. Les chevaliers de l'ordre teutonique avoient choisi ce charmant endroit pour y bâtir une fortresse, qu'ils appellerent Zantir; qui ayant été démolie peu de temps après, ils jetterent les fondemens de Mariembourg à quelques milles plus haut sur la Noga. Il étoit presque nuit, lorsque nous retournames à la ville. Je n'ai à présent que trente-cinq milles à faire jusqu'à Dantzic, & comme je quitterai cette place dans l'après-dinée, j'y arriverai selon toute apparence demain-matin de bonne heure; mais comme cette lettre est déjà assez longue, je la ferai partir par la poste d'ici. Je suis.

Votre C.



L E T T R E XIX.

Dantzic, Mercredi, 31 d'Août,

1774.

TOUTE la route depuis Mariembourg jusqu'aux portes de cette ville n'est qu'un jardin. Je passai la Vistule à Dirschaw, petite ville très-agréablement située sur ses bords, & qui jouit de la perspective de toutes ces fertiles campagnes. Environ à un mille anglois & demi de la ville de Dantzic, je vins à la dernière garde Prussienne, & j'entrai dans le territoire de la république, qui est à présent diminué de tous côtés & investie par des hussards & des grenadiers d'un prince absolu. La liberté, il est vrai, regne encore dans les étroites limites, & fait paroître sa bannière sacrée sur les remparts: mais combien de temps cela durera c'est une matière de doute & d'incertitude. Si le triste sort d'Elbing & de Mariembourg peut former un présage, si la rapacité qu'on a montrée dans le partage de la Pologne, si le système général de la politique, disons mieux, d'une avidité sans bornes, que la cour de Berlin a suivi dans la Prusse Polonoise, nous permettent de faire des conjectures, son extinction totale n'est pas loin. En effet, de quoi peut servir la possession d'une indépendance personnelle, quand l'esprit qui l'animoit autrefois s'est enfui? Leur commerce, leurs

revenus, leurs richesses, font déjà ou saisis ou surchargés d'impôts qui, peu-à-peu doivent les anéantir. La ville même, que nul Roi de Pologne n'osa jamais mettre sous le joug, qui depuis plusieurs siècles a goûté les douceurs de l'indépendance & de la liberté, attend maintenant en tremblant l'heure de sa destruction, & implore peut-être envain le secours des autres puissances de l'Europe pour la sauver de son nouvel ennemi; souverain dont les prétentions étoient aussi inattendues qu'immodérées, & qui, quoiqu'en apparence il s'abstienne d'une violence ouverte par des motifs de politique, n'attend que le moment favorable, que la trahison ou l'intrigue le mette en possession de la place. Comme membre de la race humaine & plus particulièrement en qualité d'habitant d'un pays libre, je déplore une malheureuse ville, autrefois grande & puissante, mais dont la gloire fera probablement bientôt éteinte. Tous les fauxbourgs, qui font d'une grande étendue & très-peuplés font déjà occupés par des soldats prussiens. Il font dans un endroit sous les remparts mêmes, & il n'y a qu'une pallissade qui les sépare de la garde dantzicoise. Les divertissement publics, de quelque nature qu'ils soient, ont été défendus par le magistrat, & la comédie allemande est dans un des fauxbourgs dont les Prussiens se font mis en possession. Je me

J'ai informé si les habitants sont en état de faire quelque défense en cas de siège. A en juger par les apparences, on seroit d'abord porté à croire qu'ils pourroient soutenir un long siège. Ils ont deux mille hommes de troupes disciplinées, d'habiles ingénieurs; de l'artillerie, des armes-à-feu plus qu'il n'en faut. Les bourgeois en état de porter les armes montent à six mille hommes: leurs tranchées & leurs remparts sont bien fortifiés par la nature & par l'art; ils peuvent mettre le pays d'alentour sous l'eau; & le siège de 1734 n'est pas si vieux pour être oublié. Si l'on ajoute à tout cela l'enthousiasme de la liberté, qui est seul capable d'entreprendre les choses les plus pénibles, on est pleinement convaincu qu'il faudroit du temps pour se rendre maître de la ville. Cependant, malgré tout cet appareil spécieux de forces, je crois que si le roi de Prusse la bombardoit, elle ne tiendroit pas longtems. Il n'est pas nécessaire d'examiner l'uniforme pour voir la différence entre les troupes du roi & de la république; elle paroît dans toutes les manœuvres. Les magistrats ont montré très-peu d'ardeur, dans leur conduite passée, pour la conservation de leurs droits; & quelque division intestine aideroit probablement les attaques du dehors. Le mauvais succès des Russes dans le dernier siège ne prouve rien: car on sait que

quelques secrets ressorts de politique en retarderent la vigueur. Mais je ne propose ceci que comme des conjectures, sur lesquelles il n'y a point de fond à faire : j'espère que cet événement, qu'on craint avec raison, n'aura jamais lieu. On voit cependant une langueur & une décadence dans le commerce : & les vaisseaux qui dans cette saison couvroient autrefois la Vistule sont bien diminués. Dans cet état d'anxiété & de détresse on n'a pas manqué d'implorer l'assistance de toutes les puissances de l'Europe qui pourroient peut-être préserver la ville de sa ruine ; mais on fonde la principale espérance sur les cours de Russie & d'Angleterre. Les maximes, la conduite, les manifestes de la première ont été jusqu'ici si peu favorables, qu'on ne pouvoit pas se promettre beaucoup de secours de ce côté-là. On se flatte à présent que la paix qui vient d'être si heureusement conclue pourra changer la politique du cabinet de St. Petersburg, & on dit que dans le passé ce n'étoit pas l'impératrice, mais le comte Panin qui parloit. Mais c'est du ministre britannique qu'ils attendent le principal secours : ils espèrent qu'une nation qui se déclare le soutien de la liberté, & qui a acheté & cimenté la sienne de son sang, & qui croit ne l'avoir pas payé trop cher, s'intéressera au sort de cette ville, qui n'a point d'autre ap-

qui. Ce n'est pas l'humanité seule disent-ils, qui y porteroit cette nation; ce n'est pas non plus la gloire immortelle de venir au secours de tous les pays opprimés de la terre, & de donner des entraves au despotisme. La politique & de commerce l'exigent, & les Anglois verront trop tard, s'ils restent plus longtemps spectateurs indifférents, qu'ils ont été la dupe des artifices & de l'habileté de la Prusse.

Vous vous imaginerez naturellement, qu'un amateur, qu'un enthousiaste d'antiquités, comme je le suis n'aura pas oublié de s'informer ici de tout ce qui y a rapport: aussi l'ai-je fait. Je suis redevable de ce que j'ai appris de plus particulier à ce sujet à deux gentilshommes chez qui j'ai été introduit à mon arrivée, Monsieur le baron Zorn & le docteur Wolf, qui m'ont comblé de politesses. Ce dernier est animé d'un esprit d'indépendance digne des Hampden & des Sydney. Il demouroit, il y a quelques années à Varsovie, mais il se retira à cause des troubles & de l'anarchie que l'ambition étrangère a introduit dans cette capitale. Il se fixa à Dirschaw, environ à vingt milles d'ici où il bâtit un observatoire pour ses observations astronomiques; & il y resta jusqu'à ce que le roi de Prusse s'empara de la ville, & du territoire qui l'environne. Incapable de supporter

en joug si incommode il quitta Dirschaw, & il assure maintenant, que lorsqu'elle ne sera plus libre, il s'embarquera pour l'Angleterre, où il a déjà été, & où tout homme persécuté peut trouver un asyle. Heureux pays, qui peut étendre ainsi sa protection paternelle sur le mérite opprimé! & où la liberté presque inconnue depuis le pôle jusqu'à l'équateur exerce sa domination pacifique.

L'ORIGINE de Dantzic, comme celle de presque toutes les autres ville se perd dans la tradition & la fable. Les moines qui fleurissoient sous les chevaliers teutoniques, sont les plus anciens écrivains qui nous restent; & la curiosité doit se contenter de leurs récits, quelque douteux qu'ils soient, puisqu'on ne peut pas s'en procurer d'autres. On dit qu'une colonie de Danois la fonda vers le milieu du douzieme siecle, & que le nom qu'elle porte aujourd'hui n'est qu'une corruption du mot Danske, qui signifie Danois. on prétend qu'avant cette époque les rois de Pologne avoient un fort & un gouverneur sur une petite colline appellée Hogalberg qui fait à présent partie des fortifications qui portent encore le même nom. Les Danois lui demanderent une portion de terrein pour s'y établir aussi grande que celle qu'ils pourroient entourer de leurs armes, ce qui fit un cercle de près de deux

milles, qui fut l'ancienne cité. On ne fait rien de particulier depuis ce temps jusqu'à l'année, 1312, qu'un certain Polonois nommé Potcammer, étant gouverneur complotta avec les margraves de Brandebourg pour leur livrer la ville. Le député du gouverneur indigné de cette trahison, en avertit Ladislas III, Roi de Pologne, & de concert avec lui il appella les chevaliers teutoniques, qui se mirent en possession de la place, & qui étoient trop puissants pour être expulsés. Sous eux la nouvelle ville fut bâtie qui avoit à peu près l'étendue qu'elle a aujourd'hui. En 1456, Les habitants, de concert avec les autres villes de la Prusse Polonoise, secouerent le joug des chevaliers, & devinrent indépendants sous la protection de la Pologne. Après l'abdication & la fuite de Henri de Valois en 1574, ce royaume étoit divisé; une partie ayant élu Etienne Batori, duc de Transylvanie, l'autre s'étant déclarée pour l'Empereur Maximilien II. Dantzic qui adhéroit au dernier fut assiégé par Etienne (le conquérant) pendant une année entière, après quoi elle fut réduite à acheter la paix en rendant toutes les richesses qui se trouvoient dans ses murs. On dit que même l'argenterie des églises fut prise par les Polonois en cette occasion, & que les habitants furent réduits à la dernière indigence

gence. Cependant vingt ans après, (tels étoient les avantages du commerce) ils étoient devenus assez riches pour construire de nouvelles fortifications dans le goût moderne: une muraille flanquée de tours quarrées ayant été jusqu'à là leurs seuls remparts. Une infinité de personnes se souviennent encore du siege des Russes en 1734. lorsque Stanisslas Leszinski s'échapa des mains de tant d'ennemis. On montre encore l'endroit où 5000 Moscovites, qui perirent dans une attaque sont enterrés.

QUOIQUE la ville de Dantzic surpasse Riga & Konigsberg, elle n'est cependant ni belle ni agréable. Les maisons en général sont hautes & dans un goût antique. Dans la plupart des rues il se trouve des arbres, qui dans cette saison de l'année donnent beaucoup d'agrément, mais qui doivent être très-incommodes en hyver. Le bâtiment qui sert aujourd'hui de bourse mérite attention à cause de son antiquité. Au milieu est une statue de marbre d'Auguste III, Roi de Pologne, vous connoissez son caractère, qui ne méritoit guere d'éloge; cependant la reconnaissance n'auroit pu faire un panégyrique plus ampoulé de Trajan ou de Henri IV, que celui que la flatterie lui a consacré. J'allai voir, il y a quelques jours, l'arsenal, & j'avoue que je fus surpris la grande quantité de muni-

tions de guerre qu'il contient, & de l'ordre dans lequel elles sont arrangées. On me montra une forte de mousqueton pesant trente-six livres, qu'Auguste II déchargea d'une main. Cela ne paroîtra pas étonnant, si l'on a égard à sa force extraordinaire, dont il a donné tant de preuves. Dans un petit appartement de l'arsenal, est un très-beau mausolée que Sigismond roi de Pologne a érigé à son pere Jean III le même, dont je vous ai parlé dans une lettre d'Abo, qui avoit exilé son frere Eric dans l'isle d'Alând. C'est un ouvrage italien, très-bien exécuté. On dit que Sigismond fit présent de cette piece à la ville de Dantzic. Les autres bâtimens publics ne sont pas fort remarquables. Il y a dans la grande église un gros pilier creux dans lequel, à ce qu'on prétend on enfermoit les ecclésiastiques coupables de crimes infames. Je ne puis en effet concevoir à quel autre usage on auroit pu le faire servir; & on fait que cette espece de punition étoit commune en différents pays de l'Europe. L'ouverture est fermée par deux barres de fer croisées; je regardai dedans par en-haut: la profondeur me parut être de quarante pieds, & la circonférence d'environ sept. On voit quelque chose de blanc dans le fond, qu'on dit être des os; mais je n'ai pas assez de foi pour le croire. On pourroit ai-

fément se fatifaire làdeffus , rien n'étant plus facile que d'y faire descendre un homme & de l'en tirer avec une corde, La chose ne seroit pas si dangéreuse, que l'entreprise de l'homme à Plymouth dont on parle beaucoup ici, qui se fit descendre dans la mer avec le vaisseau de Mr. Blake. Comme l'exercice de toutes les religions est permis à Dantzic, il y a des églises de toute espece, Luthériennes, Calvinistes & Catholiques. Il y a en outre des couvents de religieux pour les deux sexes. On compte que tous les habitants y compris ceux des fauxbourgs montent à 80,000. J'allai voir dimanche l'abbaye d'Oliva, si célèbre par la paix qui y fut conclue. Elle est très-ancienne : Subiflas duc de Poméranie, qui embrassa le Christianisme, l'érigea en 1170, & la dédia à „ La Sainte & indivisible Trinité, la bienheureuse Vierge & St. Bernard.” ces sortes de dédicaces sont communes en beaucoup de pays, & on trouve ordinairement les églises partagées entre la divinité, & quelque saint favori, homme ou femme. L'abbaye est de l'ordre des Cisteaux. Le couvent & l'église furent démolis & rebâtis au moins huit fois. Les Chevaliers Teutoniques, les Polonois & les Huffites la ravagerent. Les troupes de Dantzic la rasèrent jusqu'aux fondements en 1577 ; mais Etienne Batori les obligea de la rebâtir de nouveau.

C'est ce bâtiment que l'on voit aujourd'hui. La paix d'Oliva est écrite sur un marbre noir dans le couvent; je la copiai toute entière; mais je vous ne la rapporterai pas, crainte de vous ennuyer, Je vous rapellerai seulement qu'elle fut conclue entre l'Empereur Léopold, & Jean Casimir, Roi de Pologne d'un côté, & Charles Gustave Roi de Suede de l'autre, qui mourut pendant a ratification. Toutes les grandes conquêtes que Gustave avoit faites furent rendues à la Pologne. Le Moine qui nous accompagnoit nous montra le pain qui fut converti en pierre. L'histoire en est écrite en Latin, en Allemand, & en Polonois dans l'église. En 1617 quelques soldats luthériens de Gustave Adolphe ayant eu la hardiesse de mettre leurs mains sacrileges sur ce pain consacré, dans le dessein de le manger, le trouverent changé en pierre devant leurs yeux — sans doute à leur grand étonnement. Je l'ai examiné fort scrupuleusement, & j'avoue que le sujet est fort bien choisi pour tromper. D'un côté on voit un endroit creux, apparemment naturel, mais qui fut fait par le pouce de ce soldat Suédois, lorsqu'il voulut le saisir. On conserve ce pain avec grand soin dans une boîte d'argent; c'est en effet un des meilleurs miracles que j'ai jamais vus, & qui suffit pour empêcher les Luthériens dans la suite de s'emparer du pain consacré.

ne faut les obliger de la rendre de nouveau

LE palais de l'abbé & les jardins qui l'entourent sont superbes ; mais ses revenus qui montoient, il y a deux ans, à 10,000 ducats par an, & les terres du monastere, sont maintenant saisis par le Roi de Prusse, qui lui accorde seulement 1200 ducats de pension sa vie durant, & environ le quart de cette somme pour entretenir les jardins. Cet abbé est d'extraction noble, d'un caractère aimable & généreux ; il est de moyen âge, & universellement respecté. L'humanité compatit au sort d'un tel homme, & déteste la rapacité qui l'a réduit dans cet état. Mais cela n'est encore rien en comparaison des autres injustices que le Roi de Prusse a commises envers des gentilshommes Polonois dont il a confisqué les biens, & réduit les familles qui possédoient un revenu de cent mille ducats, à la dernière indigence. La ruine d'une de ces familles nobles du plus haut rang, dont on m'a raconté l'histoire ces jours passés, est vraiment digne de pitié : elle fait voir tant d'inhumanité d'un côté, & tant de vertu & magnanimité de l'autre, qu'on ne peut l'entendre sans verser des larmes d'indignation. Je pourrois vous la rapporter ; puisque tout le monde connoit ici cette malheureuse famille ; mais comme on en a déjà envoyé les particularités en Angleterre pour les rendre publiques, je ne ferois qu'anticiper la relation exacte & détaillée,

que dans quelques mois on mettra sous les yeux de l'univers.

CETTE ville a été remplie de gentilshommes polonois qui avoient abandonné leur malheureuse patrie remplie de sang & de carnage, pour chercher ici un asyle. Mais le Roi de Prusse les ayant depuis peu menacés de saisir leurs biens, s'ils ne retournoient pas dans leur pays, le plus grand nombre a par nécessité obéi à ses ordres. Le primat du royaume, le comte Podotski, archevêque de Gnesne est encore ici, & il y restera probablement, comme ses terres, appartenant à l'église ne peuvent pas être saisies si aisément. Tous ces maux accumulés qui ont dévasté ce malheureux pays font des suites nécessaires de la nature de son gouvernement qui n'est qu'un assemblage monstrueux de tous les défauts politiques; & on doit même être surpris qu'une anarchie si barbare ait subsisté si long-temps.

Je me propose de partir d'ici dans un jour ou deux; mais comme la route ordinaire par la Poméranie jusqu'à Stettin n'offre rien de curieux, j'ai résolu d'en prendre une autre, quoique plus difficile. J'irai voir Culm & Thorn sur la Vistule, je passerai par la grande Pologne jusqu'à Pofna où je m'arrêterai peut-être quelques jours. Là je verrai comment je pourrai continuer ma

route; car les postes sont maintenant en telle confusion, qu'il ne m'est pas possible de déterminer par où j'irai. Vous aurez de mes nouvelles dans quelques jours. Je suis,

Votre &c.

L E T T R E XX.

*Stargard en Poméranie, Jeudi,
6 de Sept. 1774.*

QUOIQUE je ne fois pas peu fatigué par un voyage de quatre jours & de quatre nuits, pendant lesquelles je n'ai point dormi excepté dans ma voiture, cependant je me suis mis à écrire pour vous donner les particularités de ma route, & pour vous informer pourquoi je ne vous écris pas de Thorn, comme ma dernière lettre vous aura donné raison d'attendre. — Je partis de Dantzic vendredi matin, & je pris le chemin de Culm par Dirschaw, où je m'arrêtai seulement pour changer de chevaux. Environ à dix milles de cette ville je passai près d'une plaine d'une étendue prodigieuse, & je fortis de ma voiture pour l'examiner. Le postillon me dit que c'étoit un camp de Charles XII, nom aussi redoutable dans ce pays, que celui de Marleborough l'est en Flandre.

Probablement il fut fait en 1703, lorsqu'il fit la conquête de la Prusse polonoise avec une étonnante rapidité. Les tranchées sont d'une profondeur énorme, & la situation est aussi avantageuse qu'agréable, car on y découvre toutes les terres arrosées par la vistule. J'entrai sur le soir dans la petite ville de Mewa, où je passai la rivière, & vers minuit j'arrivai à Marienwerder par les plus détestables chemins qu'il soit possible d'imaginer. Les sentinelles après avoir demandé mon nom me permirent de passer. J'allai à l'auberge la seule qu'il y ait dans la ville, où je me proposois de rester jusqu'au lendemain. Mon valet eut bien de la peine à faire lever quelqu'un à l'heure qu'il étoit; & lorsque l'hôte parut, il me dit qu'il en étoit fâché, mais que tous les lits de la maison étoient déjà occupés: que si je portois le mien avec moi il pouvoit me donner une chambre pour le placer; sinon qu'il n'avoit rien qu'un peu de paille à m'offrir. „ Il faut donc que je continue mon chemin, lui dis-je, & je serai bien aisé d'avoir des chevaux aussitôt qu'il sera possible, jusqu'à la première poste sur la route de Torn”. „ Puis je prendre la liberté, repliqua-t-il, de demander si monsieur est d'intention de retourner, où s'il va plus loin en Pologne? „ Je me propose, répondis-je, de continuer ma route jusqu'à Gnesne & Pofna; mais je ne sais par où j'irai dans la suite, d'autant

que je ne connois ni la route ni les auberges : peut-être pourrez-vous m'instruire : „ Si, dit-il, c'est seulement par plaisir & curiosité que vous allez voir ces villes, je vous conseillerois d'attendre une meilleure occasion. Il n'y a point de poste maintenant pour Gnesne ; & quoique vous puissiez, comme je crois, vous procurer des chevaux jusqu'à Posna, toutefois, non seulement les routes & les auberges sont dans l'état le plus pitoyable, mais dans cette malheureuse conjoncture, que la province n'appartient ni à la Pologne ni à la Prusse, que les fauxbourgs même de Posna sont occupés par les troupes prussiennes ; & que les Autrichiens, les Russes, ou les Confédérés ravagent le pays d'alentour, il ne feroit ni sûr ni à propos d'entreprendre ce voyage. „ Mais comment faire ? dis-je, il n'y point de chemin pour aller à Stettin, à moins que de retourner à Dantzic, & c'est ce que je suis résolu de ne faire jamais. „ Vous n'avez, répliqua-t-il, qu'à retourner dix milles, de repasser la Vistule à Mewa, & d'aller tout droit à Konitz ; où vous pourrez vous procurer fort aisément des chevaux de poste pour Stargard, car les Prussiens sont maîtres de tout le pays & il y a des relais réguliers pourvus par la couronne. Quelques inconvénients que vous puissiez trouver, ils ne pourront être comparés à ceux que vous seriez obligé de souffrir sur le chemin de Posna. Je déliberai un moment quel parti j'em-

brasserois : je favois bien que les difficultés sont presque toujours exagérées, & je puis dire avec justice que la pusilanimité & la crainte ne furent point parmi les motifs qui me détournèrent de mon dessein. La saison de l'année qui étoit avancée, les pluies de l'automne qu'il falloit attendre, tout cela joint à l'incertitude de me procurer même des chevaux pour Gnesne, me fit suivre le conseil de l'aubergiste. Je ne perdis pas un moment, je lui témoignai ma reconnoissance; & je retournai vers Mewa, où j'arrivai à la pointe du jour. Elle est située sur les bords de la vistule, qui est fort profonde dans cet endroit & remplie de rochers. Vis-à-vis de la ville est le champ de bataille où Charles XII dérouta & tailla en pieces 1500 Polonois, qui s'opposoient en vain à son passage.

L'abbaye de Pipleen est à dix lieues de-là, c'est un des plus beaux édifices gothiques de ces contrées. Elle fut fondée par un duc de Poméranie dont j'ai oublié le nom, en 1250; & comme elle n'a jamais été démolie & rebâtie comme celle d'Oliva, l'architecture mérite attention. Ce pieux duc la dota richement; mais sa Majesté Prussienne qui n'a pas un attachement si passionné pour les moines & les monasteres que ces ancêtres, a dernièrement envahi quatre cinquiemes de leurs revenus, & les a laissé chanter messe & requiem pour le reste.

Un des freres, Polonois de naisfance, qui parloit pasfablement le françois me montra tout le monastere. Les autels font ornés avec une magnificence barbare, & brillent d'or & d'argent, le roi n'ayant pas encore osé mettre les mains sur ces ustensiles sacrés.— Je pris la liberté de demander à mon conducteur à qui appartenoit un grand nombre d'os (bras, jambes, cuisfes) que l'on conférve dans des châfes de verre à chaque côté du grand autel. „ Ce font, répondit-il, les précieuses reliques de 11,000 Vierges, qui périrent pour leur attachement à notre sainte religion; nous en avions bien davantage autrefois, parmi lesquelles il y avoit deux squeletes complets; mais les sacrileges Suédois les emporterent au commencement de ce siecle.” Savez-vous où cette merveilleuse histoire de vierges se trouve? car j'avoue que je n'en fais rien— Le moine, s'excusa fort poliment au nom de l'abbé de ce qu'il ne m'invitoit pas à dîner dans le réfectoire (ce qui est leur coutume avec tous les étrangers de quelque rang qu'ils soient) parce que c'étoit un rigoureux jeûne ce jour-là, qui ne leur permettoit pas de manger rien avant le coucher du soleil, & alors seulement du pain & des œufs: je le remerciai très-humblement, & lui ayant dit adieu je continuai ma route. Je mangeai mon poulet froid à l'ombre d'un chêne & en rongéant les os principalement ceux des cuisfes,

je ne pouvois m'empêcher de penser aux onze milles vierges, & de détester la cruauté barbare qui en fit périr tant en une fois de cette manière.

Il étoit dix heures du soir lorsque j'arrivai dans un petit village à trente milles de l'abbaye, situé près d'un ruisseau dans une vallée, & qui au clair de la lune ressembloit si bien à Bibury en Oxfordshire, que j'étois presque prêt à ordonner un souper d'anguilles. L'hôte s'efforça de m'engager à m'arrêter jusqu'au lendemain, d'autant qu'il y avoit vingt cinq milles jusqu'à Konitz à travers une immense forêt de sapins. J'aurois suivi son avis; car pour dire le vrai, je n'étois pas tout-à-fait sans appréhensions dans ces bois pendant la nuit, dans une route écartée de la Prusse Polonoise; mais les cabanes, (car on ne peut pas les appeller maisons) de tous les villages où j'avois passé étoient si horriblement mal-propres, & il en sortoit une odeur si détestable qu'il étoit impossible d'y respirer. Je poursuivis donc ma route dès que je pus avoir de chevaux, & j'arrivai dimanche à Konitz à neuf heures du matin. Comme j'entrais les portes de la ville, ma voiture fut arrêtée par le St. Sacrement, qui passoit dans la rue, suivi d'une multitude de Polonois, hommes, femmes & enfants tous tête-nue, qui chantoient des hymnes. Je sortis de ma chaise, & après avoir ordonné à mon valet d'aller faire apprêter le déjeuner dans

Pauberge, j'ôtai mon chapeau, je me mêlai dans la foule & je l'accompagnai jusqu'à la grande église où la procesion finit.— Cette petite ville est assez jolie; elle a été autrefois fortifiée avec des tours & des tranchées; mais tout est ruiné, elle est à présent mieux gardée par un régiment entier d'ingénieurs prusiens, qui y sont en garnison depuis qu'elle a été prise il y a deux ans, & qui pourroient donner de la besogne à tous l'ordre des chevaliers teutoniques s'ils revenoient au monde pour les en déloger.

JE quittai Konitz avant midi & je m'écartai d'environ trois milles de mon chemin pour voir les ruines du château de Schlokaw. Il ne le cede qu'à celui de Marienbourg, & fut bâti par les mêmes personnes. Il est entouré de trois côtés par les eaux d'un grand lac, & on y entre par un pont de bois de près de 300 verges de long. Il a été plus grand, mais le temps l'a considérablement diminué. La chapelle, les appartemens souterrains, & une tour octogone très-haute sont encore bien conservés & peuvent rester entiers pendant plusieurs siècles. J'entrai dans les caves, qui sont toutes voutées, elle sont d'une grandeur étonnante, & courent sous tout le château. Un grand nombre d'appartemens que le Prince Radzivil, à qui cette forteresse appartenoit dernièrement, a fait réparer, servent à

montrer la magnificence que les siècles précédents pouvoient produire ; mais ils commencent à présent à suivre les autres parties de l'édifice, & tombent en ruine. Après avoir parcouru tous les coins du bâtiment, j'allai chez le prêtre catholique du village voisin pour me procurer quelques lumières sur l'origine & l'histoire du château. C'étoit un homme d'esprit, fort aimable : il me raconta avec plaisir tout ce qu'il en favoit. Nous parlâmes latin, langue dont les Polonois font plus d'usage dans la conversation qu'aucun autre peuple de l'Europe. Un pauvre boiteux me demanda l'aumône dans les rues de Konitz en latin très pur ; ce qui me surprit beaucoup ; & j'ai souvent rencontré des aubergistes qui favoient très-bien cette langue. J'appris de ce prêtre plusieurs particularités assez curieuses. Les chevaliers teutoniques bâtirent le château de Schlokaw en 1352, & les grands-maîtres en furent Seigneurs jusqu'au milieu du quinzième siècle, que les rois de Pologne s'en emparèrent, l'ordre commençant dès-lors à diminuer en grandeur & en puissance. Ces princes le donnerent à des familles nobles ; & je vis une chartre originale de Sigismond Auguste, écrite en 1507, qui en fait une starostie royale pour André Gorsley, à condition d'entrer en campagne avec autant de vassaux qu'il y est mentionné, lorsqu'il en seroit

averti par un mandat de la couronne. Telle étoit, comme vous savez, l'ancienne constitution féodale par toute l'Europe. Le château passa ensuite dans d'autres grandes familles, & en dernier lieu dans celle des Radzivil, dont les descendants le posséderent jusqu'en 1772, que douze hussards prussiens en chassèrent cinquante soldats polonois qui le gardoient, & y arborerent Paigle noir. Je ne puis quitter ce château sans jeter les yeux sur les conquêtes prodigieuses, & les domaines immenses de l'ordre teutonique, qui comprenoient toute l'étendue du pays depuis l'Ingrie jusqu'aux frontieres du Brandebourg. Lorsqu'on réfléchit sur cette association extraordinaire d'un nombre de chevaliers errants, expulsés de Syrie, qui viennent fonder un nouvel empire sur les bords de la Vistule, qui le retiennent en entier pendant plusieurs siècles, & égalent les souverains en splendeur, on trouve une ample matiere pour les spéculations d'un Philosophe.

Je m'arrêtai pour dîner à Fredlant, petite ville environ à dix milles de Schlokaw, & ensuite je continuai ma route. Si vous consultez les mappes de cette partie de l'Europe vous trouverez une grande étendue de pays entre Fredlant & Tempelbourg en Poméranie, qui est marquée ainsi „ Waldow desertum.” Mon chemin est précisément à travers ce désert qui a au moins quarante milles en longueur,

& qui est en général aride & affreux. Lundi à une heure du matin j'arrivai à Gastrow, petite ville dans la grande Pologne, où je fus assez heureux pour trouver des chevaux immédiatement; & à sept heures j'entrai dans un village appelé Treidnitz, où j'aurois bien voulu déjeuner, mais il ne s'y trouvoit rien. Le pauvre homme à la cabane duquel je m'arrêtrai pour rafraîchir les chevaux, me dit qu'il n'avoit point vu de café depuis quinze ans, que rien de tout cela ne se trouvoit dans le village; mais qu'on pouvoit en avoir à Tempelbourg qui n'étoit qu'à douze milles de là. Il n'y avoit point de milieu, & par conséquent je passai outre, & j'arrivai à Tempelbourg sur les dix heures bien fatigué. Là commencent les domaines héréditaires & légitimes de sa majesté prussienne: mais combien n'y a-t-il pas ajouté en s'emparant de toute la Prusse polonoise, de l'évêché d'Ermenland, des villes libres de Culm, d'Elbing & de Marienbourg, de la province de Cujavie en Pologne & autres districts de moins d'importance? Thorn, Dantzic & Posna doivent nécessairement tomber entre ses mains, à moins que quelque puissance n'intervienne; & il est incertain quels limites un souverain si ambitieux mettra à son pouvoir. Je laisse à de meilleures têtes que moi à déterminer à quel point le système général du pouvoir est affecté par ces changements, dont vous n'avez que des idées très

très imparfaites, & très fausses en Angleterre. Le partage de la Pologne, royaume si peu connu, quoique plus grand que les neuf cercles de l'empire d'Allemagne frappera la postérité d'étonnement, quoique dans ces temps-ci on le regarde avec tranquillité & indifférence. Cela justifie la remarque du Cardinal de Retz, que les événements de notre siècle, quelque extraordinaires qu'ils soient ne nous affectent que foiblement; & qu'il faut du temps pour leur donner leur véritable poids & grandeur qui se perdent lorsqu'on les voit de trop près.

Je passai hier par trois ou quatre petites villes entre Tempelbourg & cette place, qui en est éloignée de cinquante milles. La famine & la misère y regnoient partout. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peines, & après des instances réitérées, que je pus obtenir un morceau de canard enfumé & un peu de pommes de terre, & je craignis beaucoup de mourir de faim dans ce misérable pays. J'eus en route toute la nuit passée, & à ma grande consolation j'arrivai à Stargard ce matin. J'ai été plus minutieux dans le détail de ce voyage, à cause que c'est dans un pays appartenant à la Prusse qui est très-peu connu. Je compte de partir d'ici demain-matin. Les motifs qui me portent à y rester deux jours sont plutôt pour me délasfer de mes fatigues que pour sa-

tisfaire ma curiosité. La ville est très grande; mais ce que j'y ai vu de plus beau c'est un bon dîner & un appartement propre, qui après mes dernières aventures dans les déserts de Pologne ont des charmes infinis pour moi. Les rues sont remplies de soldats, & on ne voit rien que des uniformes. Le postillon qui me conduisit, le perruquier, les paysans mêmes sont tous soldats, sous ce gouvernement militaire. Comme il n'y a que cinq milles d'ici à Stettin vous recevrez de là la conclusion de ma lettre. Je m'y arrêterai peut-être deux ou trois jours.

Stettin, Samedi, 10 Septembre, 1774.

LE Chemin de Stargard jusqu'à cette ville est à travers le désert le plus affreux que j'ai jamais passé. La Suede n'offre rien de plus triste, de plus dépeuplé, & de plus stérile. Les sables rendent les chemins presque impraticables, & quoique je me fusse mis en route à quatre heures du matin je n'arrivai ici qu'à une heure de l'après-dinée. J'allai saluer le lendemain son altesse le duc de Beveren. Il est commandant des troupes, & il est d'un âge fort avancé; mais sa constitution vigoureuse, & son tempérament robuste cacheroient son âge & tromperoit le spectateur, si ses cheveux blancs ne trahissoient point le se-

cret. Il a si constamment porté une uniforme & des bottes depuis sa plus tendre jeunesse qu'elles forment a présent une partie de son essence. J'eus l'honneur de dîner hier avec lui: il y avoit nombreuse compagnie, tous hommes & officiers. Tout ce qui l'entoure est martial, & sur les portes même on a peint des casques & des sabres. L'appartement où je dinai étoit couvert de portraits des Officiers de son propre régiment; mais la guerre les a moissonné pour la plupart. L'un a péri à Cunersdorf, un autre en Silésie, un troisième à Prague: il y en a à peine dix qui soient encore en vie. Il me montra ce qu'il appelloit son arsenal; une chambre remplie de modèles de pétards, de mortiers, de pontons & autre appareil de guerre. Je m'attendois presque à voir servir la soupe dans son bouclier: mais notre repas n'étoit pas à la Lacédémonienne, il montrait que son altesse ne croyoit pas les plaisirs de la table incompatibles avec la tactique.

J'ai profité pendant le peu de séjour que j'ai fait ici de l'honneur que m'a fait ce gentilhomme, mais plus encore des bontés que m'a témoigné le jeune prince d'Anhalt Desfau. Ses politesses sans bornes m'ont affecté jusqu'au fond du cœur. Il faut que je vous crayonne son portrait. Il frappera peut-être davantage par le contraste qu'il forme avec celui que je viens de vous tracer.

Il est habillé en uniforme, car il est aussi dans le service de Prusse; mais la nature l'a également rendu propre pour les arts paisibles. Il se connoit en peinture, en sculpture & en musique. Tous les meubles & les ornements de sa maison sont des marques de son bon goût. Ses chambres sont ornées des bustes antiques, & la Venus Céleste est vis-à-vis de la Venus Egyptienne, Cléopâtre. Il a voyagé en Angleterre, en France, & en Italie; & il a fait une campagne, il y a quelques années, contre le Turc sur les bords du Danube. Si l'on ajoute à toutes ces belles qualités, les manières les plus polies & les plus engageantes, on aura une idée du prince le plus aimable & le plus accompli. Nous soupâmes hier au soir tête à tête; il me donna une perdrix & une bouteille de vin de Hongrie; C'étoit un de ces soupers qu'Horace appelle *Noctes cœnæque Decum*, sans cérémonie, sans cette ostentation, & cette étiquette gênante qui regnent communément chez les grands, & qui éloignent les vrais plaisirs. J'aurois continué ma route ce matin, si ses sollicitations pressantes ne m'eussent pas détenu. Je viens dans ce moment de lui dire adieu avec autant de regret que de reconnoissance.

Il y a encore un autre plaisir, s'il est permis de l'appeller ainsi, dont je suis redevable à cette

ville; c'est d'avoir vu la belle prisonniere, la princesse royale de Prusse. Mais il n'y a que l'œil qui puisse se satisfaire; car il est sévèrement défendu d'approcher d'elle ou de lui parler. Je ne vous raconterai pas son histoire, qui est assez connue dans toute l'Europe. Elle a à présent vingt-huit ans, & elle a été prisonniere pendant cinq ans. Elle est belle & aimable, de taille médiocre, bien proportionnée, & très-adroite dans tous les exercices du corps. Elle a le nez long & pointu comme toute la famille de Brunswic Wolfenbittel, dont elle descend. Il y a cependant quelque chose de triste dans sa contenance, dont il n'est pas difficile de deviner la cause. La manière dont elle vit est assez desagréable, & elle est bien capable d'effacer les fautes qu'elle a commises. Dans la fleur de son âge elle est enfermée dans une fortresse lugubre, bâtie dans quelque siècle barbare par un duc de Poméranie, où elle a trois ou quatre appartements, qui, si l'on ajoute foi aux rapports, ne répondent pas à son rang & à sa dignité. Ses appointements ne montent qu'à 7600 dalers de Prusse, qui ne font pas 1200 L. St. avec quoi elle est obligée de se procurer tout ce dont elle a de besoin. Deux valets & deux filles de chambre composent tout son domestique. Elle n'a jamais eu la permission de sortir hors des portes de Stettin jus-

jusqu'au mois passé, que cette liberté, lui fut accordée. Une de ses femmes l'accompagne toujours. Toutes les dames ont libre accès auprès d'elle; mais il n'y a que deux hommes qui aient la permission de lui parler. Ce sont le Duc de Beveren, & le gouverneur, un officier encore plus avancé en âge. Le prince de Dessau, quoique très familier avec elle avant sa disgrâce m'a assuré qu'il ne lui a jamais parlé. Je crois que ma vertu ne tiendrait pas contre une pareille tentation, & si j'étois placé si près d'un précipice si dangereux, j'y tomberois infailliblement. L'histoire d'Araxas m'a toujours paru plus touchante & plus naturelle, que la conduite de Scipion avec sa vierge Celtibérienne, qui, si le fait est vrai, étoit plutôt une froideur de tempérament, qu'un effort divin de vertu & de magnanimité. J'eus hier le plaisir de voir son altesse à cheval: elle étoit habillée en amazone, & elle montrait beaucoup d'adresse à manier le cheval qu'elle montoit. Elle étoit assise en cavalier, selon la coutume d'Allemagne, & elle faisoit une figure très-galante. Toute cette après-dinée j'ai été occupé à la regarder de la fenêtre de la chambre où je dinai avec le prince Dessau, vis-à-vis de laquelle elle se promena plusieurs heures. Son habillement n'étoit aucunement royal. Une robe de chambre de soie, & ses cheveux

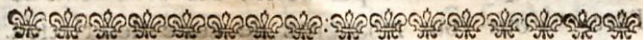
coëffés fort simplement ne donnoient pas lieu de soupçonner sa qualité; mais son pied, le plus petit & le plus mignon du monde étoit une beauté naturelle qui n'avoit pas besoin des ornemens de l'art. Vous vous moquerez de cette description minutieuse, & de me voir revenir à tout moment à cette princesse; mais je suis touché de sa situation; & je compâtiis au sort d'une jeune femme qui passera probablement sa vie dans cette triste prison, & dont le crime, vu les circonstances, ne méritoit point une punition si sévère.

JE me suis si fort occupé de cette infortunée princesse que je ne vous ai pas encore dit un mot de Stettin. A vous dire le vrai, je n'en fais pas grand' chose. Il y a un grand nombre de maisons, un grand nombre de rues, deux grandes églises, une rivière, un quai, & à ce que l'on me dit, un commerce fort étendu. Le nombre des habitans monte environ à 15,000. Voilà la somme de mes connoissances au sujet de cette place.

J'ÉTOIS à la parade ce matin lorsque le Duc de Beveren fit la revue du second bataillon de la garnison. Tous les Soldats sont d'une belle taille, & ils exécutoient les différentes manœuvres avec une rapidité & une adresse surprenantes.

C'est avec raison qu'on dit que l'exercice Prussien surpasse tous les autres de l'Europe. Je pars demain-matin pour Strelitz. Adieu!

Votre &c.



L E T T R E XXI.

Verden, Jeudi, 22 Septembre
1774.

JE sortis de la Poméranie, & j'arrivai avant la nuit à Prenslow dans le Brandebourg.

C'est une grande ville située sur un lac, & comme presque toutes les autres villes de la Prusse remplie de soldats. Il n'y avoit de là que cinq milles (j'entends des milles d'Allemagne) jusqu'à Strelitz; mais les chemins étoient si mauvais que je n'y arrivai que le lendemain à midi, quoique j'eusse marché toute la nuit. Les mesures sont si peu exactes qu'il est impossible de déterminer précisément ce que c'est qu'un mille. On a deux divisions; *Klein* (ou petit) mille, & *Stark* (ou grand) mille. Le premiers contient généralement entre quatre & cinq milles anglois; mais je ne puis déterminer la longueur de l'autre, d'autant qu'il contient quelquefois cinq, quelquefois six, & souvent sept de nos milles. Le duché de Mecklenbourg Strelitz commence à cinq ou six milles an

glois de cette ville qui est tellement entourée de bois de sapins & de chênes, qu'on ne peut la voir que lorsqu'on en est fort près. L'accueil gracieux que me fit le duc m'engagea à y rester trois jours. Il étoit à son petit palais de retraite, qu'il a bâti à quatre milles de Strelitz, & qu'on nomme le plaisir d'Adolphe. Il est situé sur les bords d'un petit lac, mais tout le pays, à l'exception d'un petit espace qui entoure la maison, est couvert d'épaisses forêts. Pendant l'hiver il fait sa résidence au nouveau Strelitz où il a un palais plus grand, & où il tient une cour de souverain. Je n'eus pas l'honneur de voir la princesse de Mecklenbourg, parcequ'une maladie dangereuse la tenoit au lit depuis quinze jours. La ville du vieux Strelitz est petite, & comme les ducs n'y ont point eu de palais pendant un grand nombre d'années, elle ne renferme rien qui puisse piquer la curiosité d'un voyageur. Je la quittai il y a huit jours, & je pris la route de Zeil par le Brandebourg. Je m'arrêtai à Mirow, petite ville sur les frontieres du duché, pour voir un palais où son Altesse m'a dit que la reine d'Angleterre & toute la famille ducale est née. Il est bien bâti, mais il n'est point meublé à présent, & le duc d'aujourd'hui y va très rarement. Je poursuivis ma route ce jour-là & le suivant par les terres du roi de Prusse, & j'arrivai dans

Après-dînée sur les bords de l'Elbe. C'est une rivière majestueuse, quoiqu'elle soit ici fort éloignée de la mer. Elle sépare le marquisat de Brandebourg du duché de Lunebourg. Je la passai dans un bac, & j'entrai dans les domaines de mon souverain qui sont du côté opposé. Je vins la même nuit à la petite ville de Daneberg. Il faisoit un beau clair de lune, & comme il y avoit encore cinquante, ou soixante milles jusqu'à Zell, j'étois résolu de ne pas perdre un moment. L'hôte, qui parloit François m'exagera avec beaucoup d'éloquence les incommodités de la route, & la longueur des milles jusqu'à Ultzen, la première place sur mon chemin. Il n'y a pas un village, dit il, d'ici à cet endroit; ajoutez à cela que vous ne devez pas espérer d'y arriver avant six heures du matin, à cause du sable qui couvre le chemin. Je commandai donc des chevaux pour les six heures du matin, croyant de pouvoir arriver à Zell le même jour; mais je me trompai, & je fus encore obligé de passer la nuit dans une misérable cabane, où l'hôte me dit, pour me consoler que le roi regnant de Suede (probablement par le même accident) avoit logé il y a quelques années.

J'ARRIVAI à Zell dimanche au matin, & je n'en partis que hier. J'eus l'honneur de dîner avec sa majesté la Reine de Danemarck le lundi.

La princesse de Brunswic a été ici pendant quinze jours en visite, Brunswic étant très peu éloigné de Zell. J'avoue que j'étois très-curieux de voir cette jeune reine dont les malheurs ont déjà intéressé presque toute l'Europe; qui dans la fleur de son âge a été chassée d'un trône qui n'étoit pas digne d'elle, & que l'avenir rappellera probablement, à la satisfaction de tout le monde. Vous vous souvenez du sort de Marie de Medicis: son pouvoir, son exil, son retour font le sujet des tableaux immortels de Rubbens dans la gallerie du Luxembourg. La Réunion de Christian VI avec la reine poura fournir au pinceau du génie un sujet aussi noble que l'histoire de Louis XIII & de sa mere; mais où trouvera-t on un Rubbens pour l'exécuter.

Le château de Zell où sa majesté réside, est détaché de la ville: il est fortifié & entouré selon la méthode ancienne d'un large fossé plein d'eau. Il fut bâti par un duc de Zell avant que ce duché passa dans la maison de Hannover. Le pays d'alentour est désert, sablonneux & désagréable. Il est éloigné de cinquante milles d'ici, & la route est aussi triste qu'on puisse l'imaginer. à un peu plus de mi-chemin de l'autre côté de la riviere Aller, est le petit palais d'Ahlden, célèbre par l'emprisonnement de l'électrice Sophie, femme de George I. Elle y mourut un.

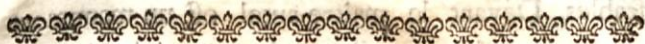
peu avant l'avènement de son fils au trône. On dit qu'un jour il fit des tentatives pour la voir & lui parler, & que s'étant séparé à ce dessein de sa suite, il vint, à l'imprevu au château: mais que le gentilhomme qui la gardoit lui refusa l'entrée, & prévint la rencontre du prince & de sa mere.

J'AVOIS toujours cru que Verden étoit une ville plus grande & de plus d'importance. La cathédrale est un objet de curiosité à cause de son antiquité. On dit qu'elle fut bâtie par Charlemagne en 786 après ses conquêtes sur les Saxons. Les portraits des évêques depuis cette époque jusqu'en 1566, que la Religion Luthérienne supplanta la Catholique, sont peints sur les murailles du chœur. Je ne pus m'empêcher de rire en regardant le premier, qui selon l'inscription qui est au dessus de sa tête étoit saint, comte & abbé; mais qui nonobstant tous ces titres fut assassiné après son investiture par les Saxons païens qui n'eurent aucun égard ni à sa couronne ni à sa crosse. La Cathédrale d'aujourd'hui n'est pas aussi ancienne que Charlemagne: elle fut bâtie au milieu du quatorzième siècle, l'autre ayant été reduite en cendres en 1313. Un antiquaire y trouveroit ample matiere pour ses recherches, tout le pavé étant couvert de tombes où on voit des portraits & des inscriptions mutilées & presque indéchif-

frables. Devant le maître-autel est un monument de marbre d'un travail exquis, élevé à Philippe Sigismond, né en 1568, qui étoit Duc de Lunebourg & évêque de Verden, à présent il n'y a plus d'évêques, le siege étant totalement aboli.

Vous sâvez que George I achetta la ville de Verden de Frédéric IV, Roi de Danemark, qui s'en étoit emparé pendant le séjour de Charles XII en Turquie, à qui elle appartenoit auparavant. La ville ne contient que 500 habitants, non compris un bataillon de troupes Hanovriennes. Elle est située sur les bords de la riviere Aller, mais elle n'a aucun commerce, & les bâtimens prouvent suffisamment qu'elle est très-pauvre. Il n'y a que vingt milles d'ici à Brême où j'espere d'arriver ce soir, La voiture est à la porte. Ainsi adieu.





L E T T R E XXII.

*Brême, Dimanche, 25 Sep-
tembre 1774.*

CETTE ville est grande, riche, & très-commerçante; mais elle n'est pas agréable, & elle mérite très-peu l'attention d'un voyageur. Si la vie de l'homme étoit une fois plus longue qu'elle n'est, on ne seroit pas tenté de l'aller voir une seconde fois. Il faut cependant avouer que j'y fus sans lettres de recommandation, parceque je ne l'avois pas comprise dans le plan de mon tour. Toutefois par le secours de mon hôte, aux bons offices duquel la nécessité m'a rendu redevable, j'ai vu tout ce qui mérite attention ici, & je quitterai la ville cette après-dinée, très-fatisfait du séjour que j'y ai fait. J'ai vu une chose très-extraordinaire que j'aurois eu de la peine à croire, si je ne l'avois vu de mes yeux. J'avois toujours cru que les cadavres enterrés, ou exposés à l'air sans préparation pour les défendre de ses attaques, se corrompoient nécessairement, devenoient puants, & se pourrissoient. L'art d'embaumer est très-ancien, & il fut inventé pour préserver les corps de ces suites inévitables de la mort; mais qu'ils puissent rester entiers pendant plusieurs siècles, sans le se-

cours de l'art, c'est ce que j'ai vu prouvé si incontestablement depuis mon arrivée, que je me persuade qu'il n'y a pas l'ombre d'en douter. Sous l'église cathédrale il y a un appartement vouté, soutenu par des piliers; il a soixante pas de long sur trente de large. La lumière & l'air y sont constamment admis par trois fenêtres, quoiqu'il soit plusieurs pieds au dessous du niveau de la terre. On y voit cinq grands coffres de bois de chêne, qui renferment chacun un corps. Je les examinai pendant plusieurs heures. Le plus curieux & le plus parfait est celui d'une femme. La tradition dit, que ce fut une comtesse angloise, qui mourut à Brême, & qui donna ordre de placer son corps dans cette voute sans l'enterrer, dans l'attente que ses parents le seroient transporter dans son pays. On dit qu'il y a été pendant deux cens cinquante ans. Quoique la peau soit partout ridée, cependant les traits de son visage sont si peu changés, qu'on voit clairement qu'elle étoit jeune & même belle. Elle a le visage petit & rond, le cartilage du nez & des narines n'ont subi aucune altération: ses dents sont toutes fermes dans leurs alvéoles. Les joues sont enfoncées, mais cependant beaucoup moins que dans les corps embaumés que j'ai vus. Ses cheveux ont maintenant dix-huit pouces de longueur; ils sont très-épais & si forts qu'ils peuvent soutenir le corps.

Le linge extrêmement fin qui couvre le corps prou-
 ve que cette dame devoit être d'un rang distingué ;
 mais j'ai tâché en vain de me procurer quelque
 éclaircissement sur son histoire & son rang ; quoi-
 que je me sois donné beaucoup de peines à ce su-
 jet. L'hôte de l'auberge qui étoit avec moi me dit
 qu'il l'avoit vu depuis quarante ans & qu'il ne re-
 marquoit pas la moindre altération. Dans un au-
 tre coffre est le corps d'un manœuvre, qu'on dit
 avoir été écrasé par la chute, en tombant de l'é-
 glise. Sa bouche est ouverte, ainsi que les pau-
 pieres ; & ses yeux sont desséchés. Tout son corps
 marque une mort violente. Un petit enfant qui
 mourut de la petite verole est encore plus remar-
 quable. Les marques des pustules qui ont percé la
 peau sur les mains & la tête sont encore visibles.
 On croiroit cependant qu'un corps, mort d'une pa-
 reille maladie, doit nécessairement contenir en soi
 le levain de la putrefaction. Les deux autres sont
 moins extraordinaires. Il y a aussi dans cette cave
 des coqs d'inde, des faucons, des belettes suspen-
 dus à la voute, quelques-uns depuis un temps
 immémorial, d'autres depuis peu, & qui sont tous
 très-bien conservés. La peau, la chair, les plumes
 ne sont aucunement altérées. La cause de ce phé-
 nomene est sans doute la sécheresse de cette ca-
 ve, envain voudroit-on en chercher une autre. Le
 magistrat ne permet plus qu'on y mette des nou-
 veaux

veaux corps. Et il n'y a point d'autre chambre souterraine qui ait la même propriété. Cette cave auroit pu faire d'excellents miracles, il y a deux ou trois siècles, si elle eut été en bonnes mains; mais à présent les hommes sont devenus trop sages.

Vous savez que cette ville est célèbre pour son vieux vin; on le porte des bords du Rhin par des voitures de terre, & on le met dans des caves publiques. Ces caves sont d'une grandeur étonnante, elle s'étendent sous toute la maison de ville & la bourse, mais elles ne sont pas comparables à celles qu'j'ai vues à Oeyras en Portugal, qui appartiennent au Marquis de Pombal, ni à celles du Cap de bonne espérance. Il y a une chambre particulière appelée la Rose, où on garde du vin qu'on dit avoir 170 ans, & dont on demande sept dalers la bouteille; mais il n'est pas bon à boire à présent.

BREME est situé sur la même Riviere que Verden, qui est connue ici sous le nom de Wesel. Les grands vaisseaux demeurent à douze ou quinze milles de la ville, car il n'y a pas assez d'eau pour qu'ils puissent venir plus haut. Elle contient quarante-cinq milles habitants, & on dit qu'elle surpasseroit Hambourg en commerce si la riviere ne formoit point d'obstacle. C'est une ville libre sous la protection de l'empire: & elle

se nomme republique sur la monnoie qu'on y bat. Le Roi d'Angleterre en qualité d'Electeur de Hanovre a certains droits assez importants dans la place, & non seulement la cathédrale lui appartient mais aussi un grand nombre de bâtimens publics & privés. Il possède aussi une espece de pouvoir suprême dans la judicature, & quoique les Magistrats connoissent de toutes sortes de crimes dans le territoire de Brême, toutefois son délégué ou bailli doit prononcer la sentence. Les fortifications, quoique bien entretenues ne sont d'aucune conséquence: le parti le plus fort en est toujours le maître. Pendant la dernière guerre les François & les Anglois furent alternativement reçus dans la place, lorsqu'ils parurent devant les portes. L'architecture des maisons est horrible, & je m'imaginai être de nouveau à Elbing: tous les étages d'enhaut sont, ou ont été autrefois des greniers. Les maisons forment la perspective la plus grotesque, quoique plusieurs soient maintenant un peu bâties à la moderne. Toutes les rues sont étroites: le quai est l'endroit le plus agréable de la ville; on y jouit d'un beau point de vue.

TOUTE la race d'Abraham est exclue de cette ville; les loix leur défendent d'y demeurer ou d'y faire commerce, ou du moins il y a une si forte taxe mise sur leur personnes (un ducat par jour) qu'il ne leur prendra pas aisément envie d'y pa-

roître. Cette exclusion des enfants d'Israël a attiré sur les habitants quelques sarcasmes: Je ne fais si c'est avec raison. Hambourg a adopté une maxime tout-a-fait contraire: elle admet cette nation sans distinction, avec les autres peuples de l'Europe. Je ne fais laquelle de ces deux mesures est la plus sage, eu égard au commerce; mais la dernière est la plus généreuse, & respire plus d'humanité. Si tous les gouvernements ferment leurs portes à ces pauvres vagabonds de Palestine, déjà accablés de mépris, dispersés, & vivant sans conducteur, & sans force politique, où chercheront-ils un asyle. Leur caractère, en qualité de nation, ne parle assurément pas beaucoup en leur faveur, & je ne suis point du tout surpris de leur ancienne passion pour l'idolatrie, puisqu'il y en a très-peu aujourd'hui, comme je crois, qui ne fléchissent pas le genou devant un veau d'or érigé à Londres ou à Amsterdam avec autant de dévotion que leurs ancêtres adorerent celui de Horeb. Le principe pourroit être un peu différent, quoique j'aie toujours été d'opinion que la valeur intrinsèque du premier veau constituoit la partie la plus adorable de sa divinité, dans l'esprit de ses adorateurs, autrement pourquoi Aaron ne le fit-il pas d'abord de cuivre.

PLUTUS & Mercure, sont les principales divinités qu'on révere dans cette ville, & comme

Le sénat du temps de Tibere, ils ne veulent point admettre les dieux des étrangers. Le plaisir sous quelque forme qu'il paroisse, de dance, de comédie de bal, paroît le plus dangereux. Il s'y étoit glisé néanmoins, à ce que dit mon hôte, durant un mois, l'hyver passé sous la forme d'un concert ce qui n'allarma pas peu les bourgue-mâtres, qui ont tâché de proscrire cette nouveauté. La manière la plus polie de passer une soirée, est de s'assembler dans de petites loges d'environ vingt pieds de long sur six de large, dans la cave publique, où on boit du vin au milieu d'une nue de fumée des pipes. On jureroit qu'ils sont les vrais descendants des anciens Saxons, qui s'imaginoient que le bonheur du ciel consistoit à boire de la bière dans le crane de leurs ennemis. Le sexe, le seul objet digne de culte, ne paroît tenir ici aucun rang dans la société, ni former ce lien charmant qui unit les principes discordants de la nature humaine. Les hommes, les hommes seuls forment des cotteries & s'assemblent pour disputer, pour boire & s'ennuyer. L'idée seule en est odieuse & dégoûtante.

J'ESPERE d'arriver à Hambourg jeudi matin, d'où je vous écrirai probablement encore une fois avant que de m'embarquer sur l'Elbe pour l'Angleterre. Je suis.

Voire &c.



L E T T R E XXIII.

Hambourg, 30 Septembre

1774.

LA route est triste & solitaire depuis Breme jusqu'à cette place, à travers les bruyeres sablonneuses & dépeuplées du duché de Lunebourg. J'arrivai de l'autre côté de l'Elbe jeudi l'après-dînée, où la ville de Hambourg s'offrit en perspective à la distance de deux lieues. Le coup d'œil est charmant: & comme l'espace qui sépare Hambourg d'Altena est très-peu considérable, les deux places semblent ne faire qu'une ville, qui couvre les bords de la riviere. Je couchai à Harburg qui appartient à sa majesté britannique, & je traversai la riviere jeudi matin. Le peu de séjour que je ferai ici m'empêche de vous donner une description de Hambourg comme je m'étois proposé.

MAINTENANT j'ai achevé le voyage proposé autour de la mer Baltique & après avoir fait près de 1000 lieues je reverrai avec plaisir mon pays pour me reposer pendant quelques mois. Le vent est très-favorable, & on me promet une heureuse navigation jusqu'à Hull; mais comme je suis à

dix-huit milles d'Allemagne de l'embouchure de la riviere, je crains que le voyage ne soit fort ennuyeux. Dans l'espérance de vous voir bientôt, Je suis.

MONSIEUR

Votre &c.

N. WRAXALL, JUN.

F I N.

